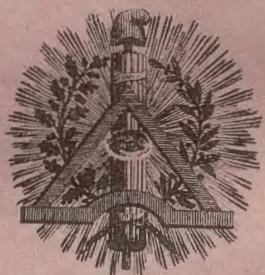


29

POÉSIES

RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



САНКТ-ПЕТЕРБУРГ

УЧИЛЕНІЯ ПОДАЮТСЯ

СТАВРОПОЛІ



(Cote 29)

LA FRANCE
RÉPUBLICAINE,

OU

LE MIROIR
DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE.

LA FRANCE

REPUBLICAINE

o

LE MIROR

DE LA REVOLUTION FRANCAISE

LA FRANCE

RÉPUBLICAINE,

OU

LE MIROIR

DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE;

POËME EN DIX CHANTS,

*Par François Pagès, ci-devant Rédacteur
du Journal du Cantal.*



A PARIS,

De l'imprimerie de J. GRAND, rue du Foin-Saint-Jacques,
N°. 6.

1793,

L'an second de la République Française, et l'an
premier de la Constitution populaire.

ЛЯИСЕ

РАПУДИЦИИ

ио

ПРОЯВЛЕНИ

СТАРИНЫ ПОЧЕМУ ДАЛЪ.

БОГДАНЪ СЫНЪ СИКАНЪ

СТАРИНЫ ПОЧЕМУ ДАЛЪ
БОГДАНЪ СЫНЪ СИКАНЪ

ДРУГІЙ

СТАРИНЫ ПОЧЕМУ ДАЛЪ БОГДАНЪ СЫНЪ СИКАНЪ

СІОДІ

СТАРИНЫ ПОЧЕМУ ДАЛЪ БОГДАНЪ СЫНЪ СИКАНЪ

A LA RÉPUBLIQUE,

A LA CONVENTION,

A LA SAINTE MONTAGNE,

AUX IMMORTELS JACOBINS,

AUX SOCIÉTÉS POPULAIRES
DES DEUX SÈXES,

AUX PHILANTHROPEs,

A TOUS LES RÉPUBLICAINS DU MONDE.

EXCELSIOR
COLLEGE OF A.
LAW AND LETTERS
EXCELSIOR COLLEGE
EXCELSIOR COLLEGE

P R É F A C E

Elle a été majestueuse et brillante cette époque où une grande nation s'est levée après un sommeil de mille ans , et, de la corruption la plus profonde , est parvenue à la génération la plus entière . Jamais peuple ne s'est élancé avec plus de fierté , n'a marché avec une grandeur plus imposante , à la conquête rapide de tous ses droits . Les Français ont lutté seuls contre les différentes couronnes de l'Europe ; ils ont abattu , autant qu'il a été donné à l'humanité de le faire , toutes les têtes de l'Aristocratie ; enfin ils ont rétabli , plus qu'aucune autre nation , les peuples dans la plénitude de leur souveraineté .

Les Américains ont implanté l'arbre de la liberté sur un sol vierge ; leurs moeurs primitives et patriarcales sembloient appeler la liberté ; ils ont été aidés par les troupes Françaises , et ils n'ont eu à combattre que les forces de la métropole : mais nous , moins heureux , il nous a fallu terrasser d'antiques préjugés de tout genre , des ennemis de toute espèce ; il nous a fallu vaincre notre luxe et notre mollesse ; nous avons eu à braver et à

à q.



P R É F A C E.

croisade des rois , et les trahisons de l'intérieur , celles m^{me} de nos généraux , des commandans des places fortes , et de plusieurs de nos Représentans aux Conventions et à la Législature . C'est au milieu de tant de périls , de complots et d'orages contre - révolutionnaires , c'est dans les convulsions d'une révolution générale , c'est dans l'appareil d'une grande création , quand des institutions , devenues comme sacrées par leur antiquité , n'ont laissé , par leur subversion , que des ruines et des décombres , que les Français ont acheté le phénomène de la plus étonnante réforme , ont présenté à l'Univers un modèle de constitution presque parfait . et complété ce système général qui , sur toute la surface d'un vaste empire , rend le droit sacré de pétition au peuple , donne des mandataires à la collection des citoyens , et assure la plus grande latitude à la résistance à l'oppression , et à la liberté de penser et d'écrire .

La vengeance populaire a été quelquefois terrible , l'anarchie dévorante a souvent profité du sommeil momentané des loix ; mais le crime en est aux oppresseurs qui ont exaspéré ce peuple . C'est cette vérité si importante , qui doit à jamais effrayer les despotes , qu'on

P R É F A C E.

v

cherche à développer dans ce poème; on a voulu aussi dépeindre les forfaits des anarchistes et des agitateurs, et faire sentir toute la nécessité de l'empire des loix : voilà le but moral qu'aucun Poète épique n'a pu encore se proposer, parce que les sujets qu'ils ont traités ne le comportoient pas.*

On célèbre dans ce poème une révolution absolument neuve; on a voulu chanter la chute de tous les tyrans prophétiques et sacrés, la destruction de tous les abus, l'anéantissement de tous les préjugés, le renversement de tous les colosses dont les peuples étoient foulés, de toutes les idoles dont le poids nous écrasoit, enfin un combat à mort entre le despotisme et la liberté, entre l'orgueil et l'égalité; on a aussi voulu peindre le grand mouvement, la secousse violente donnée par la révolution la plus célèbre de l'univers aux passions et aux choses humaines, et ce vaste embrasement qui s'est étendu jusque vers la mer Atlantique. Ce t surtout à la Poésie qu'il appartient de saisir d'un bras d'airain les despotes,

* Un Poète de l'Amérique septentrionale vient de chanter la révolution de ce pays, mais ce poème n'a pas encore été traduit.

tous hideux de crimes, les égoïstes, qui ne pensent pas moins sur la société, et les vexateurs de tous les genres. La Poésie peut, peut-être encore mieux que la Muse de l'Histoire, apaiser sur eux, et surtout les grands occupables, la justice des siècles, et les marquer à jamais d'un sceau réprobateur.

Eh ! quel moyen plus puissant que l'art des vers, pour enflammer les cœurs de toutes les vertus grecques et romaines, pour les armer du feu électrique de la liberté, pour les embraser du saint amour de la patrie, et disséminer au loin les grands principes de la liberté et de l'égalité ? L'auguste Poésie, cette fille du Ciel, est sans doute la divinité qu'il faut invoquer pour monter toutes les ames au ton des ames antiques.

Tout palpitant encore des grands mouvements de notre révolution, je n'ai pu résister à l'envie de la célébrer, et d'en propager les maximes si utiles au bonheur des peuples, et qui ne sont autres que celles de l'éternelle raison et de l'éternelle justice, seules bases de l'ordre social et du droit public et privé.

On voit, par tout ce que je viens de dire sur l'objet et le but de cet ouvrage, combien, dans la faiblesse de mes talents, j'ai à me féliciter

P R E F A C E.

d'être soutenu par la nouveauté d'un sujet dont l'histoire n'offre aucun exemple , et combien il diffère de ceux qu'ont décrits les Poètes épiques de toutes les nations.

Voltaire , dans sa Henriade , chante un roi vainqueur d'une ligue formée pour éléver les Guises sur le trône.

Il est triste que ce beau poème roule sur l'obéissance aux faux souverains , aux rois ; il est bien à regretter que l'auteur de Brutus n'ait pas eu le dessein de chanter une de ces révolutions qui ont donné les preuves constantes que les peuples n'ont pas toujours été de vils troupeaux d'esclaves imbéciles. Voltaire dit :

Et qui meurt pour son roi , meurt toujours avec gloire.

La maxime contraire est bien plus vraie , et contient une leçon bien autrement importante ; la morale de mon poème est :

Qui frappe ses tyrans , meurt toujours avec gloire.

Lucain a décrit les guerres civiles de Rome , et dans son poème ,

L'audace est triomphante , et le crime adoré.

Dans cet ouvrage , au contraire , les peuples sont relevés , les tyrans et le vice découron-

P R É F A C E.

mes, les fanatisieurs, les émigrés, les agitateurs de toute espèce, démasqués, le monstre de l'egoïsme terrassé, nos nouvelles loix décrées et justifiées, enfin les despotes représentés comme des rebelles au vrai souverain, au peuple. Je chante le triomphe, je défends la cause du peuple, et tous les Poëtes n'ont chanté que les conquérans et les rois ; je célébre l'établissement d'une république bientôt universelle, fondée sur les principes immuables de la plus haute, que dis-je ? de la plus humaine philosophie, et la création d'une constitution aussi douce que la nature, si populaire, qu'elle est presque divine; je peins cette coalition, aussi nouvelle que monstrueuse, dès pères, dès ex-nobles et des rois, qui ressemble à l'accouplement hideux qu'on lit dans Milton, du péché avec la mort. On a tâché de donner une idée de l'infenal complot de Dumourier, bien plus étendu que ce lui d'aucun conspirateur; dès ce complot tramé avec tant d'artifice, mûri avec une dissimulation si profonde, exécuté avec tant d'audace ou plutôt de rémérîté, et dévoilé par le civisme de quelques généreux citoyens. Nous n'avons pas oublié de retracer les suites de la révolution par rapport aux Celons et aux Noirs.

Peut-être il m'appartenoit de chanter cette révolution, moi qui célébrai la chute de la Bastille, lorsque ses ruines étoient presque debout, et qu'elle étoit encore fumante de la foudre qui l'a-voit frappée ; j'ai fondu ce poème dans celui-ci.

Dans un autre poème, intitulé *Louis XIV.* ou *la Guerre de 1701*, je n'ai pallié aucune des grandes fautes de ce monarque ; j'ai tonné contre ses deux passions dévorantes, le faste et l'amour des conquêtes ; j'ai inséré une partie de ce poème dans celui-ci, c'est-à-dire, environ 400 vers.

J'ai sacrifié, depuis le commencement de la révolution, ma fortune et ma vie pour en propager l'esprit dans le département du Cantal, dont je rédigeois la feuille civique, et dans les départemens voisins. La calomnie n'osera pas avancer que ma plume se soit démentie un seul instant. J'ose ajouter que c'est ce journal qui a préservé ce département des troubles qui ont agité tant d'autres contrées de la France, en empêchant les laboureurs d'être fanatisés ; on faisoit dans la plupart des communes, des lectures publiques de cette feuille.

J'ai supprimé dans ce poème toute intervention fabuleuse des Divinités ; le seul merveilleux qui convienne à l'épopée, seroit,

suivant moi , la peinture que feroit une
ame forte , du crime qu'elle poursuivroit avec
le glaive de Juvénal , et qu'elle démasqueroit
jusque sous la pourpre et le dais : voilà le seul
merveilleux qu'un siècle éclairé puisse ad-
mettre.

Le poème *de la Liberté* n'e devoit contenir
que des faits exacts ; aussi nous n'avons al-
féré aucun des principaux événemens. Nous
avons anticipé l'assassinat de l'ambassadeur
Basseville ; nous avons fait voyager Dampierre
et Washington en des pays où ils n'ont point
été , de même que Voltaire fait passer en An-
gleterre Henri IV , qui n'y fut pas ; nous avons
pris Dampierre pour notre héros , parce
que ce général , martyr de la liberté , contribua
le plus au succès de la victoire de Gemmappe ,
faussement attribuée à Dumourier ; nous avons
aussi fait trouver à cette brillante journée , quel-
ques-uns de nos guerriers qui n'y ont point
combattu , mais qui ont triomphé à Spire ou
ailleurs , afin d'éviter de fastidieuses répétitions
de combats , et cependant , pour rendre justice
aux héros qui ont été les apôtres et les soutiens
armés , les remparts vivans de la liberté .

Les épisodes sont tous historiques , à l'excep-
tion de l'aventure de Zelmis , qui est toute de

fiction. Je suis fâché que les bornes de cet ouvrage ne m'aient pas permis d'ajouter, à l'épisode du vieillard trouvé dans les souterrains de la Bastille, celui de deux célèbres et intéressantes victimes du féroce despotisme, *Trénck* et *Latitude*.

Il me reste à parler d'une nouveauté que j'ai hazardée. Pour éviter les *dit-il* et les *dit-elle*, comme aussi pour mieux faire ressortir les caractères des personnes et les principes de tous les partis, pour rendre le lecteur plus présent, en quelque sorte, à la révolution, enfin pour animer l'épopée de la chaleur dramatique, j'ai employé la forme et le dialogue du drame toutes les fois que j'ai voulu peindre et retracer les débats de l'Assemblée nationale ou de la Convention. Dans un sujet si neuf dans son ensemble et dans ses détails, il a fallu nécessairement des formes nouvelles, et même des expressions que la révolution a créées et comme consacrées.

On trouvera dans ce poème les événemens les plus glorieux pour la nation, depuis son établissement dans les Gaules. Nos descendants ne liront sans doute pas sans intérêt, et sans quelque indulgence, un ouvrage où je n'ai rien omis de tout ce que notre révolution offre de

grand et d'intéressant , et le siècle présent ne sera peut-être pas fâché de retrouver ici , sous un même cadre , tous ces faits qu'il a appris successivement avec une avidité et une inquiétude dévorantes.

Je ne me justifierai pas d'avoir inséré dans ce poème le nom de l'immortel citoyen de Varennes , *Sausse* , celui de *Simoneau* , et autres . Le Français égénérâtira ces noms avec respect et attendrissement ; ceux des plus grands rois palissent auprès de ces noms qu'on appeloit autrefois obscurs : ce sont-là mes héros ; la couronne civique remplace ici les chars de triomphe , et la feuille de chêne m'a paru devoir l'emporter sur celle du laurier avide de sang.

J'ai vivement regretté de ne pouvoir faire mention , dans ce poème , de tous les Députés dignes de nos hommages ; mais la poésie n'eût pas permis cette longue nomenclature ; et , forcée de faire un choix , on ne me blâmera sans doute pas d'avoir inséré de préférence les noms des Représentans de mon pays , qui , dans la Convention actuelle , ont été constamment fidèles à la cause du peuple , et dont l'énergie a égalé le civisme incorruptible , soit dans le jugement de *Caper* , soit dans les com-

missions importantes que la Convention leur-a déléguées *. Lacoste a été envoyé aux armées du Rhin et de la Moselle; Milhaud et Carrier, à celle du Bas-Rhin, et ces députés ont électrisé nos troupes, élevé, enflammé l'ame du soldat, terrassé les conspirateurs et fait trembler les traîtres; P. Mailhe a préservé la

* L'autel de la patrie devroit être dressé au milieu de tous nos camps, là, tous les braves défenseurs de la liberté, de l'égalité, de la république une et indivisib'e, et de la constitution populaire de 1793, devroient prêter le serment redoutable de punir de mort sur le champ de bataille, le premier traître ou lâche qui abandonneroit son poste en criant sauve qui peut les Représentans du Cartal, c'est-à-dire, ceux de la Montagne, ont fait prêter ce sublime serment à nos armées.

Je regarde les *Hommes de la Montagne* comme les géants de la révolution. Que pouvoient contre ces génies colossaux, les pygmées, les avocats, les *chicaneurs politiques* du Marais?

Que n'ai-je pu être instruit assez à tems, pour consacrer dans ce poème le dévouement héroïque du citoyen Bo, député de l'Aveyron, et martyr vivant de la liberté à Marseille! Il a été délivré par l'armée républicaine, le 24 aost; il eeroit été insailliblement égorgé le 25, si notre armée avoit eu le dessous.

Je dois mettre au nombre des Députés de mon pays (la ci-devant Auvergne), et citer avec éloge le citoyen Couthon, pour avoir sauvé la patrie dans ces derniers troubles.

Losère et le Cantal du fléau de la guerre civile ; Lacoste avoit aussi précédemment été envoyé dans la Haute-Loire, où il a rendu les mêmes services à la chose publique.

Puissent mes concitoyens accueillir avec faveur un poème consacré à la gloire de la nation et à la grande époque de notre liberté ! Puisse chaque Français, chaque républicain franc et invariable, prendre à cet ouvrage le même intérêt qu'on attache aux tableaux de sa famille, quoiqu'esquissés par un peintre médiocre, et observer que la Henriade même fut bien loin, dans la première édition, du point de perfection où elle a été portée depuis. Nous nous estimerons sur-tout heureux, si ce poème peut, en embrasant les cœurs du feu sacré de la patrie et de la liberté, terrasser les monstres conjurés de l'anarchie, du royalisme et du fédéralisme, et réunir les cœurs et les esprits autour de la constitution vraiment populaire et démocratique, vraiment sublime, que nous devons à la sainte Montagne, et qui sera la chartre impérissable des droits de l'homme.

UN MOT

s u r

LA CONSTITUTION POPULAIRE

DE 1793,

ET SUR LES BIENFAITS

DE LA RÉVOLUTION.

Les droits de l'homme sont reconnus, la liberté du culte et de la presse est assurée, la souveraineté du peuple est maintenue, les terres sont affranchies de toutes les redevances féodales, fiscales et sacrées, la vénalité de la justice est détruite, les ordres monastiques sont abolis, la gabelle, les lettres de cachet, les priviléges de toute espèce sont anéantis; nous allons jouir du grand bienfait des nouvelles instructions publiques, du bienfait non moins considérable d'un code civil et d'un code criminel, tels que la nature et l'humanité les désiroient depuis long-tems; enfin nous aurons un nouveau régime de finances et d'impositions, tout au soulagement de la classe infortunée.

Et il est encore des égoïstes au cœur d'acier,
insensibles ou rebelles à tant d'avantages in-
calculables !

Et ils préféreroient de tomber sous le joug des
prêtres , des rois , des nobles insolens , des an-
ciens tribunaux dévorans ! et ils préféreroient
de voir la France ensanglantée , démembrée ,
dévorée, enchainée par ses irréconciliables en-
nemis , les léopards Anglais et l'aigle d'Aut-
riche ! Oles monstres ! ô les insensés !

TRAJANUS
LA FRANCE
RÉPUBLICAINE,
CHANT PREMIER



ARGUMENT
DU

CHANT PREMIER.

L'Auteur expose le sujet du Poème. Invocation à la
Liberté et à la Philosophie. Description de l'état
d'avilissement où étoit le peuple Français sous les
deux premières races de nos rois, époque du régime
féodal. Le despotisme est porté à son comble sous
leurs successeurs. Description de ce monstre. Troubles
en France. Commencement de la révolution. La
résistance naît de l'oppression et de la dilapidation
des finances. Première Assemblée nationale.

LA FRANCE RÉPUBLICAINE.

CHANT PRÉMIER.

Quo! les maîtres du monde , usurpant nos hommages,
Ont vu brûler l'encens au pied de leurs images ,
Et de la Renommée épuisé les cent voix
Pour chanter leurs plaisirs , ou vanter leurs exploits !
Et nous serions muets air spectacle sublime
D'un grand Peuple brisant la chaîne qui l'opprime !
Et de la Liberté les généreux élans
Ne ranimeroient pas et nos voix et nos chants !
Quand la France indignée , et saintement rebelle ,
Abaisseant des tyrans l'audacie criminelle ,
Et portant jusqu'au trône un légitime effroi ,
Conçoit le noble orgueil de régner sur son roi ;
Quand tous ses oppresseurs tombent réduits en poudre ;
Quand la France à son tour lance sur eux la foudre ;
Quand l'affreux préjugés , long-tems dominateurs ,
Ont cessé de régner et d'enchaîner nos cœurs .
Verrions-nous d'un œil sec cette scène imposante ?
Et qui pourroit garder une ame indifférente
Dans cette lutte auguste et nouvelle à la fois
D'un seul peuple arrachant le sceptre à tous les rois ?
Pourquoi suspendez-vous vos immortels cantiques ?
Secondez mes accords , Muses patriotiques .
Par l'amour des humains mes chants sont inspirés :
J'attaquer le tyran prophane et sacré .

LA FRANGE

C'est vous que je poursuis, vous faux dieux de la terre,
Adorés trop long-tems d'un stupide vulgaire,
Et qui par la terreur subjugez les mortels.
Je détruis votre culte et brise vos autels.
Je peins la Liberté, l'Égalité chérie ;
La grandeur du sujet soutiendra mon génie ;
Je châtie les Français par le luxe amollis,
Par une antique chaîne à leurs loix asservis,
Triomphant à la fois des tyrans et d'eux-mêmes,
D'un invincible bras brisant les diadèmes,
Donnant l'exemple au monde, et vers la liberté,
A travers cent périls, marchant avec fierté.

Vainement tous les rois, dans leur trame perfide,
Forment contre ce peuple une ligue homicide ;
En vain le fanatisme, auteur de tant de maux,
De la guerre civile allumé les flambeaux ;
On verra le Français surmonter les tempêtes
Que ses siers ennemis élevoient sur nos têtes,
Et de la Liberté porter les étendards
Jusqu'aux lieux où régnoit l'aigle altier des Césars ;
Avec tous les tyrans en vain Rome conspire ;
Ce peuple généreux fonde un nouvel empire,
Empire plus durable, et dont les fondemens
Braveront à jamais les injures des tems.
Là France, en délivrant l'humanité captive,
Devient des nations la patrie adoptive,
Et de la même main qu'elle trace des lois,
Fonde la République, et renverse les rois.

O liberté ! par toi notre aine est agrandie,
Prête moi ta brillante et sublimie énergie,
Ces lonaëfrés vengeurs, ces foudres Eloquens,
Qui jusque sous le ciel atteignent les tyrans.

Ton souffle inspirateur des Poëtes antiques
Secondoit, enflammoit les chants patriotiques.
Soutiens mon vol hardi, dirige mes pinceaux,
Et trace en fiers accens nos triomphes nouveaux.

Toi qui reçus jadis des autels dans la Grèce,
Toi qui sus inspirer et Socrate et Boëce,
Philosophie auguste, éclaire mes esprits;
Que tes mâles couleurs brillent dans mes écrits:
Toi seule, dissipant des siècles d'ignorance,
As conduit les humains à leur indépendance.
La crainte fit les rois et dressa les autels,
Et l'homme étoit courbé sous tous ces dieux mortels;
Les peuples abrutis rampoient dans la poussière;
Ils étoient aveuglés; tu leur rends la lumière.
Tu relèves leur front trop long-tems prosterné
Sous le joug odieux du vice couronné.
Qu'ils tremblent à ta voix, ces Boîtes fanatiques,
Qui faisoient adorer mille êtres fantastiques.
L'orgueil bâtit le ciel, la haine les enfers *.
Du poids de ses tyrans, délivre l'univers;
Que ces colosses vains, dont la terre est foulée,
Craignent de voir par toi leur puissance ébranlée.
Viens frapper dans mes vers d'hydre de nos erreurs;
Vieus sur nos préjugés lancer tes traits vainqueurs.
Fuyez, illusions à nos aiseux trop chères;
D'un olympe oublié, les sables mensongères
Ne peuvent convenir au siècle qui m'entend;
Ennemi de l'erreur, il n'en est que plus grand.
Et vous, lâches mortels, peuples peu magnanimes,
Qui préferez la paix des coeurs pusillanimés,

* Idée empruntée de Pope.

LA FRANCE

Allez, sous vos tyrans Il^lchissez les genoux ;
Ne fisez point mes vers, ils ne sont pas pour vous.

Dix siècles avoient vu la France gémisante,
Sous un Jong despotique opprimée et souffrante.
Les descendants des Franks et de ces fiers Gaulois
Qui même sous des chefs n'obéissoient qu'à eux lois,
S'étoient enfin soumis à ces mœurs féodales,
L'éternel déshonneur de nos tristes annales.

Les fils des conquérans, les enfans des héros
Etoient devenus serfs..... Ils étoient les vassaux
De cent tyrans divers, dont ces tems d'ignorance,
Au gré de leur orgueil, augmentoient la puissance,
Des courtisans pervers, des ministres adroits,
Prolongeant le sommeil, l'enfance de leurs rois,
Des grands assez puissans pour pouvoir tout enfreindre,
Hâterent tous les maux qu'un peuple pouvoit craindre,
Et des régnes de sang et de calamité
Accrurent les affronts faits à l'humanité.

Hélas ! à peine est-il quelques rois magnanimes
Qui, suspendant le cours des malheurs et des crimes,
Ont laissé respirer les peuples innocens.
Le temps accumula nos outrages sanglans,
Il soudi levés les voiles politiques
Dont on osoit couvrir des forfaits tyranniques,
Voiles jadis sacrés, dont des chefs odieux
Se servoient pour tromper leurs sujets malheureux.
Ces maximes d'état, ces prétextes horribles
N'en imposeront plus à des ames sensibles.
Dieux de houe et de sang, ministres oppresseurs,
Vous n'éviterez point mes vers accusateurs.
Et toi, monstre cruel, avide de victimes,
Déspotisme, je vais retracer tous tes crimes.

RÉPUBLICAINNE. CH. I.

Le séjour de ce monstre est à la cour des rois;
D'esclaves entouré, tous ses voeux sont des lois.
A côté des tyrans, il s'asseoit sur le trône;
A la haine, aux soupçons sans cesse il s'abandonne;
Être justé, à ses yeux c'est mériter la mort;
A d'obscurs délateurs se livrant sans remord,
Les plus noirs attentats lui semblent légitimes;
Et toujours on le voit s'immoler des victimes.
Aiguiser les poignards, préparer les poisons.
Il s'abreuve à longs traits du sang des nations,
Et l'on voit à ses pieds la chaîne ensanglantée
Sous laquelle gémit la terre épouvantée.

Fiers Français, est-ce vous dont le triste destin
Dépendit si long-tems d'un despote inhumain?
D'un sommeil de mille ans la coupable inertie
À seule prolongé les maux de la patrie.
La faute en est à vous, peuples trop patiens;
Votre faiblesse seule enfante vos tyrans.

Deux siècles cependant de gloire et de puissance
Fermaient sur ses malheurs les regards de la France;
Par un éclat brillant, les Français consolés
Oublioient les fléaux sur eux accumulés;
Le peuple, adorateur de ses chaînes antiques,
Couvrait sous des lauriers ses malheurs domestiques;
Esclave sur la Seine, il régnait sur les mers,
Rendoit un monde libre, et supportoit des fers;
Faisant à ses rivaux redouter sa puissance,
Aux tribus de Boston il portoit la vengeance,
Et déjà s'exerçoit à frapper les tyrans.
L'Océan respectoit nos vaisseaux triomphants;
La liberté des mers venoit d'être affermée;
Mais ce bonheur dura trop peu pour la patrie.

Une autre Messaline, un nouveau Cladius ;
S'entourant de flatteurs et d'hommes corrompus ;
Ont mis soudain l'empire au bord de sa ruine ;
Et tandis que le peuple expiroit de famine ,
Leurs prodigalités , leur luxe dévorant ,
Formoient avec nos mœurs un contraste effrayant .
Leur orgueil inhumain , leurs coupables largesses ,
De ce peuple épinié tarisoient les richesses .
L'innocent opprimé vivoit sous les poignards ;
L'état préféré tomboit de toutes parts ;
Des ministres cruels , ambitieux , perfides ,
De l'or de la patrie usurpateurs avides ,
Ont fompé tout le sang , ont bu les derniers pleurs ,
Ravi le pain sacré des tristes laboureurs .

Hommes des champs , ô vous ! les soutiens de la France ,
Vous qui , seuls , lui donnez une heureuse abondance ,
Mortels trop méconnus , sages agriculteurs ,
Vous qui donnez la vie à vos persécuteurs ,
Suspendez vos travaux Que les ingrats périssent ,
Puisqu'ils veulent lier les mains qui les nourrissent !
Qu'osent-ils demander à cette terre en feuil ,
A ces champs désolés par leur avide orgueil ?
Altérés , affumés du sang de la patrie ,
Ils aspirent notre or ; et leur ame avilie ,
Se livrant sans pudeur à sa cupidité ,
Croît pouvoir tout oser avec impunité .
De ces monstres dorés le faste asiatique
Fermoit leurs coeurs d'airain à la clamour publique ;
Ils ne soupçonoient pas en un peuple outragé ,
Assez de fermeté pour être un jour vengé .
S'ils entendoient gronder , s'élever les tempêtes ,
Les soudres qui déjà s'allumcoient sur leurs têtes ,

RÉPUBLICAINNE. CH. I. 9

Loin de les redouter, ils bravoient leurs carreaux :

« Dc peuple, disoient-ils, étouffons les sanglots ;

» C'est le bruit impuissant des flots après l'orage ,

» Qui viennent se briser et mourir au rivage.

» Si ce peuple murmure, il faudra l'enchaîner ;

» S'il veut rompre ses fers, il faut l'exterminer ».

Aux mortels ils disaient : « Supportez nos injures ;

» Obéissez, rampez, dévorez vos murmures.

» Heureux de nous servir, gémissez en secret ».

Tel le Turc obéit au cordon d'un mutet;

Tel un jeune taureau, victime obéissante,

Dès qu'il laissé enchaîner sa corne menaçante ,

Succombe sous le fer du sacrificeur;

Ou telle, sous la dent du loup dévorateur,

Expire une brebis dont ce monstre farouche

Etouffe jusqu'aux cris qui sortent de sa bouche.

Ainsi l'on vit toujours les peuples innocens

Déchirés en lambeaux par des tigres puissans.

Oui, tel fut leur langage et leur commun système,

Ainsi donc la grandeur et le pouvoir suprême ,

En nous de la justice éteignant le flambeau ,

Sur nos yeux aveuglés épaisse son bandeau.

Mais les crimes du trône ébranlent sa puissance ,

Et du ciel sur les rois appellent la vengeance.

Un peuple que l'on brave en est plus effréné ;

Au cruel désespoir ce peuple abandonné ,

Tyrans , lance ses traits suspendus sur vos têtes.

Frénés, Reine coupable , à l'aspect des tempêtes

Qui sur toi vont tomber..... Entends-tu ces accens ,

Ces murmures publics retenus si long-tems ,

Ces messagers de mort qui t'annoncent ta chute.

En horreur à-toi même , à tous les traits en butte ,

Misérable, tes jours, tes heures, tes moments
Sont voulés à la honte, aux renards, aux tourments.

Il va cesser enfin le règne affreux du crime.

A des coeurs outragés sort devoit légitime!

Plus le Français docile à géri dans les fers,

Et plus il vengera les maux qu'il a soufferts.

Ainsi l'on voit soudain éclater les orages

Qui grondoient sourdement dans le sein des nuages.

Rennes donne un exemple aux despotes fatal;

Le hardi Marseillois répond à ce signal,

Et du sein de l'état sort une voix immense

Contre les ennemis, les fléaux de la France.

Les peuples du Midi secondent ceux du Nord.

Heureux concert des coeurs, grand et sublime accord!

Des fiers Parisiens l'audace généreuse

Brûle d'humilier une Cour orgueilleuse.

Auteurs de tous nos maux, vils despotes, tremblez.

La France voit enfin ses Etats assemblés:

Ah ! souffrir et haïr fut, mille ans, son partage;

De ses antiques droits réclamant l'héritage,

Elle va, par la voix de ses Représentans,

Dévant son tribunal citer tous ses tyrans.

La vengeance du peuple à leurs yeux est présente;

Ils redoutent enfin sa justice éclatante.

Ainsi, dans tous les tems, le barbare oppresseur

Tot ou tard, à son tour, éprouve la terreur.

Mais je vois s'élever mille sombres nuages;

Battu par tous ses flancs, en proie à cent orages,

Le vaisseau de l'état, triste jouet du sort,

A travers mille écueils, est entor loin du port,

Que d'esclaves ligés pour nous donner un maître!

Même au sein du sénat, il sera plus d'un traître.

RÉPUBLICaine. CH. I.

ii

Muse, dévoile ici tous les conspirateurs;
Puissent-ils expirer sous mes crayons vengeurs !
Et vous, Gloire, Vertu, déesses immortelles,
Elevéz dans mes chants, sur vos brillantes ailes,
Les héros citoyens, les mortels vertueux
Qui furent de l'état les soutiens généreux,
Que leurs noms, recevant nos immortels hommages,
Surnagent triomphans sur le gouffre des âges.

Fin du Chant premier.

卷之三

卷之三

LA FRANCE
REPUBLICAINE.
CHANT SECONDE.

A R G U M E N T
D U
CHANT SECONDE

Divisions dans l'Assemblée nationale, entre les trois ci-devant Ordres. Le ci-devant Roi et toute la Cour fomentent ces troubles. Discours de Mirabeau et de plusieurs autres Députés. Une partie du ci-devant Clergé et de la ci-devant Noblesse se rangent du côté du ci-devant Tiers-état. Le Roi fait entourer l'Assemblée par ses gardes, et lui ordonne de se dissoudre. Réponse de Mirabeau au porteur d'ordre du Roi. Retraite et serment des Députés au jeu de paume.

LA FRANGE

RÉPUBLICAINE.

CHANT SECONDE

Ce fastueux étage, cette superbe vaste
Où d'esclaves tirés rampent un, modèles serviles,
Versailles voit déjà nos tiers Représentans,
Près du palais des rois, aux yeux des tyrans,
Faire entendre le nom, le saint nom de Patrie,
Et de la Liberté déployer l'énergie.
Par le séjour des rois ces remparts avilis
Vont voir des citoyens, des hommes réunis.
C'est là que de l'état le bonheur se prépare.
Vain espoir ! Un orgueil, un intérêt barbare
Entre des corps rigaux mettent un mur d'airain,
Et de l'empire encor montrent le gisant.
Ces mortels quides dieux, sei dessinent les organes,
Couvrant d'un voile saint des intérêts prophétiques,
Les ministres des loix, les fils des conquérans,
Ces nobles dont les maîtres sont autant de tyrans,
Fomentent dans l'état le trouble et l'anarchie,
Et s'unissent pour mieux déchirer la patrie.
Ils rugissent de voir les peuples détrônés,
Se ressaisir enfin de leurs droits usurpés.

O crime ! ô tems ! ô meurs ! ces puissances rivales,
Par leurs divisions autrefois si fatigues,
Lè sont encore plus par leur réunion.
Le funeste étandard de la révolution

S'arbores même au sein du Sénat de la France ;
Une Cour corruptrice y joint son influence.
Le perfide Louis, approuvant ces forfaits,
Est l'invisible chef de ces complots secrets,
La Reine, dont l'altière et cruelle vengeance
Brûle de se baigner dans le sang de la France,
Le porte à consommer le plus noir attentat,
À dissondre, ou plutôt égorger le Sénat.
On l'entoure soudain de soldats mercenaires,
Tandis que, vers Paris, des phalanges guerrières
S'avancent en silence, et doivent immoler
Les citoyens proscrits dont le sang doit couler.

Cependant Mirabeau, dont le malé génie
Etoit alors l'appui, l'espoir de la patrie,
Au Sénat assemblé dévoilé, par ces mots,
Du tyran des Français les infames complots :
» Sénateurs appelés pour arracher l'empire
» Aux antiques abus que vous devez proscrire,
» Entourés de dangers, d'armes et d'ennemis,
» C'est à nous de braver les foudres réunis,
» Tous les traits en ces lieux suspendus sur nos têtes,
» Le vaisseau de l'état doit, malgré les tempêtes,
» Et les écueils semés sous ce ciel orageux,
» Poursuivre par nos soins son cours majestueux.
» Les intérêts armés, les passions rivales
» Enfantent dans l'état cent discordes fatales.
» Trois corps, jadis vaux, réunis aujourd'hui,
» Se prêtant l'un à l'autre un mutuel appui,
» Allument le flambeau de ces tristes querelles,
» Et même en ce sénat serrément ses étincelles.
» Ils feignent de pleurer et le trône et l'autel,
» Et pour troubler la terre, ils invoquent le ciel.

» Un

RÉPUBLICATION. CH. II.

» Un Monarque au cœur faux, à l'air sombre et perfide,
» Et qui ne paraît bon qu'autant qu'il est timide,
» Une Reine orgueilleuse ; et des princes altiers,
» Dirigent contre nous le glaive des guerriers,
» Aiguisent les poignards, et marquent les victimes ;
» Ils se portent au meurir, à la vengeance, aux crimes,
» Ils bruient de verser le sang des citoyens,
» Qu'ils osent appeler du nom de Plébiens.
» Il est temps qu'entre nous, nés tous égaux et frères,
» Nous soyons les premiers à briser ces barrières,
» À rompre un intervalle, à lever un écueil
» Posé par l'intérêt et le crime et l'orgueil.
» Que ceux à qui la France et la Patrie est chère,
» Qui connaissent la voix de cette tendre mère,
» Ensemble confondus, se réunissent tous ;
» Et vous qui d'un vain titre êtes encor jaloux,
» Du moins par ce refus vous vous ferez connaître,
» Et vous serez pour nous moins à craindre peut-être...»

(Plusieurs Députés de la Noblesse se rangeant,
du côté de Mirabeau).

« Nous mourrons pour le peuple et pour l'égalité ;
» Nous rendrons aux Français leurs droits, leur liberté...»

(Grégoire, suivie de quelques Ecclésiastiques, et
se rangeant aussi du côté de Mirabeau).

« Le peuple est souverain, tous les humains sont frères ;
» Qui pourroit abjurer des maximes si chères ?
» Voudrions-nous former, au sein de ce sénat,
» Une caste orgueilleuse ; un état dans l'état ?
» Les chimères du rang, de l'orgueil et des titres ?
» Du destin des Français seroient-elles arbitres ?

» De la fraternité suivons d'abord la voix ;
 » Que le peuple par nous repreigne enfin ses droits ;
 » Que sur l'égalité la liberté se forme ;
 » C'est à nous de donner ce grand exemple au monde.

MAURR

« De la religion pomposolement révérée,
 » Cédez-vous des droits par le temps consacrés ?
 » Eh ! fait-il un pouvoir plus antique et plus juste ?
 » Le culte n'est-il pas plus pompeux, plus auguste ?
 » Quand un éclat brillant entoure les autels,
 » Et prosterne autour d'eux la foule des mortels ?

CAZALÈS

« Nous périrons plutôt qu'il lignes de nos pères,
 » Nous nous laissons ravir des droits héréditaires,
 » Plutôt que de céder à de vils factieux
 » Un rang, le juste prix du sang de nos aïeux ».

ROGESPERRÉ

« Tous les rangs sont égaux à qui sert sa patrie ».

CAZALÈS

« Ainsi donc nous verrons la noblesse avilie » !

ROGESPERRÉ

« On est du sang des Dieux, quand on a leurs vertus ».

CAZALÈS

« Les autels sont détruits, les rangs sont confondus ».

ROGESPERRÉ

« O comble de Fermeur ! aveuglement extrême !
 » On confond le Pontife avec l'Eglise même,

« Ah ! le faste insultant de tant de faux pasteurs,
 » Bien loin de les servir, perd le culte et les mœurs.
 » Et vous, qui nous vantiez les exploits de vos pères,
 » Vos antiques Mauriers, leurs titres épliémeres,
 » Répondez, étoient-ils plus vaillans aux combats
 » Que tant de Plébériens, que tant d'obscurs soldats ?
 » De l'inégalité, suite, hélas ! trop communie,
 » La gloire étoit pour vous, ainsi que la fortune,
 » Tandis que le soldat, en proie à vos dédaigns,
 » Partageoit les dangers dont vous êtes si vaincus ».

M A U R I.

« Vous voulez donc du peuple exalter la puissance,
 » Et des rois et des grands blesser l'indépendance !
 » Ah ! c'est de l'anarchie établir le Rêau,
 » C'est imposer au peuple un trop pesant fardeau ;
 » Et veuloir lui céder l'autorité suprême,
 » C'est veuloir, de ses mains, qu'il s'égorgue lui-même ».

M I R A B E A U.

« Vous insultez ce peuple ; il est ami des loix,
 » Et plus que ces faux grands, il reconnoît leur voix.
 » Au nord de l'Amérique, où règne sa puissance,
 » Se livre-t-il au crime, au meurtre, à la licence ?
 » C'est à la cour des rois que le vice puissant
 » Fait périr à son gré le faible et l'innocent.
 » Mais quand d'égales loix règnent sur un empire,
 » L'audace alors pâlit, l'innocence respire,
 » Et l'infame oppresseur, par la crainte arrêté,
 » N'ose plus s'assurer de son impunité ».

« Les révoltes entraînent des érages
» Qu'on ne peut prévenir, même avec des loix sages »

MIRABEAU.

« La faute en est à ceux qui veulent repousser
» Un peuple qu'ils ont su trop long-tems offenser,
» Ce peuple s'exaspère ; il s'arme de sa chaîne,
» Et contre ce torrent la résistance est vaincue :
» Il frappe ses tyrans ; mais de lui-même enfin
» Il subit de la loi l'empire souverain ;
» Lui-même à ses décrets soumet sa tête altière »

Tout-à-coup de Lopis un fidèle émissaire
Entre au sénat : « Je viens, au nom de votre Roi,
» Vous instruire, dit-il, de sa suprême loi ;
» Voilà son sens, lisez. La désobéissance
» Provoqueroit bientôt sa terrible vengeance.
» Je dois fermer l'enceinte où vous délibérez.
» Vous voyez de soldats tous ces lieux entourés.
» Le salut de l'Etat, et le vôtre peut-être.... »

MIRABEAU.

« VII esclave, retourne au palais de ton maître »
» Dis-lui que les Français et leurs Représentants
» Ne flétriront jamais à la voix des tyrans ;
» Qu'il peut de son pouvoir surpasser les limites
» Inonder ces parvis de nombreux satellites,
» Mais que nous souffrirons les fers et le trépas
» Plutôt que de souscrire à de tels attentats.
» Oui, nous quittions ces lieux soumis à sa puissance,
» Mais qu'il songe qu'en nous il outrage la France ;

» Qu'il tremble.... Sénateurs, jugeons tous de périr,
» Jusqu'au que le trépas peut seul nous désunir.
» Le cri de notre sang saura se faire entendre.
» L'auguste Liberté naîtra de notre cendre.
» Mourir pour son pays, est un trépas si beau!
» Dans les coëurs des Français nous aurons un tombeau;
» ~~Puissans~~ nous être seuls victimes de la haine
» D'un Roi plébécide, et d'une infame Reine!
» Je connois Antoinette, et j'ai lu dans son cœur,
» Que de malx, juste Ciel! va causer sa fureur!
» De Frédegonde elle a toutes les perfidies;
» Elle ne marche plus qu'au flambeau des Furies,
» Et ce palais des Rois, sous des dehors pompeux,
» D'é scélérats titrés est un repaire affreux.
» Amis, éloignons nous de ce séjour du crime,
» Cementé par le sang d'un peuple qu'on opprime.
» De quelque azyle obscur que nous fassions le choix,
» La vertu sous le chaume est au dessus des rois ».

Il dit; et ce Sénat, qu'un vil tyran outrage,
Entré deux factions à l'instant se partage.
Les uns vont à la Cour y caresser l'orgueil,
Et d'un nouveau Néron mendier un coup d'œil.
Les autres, dont la gloire est immortelle et pure,
Choisisquent pour azyle une demeure obscure;
Mais cet humble réduit, par ce grand dévouement,
Devient de leur vertu l'éternel monument;
Il n'est point de palais que ce séjour n'éclipse;
Là, de l'Être suprême invoquant la justice,
Ils renouvellent tous, en présence du Ciel,
De notre liberté le serment solennel.
Les siècles n'offrent point d'exemple plus sublime
D'un zèle pour l'état, si pur, si magnanime,

222 . . . LA FRANCE RÉPUBL.

Le nom des plus grands rois pâlit auprès des leurs.
Déjà leur récompense est au fond de leurs coeurs.
Qu'il est grand le Français que la patrie inspire !
Vous, Tyrans, qui déjà menaciez cet empire,
Dont les fondres grondans toгоноient sur nos remparts,
Promissez. Des Français la splendeur va renaitre ;
C'est dans les grands dangers qu'ils se font reconnaître.

O de la liberté sainte et divine ardeur !

Que tu dois aux tyrans inspirer de terreur !
Tu parles, et soudain l'amour de la patrie
Déploie avec vigueur sa brûlante énergie.
La vertu sort alors de l'ombre du repos &
Les besoins de l'état enfantent les héros,

Fin du second Chant.

CHANSON
LA FRANGE
RÉPUBLICAINE
CHANT TROISIÈME

ARGUMENT

D U

CHANT TROISIÈME

*Conspiration de la Cour, et projet d'assiéger Paris.
Discours du Roi, de la Reine, de madame Lamballe
et des Princes. Le Sénat de la Nation s'assembla.
Discours des Députés. Les soldats baissent les armes
devant les citoyens. Prise de la Bastille. Fuite et
massacre des principaux conspirateurs. Aventure
d'un vieillard trouvé à la Bastille.*

LA FRANCE RÉPUBLICAINE.

CHANT TROISIÈME.

C'EST en vain que la nuit, épanchant ses pavots,
Dans l'ame des mortels verse l'oubli des matix;
Lorsque la vertu dort, le crime encore veille.
La Reine, dont jamais la fureur ne sommeille,
Furieuse, égaré, en proie à ses transports,
Etoffe dans son cœur la voix de ses rémords.
Elle appelle soudain les confidens sincères
De ses vœux effrénés, de ses sombres mystères;
Celle qu'on vit le plus partager sa faveur,
Lamballe accourt aux cris de sa vive douleur.
La Reine, avec les pleurs et l'accent de la rage,
Lui tient, en frémissant, ce sinistre langage:
« Mes vœux sont-ils remplis, et Louis désormais
Fera-t-il à mon gré couler le sang français?
A-t-il déjà frappé ce Sénat tyannique,
Erigeant là licencé en liberté publique?
Ces despotes d'un jour se croyoient tous des rois;
Et pensoient asservir leurs maîtres à leurs lois.
Oui, nous les aurions vus, dans leur audace extrême,
Fouler insolennement l'orgueil du diadème,
Et ne laisser au Roi, pour jamais asservi,
Qu'une ombre de pouvoir et qu'un titre avil».

L A M B A L L E.

« Louis, en reprenant les rènes de la France,
Maintient de ses aieux l'auguste indépendance:

Et ces chefs de parti tremblans, humiliés,
Vont rentrer dans la poussière et ramper à vos pieds »

LA REINE.

« Ah ! ce n'est pas ass^rz pour le cœur d'Antoinette ;
Ma vengeance est encor loin d'être satisfaite.
Quoi ! Médicis a pu , pour de moindres forfaits,
Au fer de ses vengeurs désigner ses sujets ,
Et signalant contre eux ses fureurs légitimes ,
Compter, dans une nuit, des milliers de victimes !
Et moi, je ne pourrai , sur des sujets ingrats ,
Me venger en ce jour de plus grands attentats !
La fille des Césars ! une reine de France » !

LAMBALLE.

« Tout assure aujourd'hui votre juste vengeance;
Et Broglie et Lambesc, vos fidèles soutiens ,
Vont verser à grands flots le sang des citoyens .
Entendez-vous déjà leurs bronzes formidables ,
Leurs tonnerres vengeurs grondant sur les coupables ?
Voyez Paris en feu , triste de toutes parts ,
Succombant aux assauts , vous livrer ses remparts .
Flessèle et Delaunay , soutenant vos cohortes ,
Tux-mêmes de Paris feront ouvrir les portes .
Les ministres , les grands , les soldats sont pour vous ;
Les poutifes des Dieux servent votre courroux ,
Madame , et vous savez combien la politique
Se sert utilement de leur cri fanatique .
Même encore , en nos jours , le vulgaire trompé
Abandonné à l'erréur un empire usurpé ;
De nos prêtres nombreux la clamour mensongère
Protege l'imposture et trouble encor la terre .

Tel qu'un vaste ouragan, terrible, impétueux,
Sur la France bientôt le fanatisme affreux,
Des villes et des champs préparant la ruine,
Fera planer partout le meurtre et la famine;
Et ces sujets si fiers, contre vous révoltés,
Connoîtront, mais trop tard, que les rois irrités,
Ainsi qu'un ciel vengeur, sont armés de la foudre.
Tout dépend du succès; lui seul peut nous absoudre;
Les Français ».

LA REINE.

« Ce nom seul rallume ma fureur.

Où, j'ai soif de leur sang; et dans ces tems d'horreur,
Leur sang doit expier ma grandeur éclipsée,
Leur sang doit satisfaire à ma fierté blessée.
Cependant, je ne sais quel noir pressentiment,
Présage trop certain d'un grand événement,
Intimide mes sens, et m'accable et m'opresse;
Des songes alarmans étonnent ma faiblesse;
J'écoute, malgré moi, leur prophétique horreur,
Et le jour renaisant ajoute à ma terreur;
Enfin, tout en impose à mon ame éperdue ».

Louis, au même instant, se présente à sa vue;
Condé, Brogli, d'Artois, accompagnent ses pas;
Lambesc, qui contre nous doit guider ses soldats,
Mauri, de Mirabeau l'éloquent adversaire,
Forment tous du tyran le cortège ordinaire.

« O reine, dit Louis, tout succède à nos voeux;
Il est enfin dissous ce sénat factieux.
Sur un sceptre d'airain appuyant ma puissance,
Je veux que tout se taise au bruit de ma vengeance.

L A F R A N C E

Il faut à mon courroux un exemple éclatant ;
Ainsi que mes projets , fier, terrible et sanglant ;
Il faut que Paris tremble au milieu des supplices ,
Qué les chefs des partis , ainsi que leurs complices ,
Expirent sous le fer de la proscription .
Oui , périsse plutôt toute la Nation .
Avant qu'un seul échappe aux vengeances du trône ,
Restant que désormais la terreur m'environne :
A mon autorité qui pourroit mettre un frein » ?

Il disoit ; Mirabeau se présente soudain :
« D'un peuple fier , dit-il , la volonté suprême
Reclame son Sénat , établi par lui-même .
Ah ! Sire , prévenez les crimes , les fléaux
Qui peuvent entraîner des orages nouveaux .
Oui , ce Sénat qu'en vain vous avez cru dissoudre ,
Sur votre tête encor peut appeler la foudre ;
Plus vous l'avez proscrit , plus il est réveré ;
Comme le peuple même , il doit être sacré » .

M A U R I .

« Né pour porter des fers , le peuple est un esclave
Terrible à qui le craint , soumis à qui le brave ;
Son audace s'accroît par son impunité » .

M I R A B E A U .

« En l'appesantissant , on perd l'autorité ;
Malheur au souverain dont l'orgueil tyannique
Croit courber ses sujets sous un joug despoteque !
La haine s'accumule et vieillit dans les coeurs ,
Un légitime effroi saisit les oppresseurs ,
Les peuples tentourés des replis de cent chaînes ,
Font éclater bientôt leurs vengeances soudaines ,

RÉPUBLICAINÉ. CH. III.

Et portent la terreur jusqu'au palais des rois ».

M A U R I.

« La licence du peuple est la honte des lois ».

M I R A B E A U.

« Cé que vous appelez du faux nom de licence,
N'est que le droit sacré de son indépendance.
Il est avant les rois ; les rois sont faits pour lui.
Ils doivent à ce peuple un paternel appui.
Si le despote altier veult de sa main sanglante
Appesantir sur lui sa verge flétrissante,
Le sombre désespoir, qui commande au malheur,
Réveille tout-à-coup et guide sa fureur;
C'est un tigre enfermé que l'on retient à peine,
Prêt à tout dévorer, s'il brise enfin sa chaîne ».

M A U R I.

« Le peuple est un despote encor plus oppresseur,
Et qui croit le servir, entraîne son malheur :
Lui-même de ses mains déchire son ouvrage :
Le flatter, c'est vouloir la guerre et le carnage,
C'est attaquer le trône et détruire ses droits ».

M I R A B E A U.

« Ah ! ce sont leurs flatteurs qui détrônent les rois ».

M A U R I.

« Vous verrez succéder une horrible anarchie ».

M I R A B E A U.

« Le crime en est à ceux qui bravent sa fureur ».

MAURICE.

« C'est un peuple égaré qui s'érigé en tyran »

MIRABEAU.

« C'est un peuple opprimé qui brise un joug sanglant »

MAURICE.

« Craignez qu'il ne devienne un peuple anthropophage »

MIRABEAU.

« C'est par l'oppression qu'on allume sa rage »

MAURICE.

« La coutume à son chef tient le peuple asservi ;
D'en est plus heureux »

MIRABEAU.

« Il est plus avil ;
Il traîne dans les pleurs sa profonde misère »

MAURICE.

« Il a de moins la paix ; son sort est plus prospère »

MIRABEAU.

« Quel calme ! quelle paix ! c'est celle des tombeaux ,
Et l'on ose insultier au comble de ses maux !
Il dévore en secret ses soupirs et ses larmes ;
Et, d'un sommeil de mort, on lui vante les charmes ,
Quand ses juguleurs , brigands voluptueux ,
S'abreuvent de son sang qu'ils disputent entre eux !
Ah ! n'a-t-il pas le droit de se venger lui-même ,
Lorsque la loi se fait devant le diadème ? »

LE ROI.

« Descendant des Bourbons, je maintiendrai mes droits;
 Ce sénat, est-ce un temple où l'on juge les rois ?
 Annoncez aux François que leur obéissance
 Peut seule faire encore éclater ma clémence ;
 Que le sénat sur-tout m'appaise en flétrissant.

A peine il a fini ce discours menaçant,
 Cazalès près de lui vole et se précipite.
 « Je crains tout, lui dit-il, d'un peuple qui s'irrite,
 D'armes et de flambeaux ce séjour entouré,
 Au meurtre, à l'incendie est près d'être livré.
 L'un peuple d'assassins la horde teméraire
 Annonce en rugissant sa fureur sauvage,
 Menace d'embraser le palais de ses rois,
 Et demandé à grands cris son sénat et ses droits..
 Vous n'avez qu'un instant pour éteindre sa foudre,
 Paroissez, ou ces lieux seront réduits en poudre,
 A ces tigres armés opposez vos soldats ;
 Qu'ils lancent à la fois la flamme et le trépas ».

LE ROI.

« Mes amis, suivez-moi; réprimons tant d'audace;
 Qui à mon juste courroux tout leur sang satisfasse ».

LA REINE.

« Par le fer, par le feu, signalez votre ardeur.
 Je t'imlore aujourd'hui, Dieu puissant, Ciel vengeur;
 Remplis mon cœur sanglant, ma fureur légitime;
 Qu'il ne puisse échapper une seule victime.
 Par des torrents de sang, effrayez à jamais
 Tous les murmureurs, les rebelles sujets ».

Mais en vain de Louis les ordres sanguinaires
Dirigent vers Paris ses troupes meurtrières ;
En vain la foudre au loin grondant dé toutes parts,
De ses brefs habitans menace les remparts :
O changement soudain ! ô triomphe ! ô victoire !
Jour digne d'être inscrit aux fastes de la gloire !
De tous nos ennemis les complots sont punis.
Ils n'ont fait qu'éclater..... et les voilà détruits.
Ces guerriers menaçans, qui causoient nos alarmes
Abhorrent nos tyrans, jettent au loin leurs armes ;
Ôn plutôt, de l'Etat se montrant les soutiens,
Leurs glaives sont l'appui de leurs concitoyens.
Ils sont tous devenus nos amis et nos frères,
On ne voit plus en eux des soldats mercenaires ;
Dés hommes, dés français. Que dis-je ? l'Etranger,
Emu, ravi, touché, veut aussi nous venger.
Les courageux enfans de la libre Helvétie,
Fidèles à l'honneur, défendent la patrie,
Et de l'humanité l'on entend les accens,
Malgré le bruit affreux des tonnerres grondans.
Ouvrez-vous, noirs cachots, tous peuplés de victimes ;
Croulez, fatales tours qui protégiez les crimes :
Révélez au grand jour des attentats nouveaux ;
Avec les innocens vomissez leurs bourreaux.
Sous cent chaînes d'airain, dans ces gouffres captifs,
Mes voeux sont exaucés, l'humanité plaintive ;
Tes fers tombent aux cris de nos vaillans guerriers ;
Vite, Ullin, Arnai, s'élançent les premiers.
Tout sied à la valeur ; et le patriotisme
Ajoute encore au feu qui inspire l'héroïsme,
Et la liberté voit sur ces sombres remparts,
Pour la première fois, flotter ses étendards.

Mais

Mais qui peut exprimer la fureur légitime,
Et l'indignation, et l'horreur unanime
Qui saisit les Français en entrant dans ces lieux?
Un cadavre animé se présente à leurs yeux.
C'est un spectre vivant, un vieillard déplorable,
Jeté depuis long-tems dans ce gouffre exécable,
Objet digne d'effroi, non moins que de pitié,
Et de ses tyrans même en ces lieux oublié.

Oh ! qui pourroit tracer cette longue agonie,
Ce siècle de tourmens qui constuma sa vie?
Tous ses sens sont éteints, son corps est ulcéré,
Et par trente ans de fers à demi dévoré.
Etonné tout à coup de revoir la lumière,
Il se laisse arracher de ce lieu funéraire;
Il veut revoir, hélas ! ses amis, ses parens;
Mais tous sont disparus du nombre des vivans;
Les générations ont passé sur sa tombe;
Il se voit seul au monde, il gémit, il succombe;
Il ne peut supporter cet horrible néant;
Il trouve son supplice encor moins effrayant,
Redemande ses fers, et dans l'instant expire
Sous l'affreux sentiment dont l'horreur le déchire.
On diroit qu'il vécut jusqu'à ces momens,
Pour nous rendre témoins des crimes des tyrans;
Et la foudre en éclats n'a pas vengé la France,
Et de nos oppresseurs terrassé l'insolence!

Répondez à ma voix, parlez, affreux tombeaux,
Levez-vous, ossemens blanchis dans ces cachots.
C'est vous que j'interroge, ô vous, ombres plaintives,
Qui dans ces tristes lieux avez gémis captives;
D'une vile beauté le caprice et l'orgueil,
D'un seul mot, vous plongeoient dans ce vaste cercueil.



34 LA FRANCE RÉPUBL.

Des monstres couronnés la fureur insensée
Osoit même enchaîner et punir la pensée.
Toujours le despotisme a menacé nos jours.
Il coula dans ces lieux le sang des fiers Nemours
Par l'ordre de ce roi * pôtri de tous les vices;
Sa barbare fureur prolongea leurs supplices.
Tel un autre tyran, sous un autre Louis **,
Fit répandre le sang des grands Montmorencis.
Un infame bourreau faisoit tomber la tête
De ceux qu'ou désignoit..... Je frémis et m'arrête;
Ma Muse se refuse à peindre ces excès;
La fière Liberté venge tous ces forfaits.

Féroce Delaunay, c'étoit là ton repaire;
Du juste Ciel sur toi tombe enfin la colère;
Tu meurs sous les poignards, sous mille traits vengeurs.
Que ne puis-je en mes vers retracer tes fureurs,
Toi qui réunissois, perfide et sanguinaire,
L'âme d'un Phalaris à celle d'un Tibère!
Les cris de l'innocence ont traversé les cieux,
Et ses pleurs sont montés jusqu'au trône des dieux.
Un opprimé suffit, dans sa douleur profonde,
Pour armer leur vengeance et soulever le monde.

La même foudre atteint ses complices altiers,
Tous ces conspirateurs, les Foulons, les Berthiers.
Près de lui, sous ses yeux, le coupable Flesselle
Va subir, à son tour, la mort la plus cruelle.
L'infame Polignac, Breteuil et Bezenval,
Evitent par leur fuite un sort aussi fatal,
Vils despotes, tournez vos regards sur la France,
Et d'un peuple opprimé contemplez la vengeance.

Fin du troisième Chant.

* Louis X^V

** Louis XIII.

LA FRANCE
RÉPUBLICAINE,
CHANT QUATRIÈME.

A R G U M E N T
D U
CHANT QUATRIÈME.

Les Parisiens marchent à Versailles, où l'on avoit foulé, en présence du ci-devant Roi, le signe de la révolution, et le conduisent à Paris. L'Assemblée nationale se transporte en cette ville. Discours des Députés. Le Roi se rend à l'Assemblée; il jure de maintenir la Constitution. La Reine le décide à trahir son serment, et d's'évader. Il est arrêté à Varennes, et ramené dans la Capitale. L'Assemblée nationale lui pardonne, et lui conserve la couronne. Suites funestes de ce pardon impolitique.

LA FRANCE

RÉPUBLICAINE.

CHANT QUATRIÈME.

Les Députés Français sont enfin réunis ;
Loin des yeux du tyran, dans le sein de Paris.
Mirabeau fait tonner sa sublime Eloquence :
« La liberté, dit-il, vient de sauver la France ;
On n'entend que ces mots, ces terribles accens :
Nous voulons tous mourir, ou vivre sans tyans.
Liberté, ton génie enfante des miracles,
Et s'élançé vainqueur à travers les obstacles.
Sénateurs, c'est en vain qu'un despotisme tâcher
A voulu déployer un appareil guerrier.
Les Français ont montré cette noble énergie
Qu'inspire dans les coeurs l'amour de la patrie.
La Cour, dont des complots ne cessent, dès long tems,
De nourrir tous les feux de ces embrasemens,
Elle-même a gémî du fatal incendie
Qui allumoit le volcan de l'aristocratie.
Ces remparts, où phitôt ces guillotines dévorans,
Ces repaires affreux, les tombeaux des vivans,
Où le crime dans l'ombre égorgoit l'innocence,
La Bastille n'est plus.... C'en est fait ; et la France
Verra la liberté planer aux mêmes lieux
Où le sang abreuvoit le despotisme affreux ;
Et des Parisiens la valeuf triomphante
Assermit pour jamais la liberté naissante.

Tout présage aux François les plus brillans destins.
On voit revivre encor les beaux jours des Romains.
Que dis-je ? dans Versaille , en cette même enceinte
Où rampoit le mensonge , ou dominoit la crainte ,
Où le lâche ascendant de la corruption
Faisoit de la patrie oublier jusqu'au nom ,
Où nos rois exerçoient un pouvoir sans limites ,
Et marchoient entourés de nombreux satellites ,
On voit la cour , trompée en ses désseins cruels ,
Elle-même enlacée en ses piéges mortels .
Une reine féroce , un roi lâche et perfide ,
Victimes à leur tour d'un complot homicide ,
Sont trainés en triomphe au sein de ces remparts
Qu'ils vouloient investir , cerner de toutes parts .
Eux que l'on vit fouler , dans une infame orgie ,
De notre liberté la sublime effigie ,
Sont heureux d'arborer ce signe redouté
Qui fait seul maintenant toute leur sûreté .
Eternelle leçon pour les tyrans du monde !
En vain sur leur pouvoir leur ivresse se fonde ;
En vain le despotisme arme tous ses bourreaux ,
Des esclaves soudain deviennent des héros ,
Et de la liberté l'impatient Génie
Renverse les tyrans avec la tyrannie ,
Lève le voile affreux qui couvroit leurs excès ,
Et punit en un jour des siècles de forfaits .
Il tombe ce pouvoir grossi par tant de crimes ,
Et les tyrans eux-même ont creusé leurs abîmes .

GRÉGOIRE.

« Comme vous , Mirabeau , je chéris nos succès ;
Mais cependant mes vœux ne sont pas satisfaitz .

J'atteste ici la France et son divin Génie,
 Tous les grands coeurs ligués contre la tyrannie,
 Que nous n'avons rien fait pour notre liberté,
 Si nous n'abolissons enfin la royauté.
 Le despotisme altier est un colosse immense ;
 Tant qu'il existera encor, redoutez sa puissance ;
 S'il peut se relever, il saura, de son poids,
 Ecraser ses vainqueurs et vous perdre à la fois,
 C'est hazarder enfin la liberté publique,
 Et remettre l'état sous un joug despotique.
 Les Romains crurent-ils aux remords des Tarquins ?
 Il est de ces momens propices aux humains,
 Et qui décident sensiblement le destin d'un empire.
 Les rois nous ont trahis, nous devons les proscrire ;
 C'est un de ces instans qu'on ne retrouve plus .

B A R N A Y E.

« Vous formez des projets, des vœux trop étendus,
 Le Français, de ses rps, qu'il aime et qu'il révère,
 Regretterait encor le joug héréditaire.
 Ce peuple est généreux, sensible et constant ;
 Il en croira Louis, ses regrets, son serment.

G A B S A I R E.

« Où sommes-nous, grand Dieu ! quoi ! vous aussi, Barnave,
 Vous l'ennemi des rois, vous parlez en esclave,
 Le Français a gémi sous un joug odieux,
 Et les crimes des rois sont vivans à ses yeux.
 Comme Rome, il souffrit leur puissance hautaine,
 Comme Rome, il déteste, il va briser sa chaîne.

BARNAVE.

« La liberté souvent n'est qu'un bien superflu »

GRÉGOIRE.

« O France ! ô ma Patrie ! ô Ciel ! qu'ai-je entendu ?

BARNAVE.

« L'autorité d'un seul contient un peuple immense ;
Cent tyraus ne feroient que diviser la France »

ROBESPIERRE.

« Ainsi vous oubliez que notre liberté
A pour base l'auguste et sainte égalité,
Et que, chaque pouvoir devenant amovible,
Le retour des tyraus est enfin impossible »

BARNAVE.

« On a trompé le roi, j'ai vu couler ses pleurs »

MIRABEAU.

« Ainsi sa politique excuse ses fureurs »

TOURET.

« Son remords dévorant enfin le justifie »

GRÉGOIRE.

« Du répentin des rois l'univers se désie »

BARNAVE.

« Il viendra dans ces lieux vous prêter son serment »

GRÉGOIRE.

« Le parjure toujours fut l'arme d'un tyran »

TOURET.

« Il a dé nos couleurs porté soudain l'émblème »,

ROBESPIERRE.

« Ces couleurs ne vont point avec le diadème,
Et c'est les prophaner qu'en revêtir un roi :
Louis, sous ces couleurs, m'inspire plus d'effroi ;
Il peut plus aisément séduire le vulgaire.
Brutus craignit César, dès qu'il fut populaire ».

Comme il tient ce discours, Louis entre au sénat
« Je viens à vous, dit-il, sans faste et sans éclat ;
Votre roi reconnoît vos pouvoirs légitimes,
Et de la nation suit les vœux unanimes.
Du peuple souverain je respecte les droits ;
Je sais qu'il a celui de se donner des lois ;
C'est de lui que je tiens mon trône et ma puissance ;
Loin qu'à sa liberté je fasse violence,
Je dépose en vos mains le saint engagement
De maintenir les droits d'un peuple indépendant.
Je le jure ».

MIRABEAU.

« Eloignez ces hommes sacrilèges
Qui vous ont entraîné dans de coupables pièges.
Un bruit sourd a mugi sous les palais des rois ;
Les peuples détronés vont ressaisir leurs droits.
Roi des Français, songez combien ce titre auguste
Impose le devoir d'être grand, d'être juste.
Le roi d'un peuple libre est le sujet des lois ;
Mais il est au dessus de tous les autres rois,
Autant qu'un homme libra efface un vil esclave.
O vous, qui commandez une nation brave,

15 LA FRANCE

Songez qu'impunément on ne peut la trahir !
Le Français a juré d'être libre ou mourir,
De lâches louangeurs, par une crainte vile,
Courbent, à votre aspect, une tête servile ;
Mais un citoyen libre, égal aux plus grands rois,
Ne voit par-dessus lui que les dieux et les lois.
La France a des Français perdu la confiance ;
De cet astre fatal éloignez l'influence.
Brunehaut, Frédégonde, Isabeau, Médicis,
Par d'égales fureurs ensanglantent les lis ;
Et c'est de ce palais, de ce Louvre perfide,
Qu'un tyran couronné devint plébécide.
Des ministres pervers, de si sinistres maîtres,
Des préjugés rivaux long-tems dominateurs,
Des prêtres sensuels et rayonnans de vices,
La loi des courtisans consacrant les caprices,
Voilà les longs abus que vous devez bannir,
Et la source des maux qu'il vous faut prévenir.
Quand, vers la liberté, tout un peuple s'élance,
Sur la base des mœurs il fixe sa puissance.
D'un luxe ostentateur le spectacle enivrant,
D'un despotisme affreux le souffle dévorant,
N'altèrent plus en lui sa vertu primitive ;
Il reprend sa jeunesse et sa vigueur natiue :
Et ces rois et ces grands, accablés de pavots,
Ivres de voluptés, lançant mille fléaux,
Restent seuls exposés aux soudainés tempestes
Qui couvent sous leurs pieds, ou goudent sur leurs têtes.

LE ROI.

Toujours de mes sujets j'ai voulu le bonheur,
PuisSENT-ils pénétrer dans le fond de mon cœur ?

Qui pourroit m'envier ce brûlant diadème?
J'en souviendrai le poids et la grandeur suprême;
Loin que de vos conseils je blâme la fierté,
Ils serviront de règle à mon autorité.

MIRABEAU:

« O France, puise enfin un règne tutélaire
T'assurer un destin désormais plus prospère !
Sénateurs, c'est à nous de prévenir les maux.
Que pourroient entraîner de pernaces complots,
Songeons que l'univers nous voit et nous contemple,
Si de la liberté ce sénat est le temple,
C'est à nous d'affermir son berceau chancelant.
D'un empire nouveau posons le fondement :
Qu'à tout le genre humain nos lois servent de phare.
Je ne sais si mon cœur dans son espoir s'égare ;
Mais je crois voir le monde, en sa maturité,
Arborer ton bonnet, auguste Liberté,
Et les peuples former une famille immense
De frères et d'amis, dont l'étroite alliance,
De la fraternité resserrera les noeuds,
Et de l'horrible guerre éteindra tous les feux.
Ce phénomène heureux dans la France s'achève :
Le lion de la Belgique rugit et se lève.
Dans l'Espagne bientôt les hardis Catalans
Eteindront les premiers les bûchers dévorans.
À ses monstres sacrés youant toute sa haine,
Rome redeviendra Rome républicaine ;
Et les humains n'auront, en recouvrant leurs droits,
D'autres maîtres que Dieu, la Nature et les Lois.
Des Français cependant la cruelle Euménide,
La Reine écoute encore un espoir homicide,

Et seule, se livrant à sa sombre douleur,
Elle fait en ces mots éclater sa fureur :
« Je n'aurois donc formé qu'une espérance vaincue,
Et ce peuple ferroit trembler sa souveraineté !
O désespoir ! mon cœur, de vengeance enivré,
Comme à l'ambition, à la rage est livré ;
Ma haine, malgré moi, dans mon sein concentrée,
Du sang de ces Français en est plus altérée.
Ils connoîtroit enfin la fille des Césars ;
Nos ligotiers vont dans l'ombre aiguiser leurs poignards ;
Le sang va ruisseler. Avant que je succombe,
Le dernier des Français descendra dans la tombe.
Les prêtres (car enfin, à la honte des dieux,)
Même en ce siècle encore ils font parler les dieux)
Les prêtres suffroient pour remplir ma vengeance,
Et pour grossir de morts les Heuves de la France.
Ces ministres des dieux, vrais ministres de sang,
M'aideront à sauver mon pouvoir et mon rang :
Ces organes grossiers, où j'ai soufflé ma rage,
Vont par-toat échauffant le meurtre et le carnage :
On enflamme aisément un peuple impétueux ;
D'échafonds, d'elançons ces tigres furieux,
Dont les rugissements me demandent leur proie ;
Dans des torrens de sang, que leur Tureur se noie
L'Europe va bientôt voir armé tous ses rois,
Pour défendre leur cause et soutenir nos droits.
Louis, par mes conseils, va se mettre à leur tête :
Voilà le dernier coup que ma vengeance apprête ;
La France, de tout temps, idolâtre des rois,
Croira venger l'église et le trône à la fois ».
Louis voit auprès d'elle, et l'instruit des sermens,
Qu'il vient de faire au sein de nos représentans.

R E P U B L I Q U E A I N E. Ch. IV.

25

« Je les tiendrai, dit-il ; le soin de ma couronne
Exige qu'à mon peuple enfin je m'abandonne ».

La Reine, en l'écoutant, en frémît de fureur :
« Quel projet, lui dit-elle, a conçu votre cœur,
Au moment où pour nous brille enfin la vengeance ?
D'échafauds, de bûchers nous couvrirons la France,
Mais il n'est qu'un moyen d'assurer le succès
De nos justes fureurs, de nos vastes projets,
Et même de sauver et le trône et la vie,
C'est de nous éloigner d'une terre ennemie.
De nos braves ligneurs vous connaissez la foi :
Paroissez à leur tête, et montrez-vous leur roi,
Du français pour ses rois l'idolâtrie antique
Vous dicte ce parti ».

Le Roi.

« Mais non là politique :
En quittant ses états, on les perd pour jamais ».

La Reine.

« C'est le fer à la main qu'on fixe le succès ».

Le Roi.

« Parjure à mes sermens, je hazarde ma gloire ».

La Reine.

« On est d'un tel patoté absois par la victoire ».

Le Roi.

« La honte en est certaine, et le succès douteux ».

La Reine.

« Vous aurez un parti si puissant, si nombreux ».

LE ROI.

« En trompant les Français, je m'attire leur haine ».

LA REINE.

« Qu'importe leur amour, si leur perte est certaine ».

LE ROI.

« Un peuple, ainsi trompé, pardonne rarement ».

LA REINE.

« L'art de régner consiste à le tromper souvent ».

LE ROI.

« Nous l'avons éprouvé ; son réveil est terrible ;
C'est celui du lion ».

LA REINE.

« Il n'est pas invincible ;

Et l'on peut enchaîner ce lion rugissant :
Il faut tout disposer pour cet événement.
Ne peut-on maîtriser ces citoyens coupables ?
Sont-ils autant de dieux à leurs rois redoutables ?
Il faut que par le feu, le fer dévastateur,
Paris ne soit bientôt qu'un théâtre d'horreur ;
Qu'en un vaste désert cette cité superbe
Se change, et que ses murs, ensevelis sous l'herbe,
Instruisent à jamais les siècles à venir,
Qu'un monarque irrité sait combattre et punir.
Vous ne reparoîtrez aux regards de la France,
Qu'en maître et qu'en vainqueur armé par la vengeance,
Vous verrez les Français se réunir à nous ;
Lafayette bientôt secondera nos coups ».

Même en la méprisant, la politique habile,
Sait de la trahison faire un usage utile ».

Louis ose adopter ce dangereux projet,
Et tout est préparé pour leur départ secret.
De trahir les Français, son ame impatiente
Hâte l'instant.... Soudain à ses yeux se présente
Une femme éplorée, et de qui la douleur
Avoit couvert le front d'une triste pâleur.
Sa beauté paroisoit même à travers ses larmes;
Les lis, l'or et l'azur relevoient tous ses charmes.
Elle tombe à ses pieds, embrasse ses genoux;
C'est la Patrie en pleurs.... « O Louis ! est-ce vous
Est-ce vous qui voulez, abandonnant la France,
De tous les rois contre elle allumer la vengeance,
Et devenir le chef de ces conspirateurs
Qui veulent immoler l'état à leurs fureurs ?
Songez, si vous partez, si vous quittez le trône,
Que vous-même risquez la vie et la couronne.
Ah ! suivez de l'honneur les généreux accens,
Et du moins rendez-vous à mes gémissemens ».

Mais Louis, n'écoutant qu'un infoyal Génie,
Repousse les soupirs, les pleurs de la Patrie;
La vengeance le guide, et c'est à son flambeau
Qu'il commet dans la nuit cet attentat nouveau;
De ses propres états méditant la ruine,
Il part pour allumer une guerre intestine.

Avant que le soleil ait pu, par ses rayons,
Dissiper de la nuit les pâles légions;
Avant que sa lumière éclaire ce grand crime,
Varennes dans ses murs voit son roi légitime.

D'un esclave il a pris le vil déguisement,
Et son rang, éloigné sous son abaissement,
Présage à ses sujets la chute de leur maître,
Il commence déjà la supplice du fraîcheur :
La terreur le saisit ; il se voit reconnaître,
Le fruit de son forfait est à jamais perdu ;
La honteuse si offre aux regards du coupable.
Jour à jamais célèbre ! exemple mémorable !
Le crime est sur le trône, et dans l'humble réduit,
Où l'Ange des Français l'arrête et le conduit,
Louis va rencontrer la vertu la plus pure.
Il cherche à la corrompre ; il lui fait cette injure,
Mais Sausse (c'est le nom de ce fameux mortel
Par son rare civisme à jamais immortel)
Repousse avec dédain ses perfides largesses.
La menace succède à l'appât des promesses ;
La Reine y joint encor ce langage enchanteur,
Et cet art d'enchaîner et l'esprit et le cœur ;
Rien ne peut l'ébranler, rien ne peut le séduire :
« Votre fuite, dit-il, à l'état pourroit naître ;
Tous vos efforts sont vainus : de notre liberté
Voyez-vous sur mon cœur le signe redouté ?
Sachez qu'à tout Français, la liberté chérie
Fait aux offres des rois préférer la paix ».
Il appelle, à ces mots, tous ses concitoyens,
Et remet Antoinette et Louis en leurs mains.
On voyoit à la fois, dans ce pompeux cortège,
Un mortel vertaquin, un tyran sacrifié.
Le silence dir pieux est la leçon des rois,
Et Louis l'entendit pour la première fois.

Tandis que l'homme obscur, dans cette foule immense,
Recevoit seul l'hommage et l'encons de la France,

Le monarque puissant étoit même oublié,
Et sembloit n'inspirer ni courroux ni pitié;
Le peuple eût pu soudain immoler le perfide;
Un plus grand sentiment et l'inspire et le guide,
C'est celui de la Loi. L'on remet au Sénat
Le sort d'un grand coupable et celui de l'état.

O peuple confiant ! à France souveraine !
Tu crus sans doute alors rompre à jamais ta chaîne.
Vous n'apprendrez que trop, Sénateurs imprudens,
Que l'on ne doit jamais pardonner aux tyrans;
Aux mains d'un ennemi c'est remettre la foudre.
Mais l'or qui fait le crime et qui le fait absoudre,
Cet infâme métal corrompit le Sénat,
Et dans un nouveau gouffre entraîna tout l'état.
Un Barnave, un Touret, enfin un Lameth même,
Imposèrent encor le joug du diadème
Au Français qui, pouvant mettre à mort ses tyrans,
Crut trop à la vertu de ses Représentans.

Que de sang va coûter leur clémence barbare !
Louis à le verser de nouveau se prépare.
Grand Dieu ! Vais-je transmettre aux siècles à venir
De tous ces attentats l'éternel souvenir ?
Nos neveux, apprenant nos discordes fatales,
Liront, en pâlissant, nos sanglantes annales.
Mon sang glacé s'arrête; une profonde horreur
Est le seul sentiment qui survit dans mon cœur,
Et l'indignation qui soulève mon ame
Soutient seule ma voix, et m'inspire et m'enflamme.
Il faut donc parcourir le cercle de nos maux;
Il faut tracer ici ces horribles tableaux.
Pour la leçon du Monde, il faut que nos peintures
Les transmettent vivans jusqu'aux races futures.

Offrons à tous les yeux ce vaste amas d'horreurs ;
Que la postérité sache, par nos malheurs,
Jusqu'où peuvent aller la licence impunie,
Le crime au front levé, la vengeance assouvie,
Le sombre despotisme et ses poignards sanglants,
La superstition et ses feux dévorans,
Et le vil intérêt, et l'orgueil et la rage,
Et la haine farouche, amante du carnage.
On verra l'héroïsme au milieu des excès,
Et la vertu sublime à côté des forfaits.
Ainsi l'astre du jour, même au sein des orages,
Fait luire ses rayons à travers les nuages.

Fin du Chant quatrième.

LA FRANCE
RÉPUBLICAINE.
CHANT CINQUIÈME.

A R G U M E N T
D U
CHANT CINQUIÈME.

Les complots de la Cour éclatent, et mettent l'Etat au bord de sa ruine; mais il est un Héros pour rassurer la France, c'est le général Dampierre. Le monstre du Despotisme soulève contre lui l'Envie, et vient priver la France de ce Héros. La Déesse de la Liberté lui apparoît, et lui fait présent d'un glaive. Ce guerrier, en attendant l'ouverture de la campagne, parcourt l'Europe, pour y propager les principes de la liberté, et servir sa patrie par sa politique autant que par sa valeur. Il se rend à la Société des Wiggs constitutionnels, à Londres. Il leur fait le récit des événemens de notre révolution, afin de gagner le peuple Anglais à la France, en repoussant les calomnies répandues par les ennemis de la révolution. Ce récit renferme la mort héroïque de Désilles, celle de Simoneau, les meurtres commis à Avignon, l'épisode de Castellane, autre épisode d'un Boulangier.

LA FRANCE RÉPUBLICAINE.

CHANT CINQUIÈME

Roi parjure et tyran, Cour infame et cruelle,
Mes traits vont buriner votre honte éternelle;
Tous ces brigands tirés qui servent vos projets
Pour se rendre à leur tour tyrans de vos sujets,
Réunis pour causer les maux de la patrie,
Verront leurs noms flétris voués à l'infamie;
Et vous, qui sous le nom de la religion,
Semez le germe affreux de la division,
Qui, fatiguant le ciel par des voeux sanguinaires,
Vous abreuvez du sang de vos malheureux frères,
Les peuples connoîtront l'excès de vos fureurs.
Descendez dans vous-même, interrogez vos coeurs;
Vainement vous croyez sanctifier vos crimes;
D'un Dieu juste et clément sont-ce là les maximes?
C'est vous, de la raison implacables bourreaux,
Qui portant en tous lieux le fer et les hambeaux,
Excitez au carnage, en prêchant l'évangile,
Un peuple doux, crédule, égaré, trop facile.
Quel monstre vous inspire? Insensez, arrêtez;
Où portez vous ainsi vos pas ensanglantés?
Un infame intérêt arme seul votre rage:
Le sang coule à grands flots; contemplez votre ouvrage!
Prêtres audacieux, par l'enfer inspirés,
Tremblez; je vais lever tous les voiles sacrés.

Qui couvrent vos forfaits ; la vérité sévère,
Par ma voix , aujourd'hui vous dénonce à la terre;
Le signal est donné ; tous les conspirateurs ,
Par les seuls noeuds du crime tissis dans leurs noirceurs ,
Divisés d'intérêt , rassemblés par la rage ,
Invocuent à grand cris la guerre et le carnage.
Une reine barbare , un monarque cruel
Ont juré des Français l'esclavage éternel.
Une femme a causé les maux de la patrie :
Quel de sang va couler , ô ciel , par sa furie !
Antoinette et Louis , du soin de leur palais ,
Dirigent tous les coups et lancent tous les traits :
Leurs complots vont paraître , et leur ame ulcérée ,
Ainsi qu'à la vengeance , à la haine est livrée :
Ils comprient les sanglots , ils jouissent des pleurs ,
Du sang qui va couler par leurs noires fureurs .
A leur voix , les ligneurs , répandus dans la France
Couvrent soudain de denil tout cet empire immense ,
Et soumis aux tyrans dans leurs desseins pervers ,
Méditent notre mort , ou préparent nos fers.

Long temps l'Europe a vu , par un affreux délire ,
Le sacerdoce atien lutter contre l'empire ,
Et contre tous les rois soulever les sujets .
Sa politique change avec ses intérêts :
C'est maintenant un roi qu'armant ses mains cruelles ,
Il soutient des tyrans les trames criminelles :
Il souffle dans nos murs son génie infernal ,
De la rébellion arbore le signal ,
Allume dans l'état une guerre intestine ,
Et voudroit de l'empire entraîner la ruine .
Le Français combat seul contre tant d'ennemis ,
Au dedans , au dehors , contre lui réunis .

Mais il étoit alors, pour rassurer la France,
Un guerrier dont l'audace égaloit l'éloquence.
Ce grand homme à la fois chef, ministre et soldat,
Devient, par sa valeur, l'essentiel de l'état;
Aux talents du guerrier il joint la politique,
Et jure de sauver la liberté publique.
Ennemi déclaré des lâches courtisans,
Leur haine a contre lui fait siffler ses serpents;
De ses yeux impurs l'infâme calomnie
A voulu l'entourer, mais son ame hardie
Brava les ennemis qu'il avoit au sénat,
Ainsi qu'il sut braver ses rivaux au combat.
Tel autrefois Villars, terrible et populaire,
Non moins grand dans la paix, que fameux dans la guerre.
Autant qu'à l'ennemi, redoutable au flateur,
Sauva seul les Français par sa rare valeur.

Le Despotisme adroit le détonné à l'Envie
Comme le seul appui qui reste à la patrie.
Pour irriter sa rage, il lui peint les travaux,
Les talents, les exploits, l'honneur de ce héros.
Dès long tems les vertus du vengeur de la Scie
Avoient blessé l'Envie, et soulevé sa haine;
De son souffle funeste elle eut volu noircir
Tous les brillans lauriers dont il sut se couvrir;
L'Envie, au regard létide, à l'œil farouche et sombre,
Aiguisoit contre lui ses traits lancés dans l'ombre.
Le monstre se dispose à des crimes nouveaux;
Elle étanche soudain ses prisons infernaux.

C'est ainsi qu'en tout tems la basse jalouse
Des plus grands citoyens a privé leur patrie.
On la vit exiler Thémistocle et Platon,
L'immortel Aristide et le grand Scipion.

De même que les vents, la foudre et les orages,
Sur la cime des monts exercent leurs ravages,
Et semblent dédaigner les humbles arbresseaux,
Ainsi toujours l'Envie attaque les héros.

Dampierre, sans pâlir, voit ébrimer la tempête :

« Je servirai l'Etat au péril de ma tête,
Dit-il ; la liberté parle seule à mon cœur ;
C'est elle qui me guide au chemin de l'honneur ;
Les foudres de la guerre, et le vent des disgraces,
Rien ne peut m'écartier de ses augustes traces ».

La Déesse aussi-tôt se montre à ses regards :
Le glaive de Bellone et le casque de Mars,
La fierté de ses traits, sa majesté sublime,
Tout la fait reconnoître au héros qu'elle anime.

« O mon fils, lui dit-elle, ô toi qui dès long-^{temps}
Aux pieds de mes autels as brûlé ton encens,
A tes yeux aujourd'hui j'ai bien voulu paroître
Pour te récompenser, et te faire connoître
A quel point je chéris les guerriers généreux.
Qui toujours en secret ont brûlé de mes feux !
Prends ce glaive, mon fils ; je veux t'armer moi-même :
Il fut en tous les tems fatal au diadème ;
Le brave Harmedijs, les vainqueurs des Tarquins
Et le grand Washington l'ont reçû de mes mains ;
Par ce glaive sacré, Tell * vengea l'Helvétie ;
Ce glaive a de Philippe ** éteint la tyrannie ;
Mais je ne le remets qu'aux mains des citoyens
Dignes, par leurs grands coeurs, d'être un jour mes soutiens.

* Guillaume Tell, libérateur de la Suisse.

** Philippe II, tyran des Provinces-Unies.

A pénit à ce héros elle a remis son glaive,
Qu'aussi-tôt dans les airs la Déesse s'élève;
Un nuage brillant là dérobe à ses yeux.
Dampierre sent son cœur pénétré de ses feux;
Et tandis que des rois la ligue sanguinaire
Laisse encor du dieu Mars reposer le tonnerre,
Il veut, en parcourant vingt états différens,
Y répandre l'horreur que l'on doit aux tyrans:
Ainsi sa politique et son vaste génie,
Non moins que sa valeur, vont servir sa patrie.

Il arrive bientôt près de ces bords fameux
Que la Tamise arrose en son cours orgueilleux,
Où la liberté fière, et jadis plus hardie,
S'asseoit sur l'échafaud d'où le sang des rois crie.
Un vrai Républicain dédaigne les tyrans;
Il ne va point ramper dans les palais des grands,
Et de la liberté la majesté suprême
Rougit de s'abaisser devant le diadème.
Londres a dans son sein, même malgré ses rois,
Un temple auguste et saint *, où s'assemblent, par choix
Des citoyens zélés, des hommes populaires,
De vrais Républicains, tous amis et tous frères,
Azylé du civisme et de l'égalité,
Où tes adorateurs, divine Liberté,
En propageant tes loix, encensent ton image.

C'est là que retracent notre afflue esclavage,
Il leur peint les Français brisant enfin leurs fers.
« Déjà la Renommée, et ses échos divers,
Ont dû de nos succès, leur dit-il, vous instruire.
Nos ennemis nombreux, trop ardens à nous nuire,

* Société des Whigs constitutionnels.

Et voulant coûter nous soulever les Anglais,
De l'aristocratie ont voilé les forfaits,
Et jusques en ce lieu répandu l'imposture.
Vous n'entendrez de moi que la vérité pure,
Et si la Liberté vit rougir ses autels
Du sang des deux partis également cruels,
J'en dois faire l'aveu, le peuple, en sa fureur,
La porta trop souuent jusqu'à la barbarie.
Le torrent populaire, une fois débordé,
Ne peut être en son cours facilement guidé,
Et les convulsions des discordes civiles
Fureut, dans tous les tems, en attenats fertiles;
Tels on voit les volcans obscurcir l'horizon;
Mais bientôt consumés par leur éruption,
Ils rendent au climat que leur bitume enflamme,
Un sol plus précieux, épuré par leur flamme.
Quand un peuple irrité se livre à ses fureurs,
Les rois en sont la cause en forgeant ses malheurs.
» Je ne vous peindrai point les crimes mémorables
De vingt règnes de sang. hélas! trop déplorables.
L'univers a connu tous ces évènemens
Qui du trône ont enfin sapé les fondemens.
Vous avez su comment l'horrible despotisme
Est tombé sous les coups du plus brillant civisme.
La Bastille conquise, et le roi fugitif,
Dans les murs de Varenne heureusement captif,
Semblaient devoir finir cette lutte intestine;
Mais la cupidité dans le crime s'obstine;
Tant qu'un reste d'espoir leur est encor permis,
Les rois restent toujours dans le vice asservis.
» De soixante tyrans l'héritier despote,
Des prêtres écoutant le conseil fanatique,

RÉPUBLIQUE N. CH. V.

5

A peine est pardonné, qu'oubliant ses revers,
Il lance encor sur nous la discorde et les fers.
Réfléchi dans le crime, il va d'un air tranquille,
Dévouer ses sujets à la guerre civile.
Dé richesses, et d'or et de sang affamés,
A la voix des tyrans prédicateurs armés,
Les prêtres, des ligueurs excitant la furie,
Répandent de leurs mains le sang de la patrie:
Que dis-je? on les a vus, jusqu'au pieds des autels,
Eux-mêmes égorger les malheureux mortels.
Qui pourroit exprimer leur vengeance féroce,
Leur calme dans le crime aussi sombre qu'atroce?
De ces monstres sortit la barbare furur
A remplir nos cités de carnage et d'horreur.
Rome, qui, de tout temps, la rivale des trônes,
De ses sanglantes mains ébranloit les couronnes,
Des despotes cruels veut se rendre l'appui:
Une même hureur les anime aujourd'hui;
L'insane vice-dieu qu'elle arme de sa foudre,
Qui s'arroge le droit de punir et d'absoudre,
Et plus que les Césars étendant ses grandeurs,
Commande à la pensée et subjuge les coeurs,
Ce Calife imposteur, qui, resserrant leur chaîne,
Retient les nations sous sa loi souveraine,
De la religion ose emprunter la voix,
Et joint ses intérêts à la cause des rois;
Le père des chrétiens s'arme pour les détruire:
Le pouvoir qu'il reçut ne l'empêche pas que pour nuires
O forfait exécutable! au milieu de la paix,
Il fait assassiner l'Envoyé des Français.

* Basseyville.

» Ces nobles, qui jadis rampans aux pieds d'un maître,
A mendier des fers avilissoient leur être,
Afin de recouvrer une vile splendeur,
Des prêtres à l'envi secondent la furéur;
Des crimes de nos rois complices despotiques,
Insensibles aux cris des misères publiques,
Monstres voluptueux, dont la soif et la faim
Dévorolent sans pitié la veuve et l'orphelin,
Cruels, qui qu'énervés de luxe et de mollesse,
Regrettant leur grandeur, leur faste et leur richesse,
Juguleurs arinés, conspirateurs ardens,
Ils joignent leurs complets aux complots des tyrans;
Plus la terre et la mer étoient leurs tributaires,
Plus leurs justes revers les rendent sanguinaires;
Par eux le fanatisme accroît les factions;
De sa coupe sanglante ils versent les poisons,
En abreuvent le peuple, et plongent la patrie
Dans le gouffre profond d'une horrible anarchie.
Tous leurs conflagrateurs, par-tout, au même instant,
Ont attisé les feux d'un vaste embrasement.
Oui, l'Aristocratie, alors qu'elle conspire,
Au loin, de ses cent bras, agite un grand empire,
Comme on voit la tempête, et l'aquilon fongueux
Soulever les deux-mers et leurs flots orageux.

» D'une reine barbare ils enflamment la haine,
Et croyant rendre enfin notre perte certaine,
Ils font renâatre encor ces tems si désastreux,
Où l'on vit autrefois nos crédules aieux
Verser le sang français, à la voix de leurs prêtres,
Non pour briser leurs fers, mais pour changer de maîtres*.

* Du tems de la ligue, il parut des écrits vraiment républicains.

» Peuples trop patiens, & stupides mortels !
Ouvrez les yeux, jugez vos Pontifes cruels ;
Apprenez à connoître et leur sombre furie,
Et leur démence atroce, et leur délite impie.
Mende avoit dans son sein des soldats citoyens,
De notre liberté les généreux soutiens :
Le calme est dans ses murs ; mais un prélat perfide [¶]
Couvoit depuis long-tems un dessein homicide ;
Il assemble soudain ses complices secrets :

« Voici l'instant, dit-il, propice à nos projets ;
Mais il faut qu'un serment aujourd'hui nous rassure,
Qu'une indigne pitié ne fasse aucun parjure :
Au sang d'un citoyen j'ai plongé ce poignard,
Et ce vase sacré l'offre à votre regard.
Il faut tous nous lier par cet affreux breuvage [¶] ;
Tous ces monstres, saisis d'une commune rage,
Consomment aussi-tôt ce forfait effrayant ;
Ils font pâlir le ciel par cet affreux serment :
Le crime satisfait rend leur ame contente ;
L'horrible soif du sang en devient plus brûlante ;
A des meurtres nouveaux ils préparent leurs bras :
Mais le peuple, irrité par de tels attentats,
Se lève, et de nos loix accusant le silence,
Lui-même les immole à sa juste vengeance.

» Le feu du fanatisme est bien plus dévorant,
Son poison plus actif dans ce séjour brûlant,

mais le pouvoir immense des Guises et les élançons fanatiques des
prêtres, leurs échos mercenaires furent la cause qu'on ne voulut
détrôner Henri IV que pour placer la maison de Lorraine sur le
trône.

* Castellane.

Dans ces lieux embrasés par un ciel tout de flamme :
Là tout semble ajouter aux ressorts de notre ame,
Et le crime a toujours, dans un ardent climat,
Avec plus d'énergie, un plus funeste éclat.
Malheureux habitans du Midi de la France,
Son empire, en vos murs, n'eut que trop d'influence.
O Frères adoptifs, ô chers Avignonnais,
Par des larmes de sang vous pleurez vos forfaits !
De ces brigands sacrés, instrumens et victimes,
C'étoit au nom du ciel qu'on vous portoit aux crimes.
O Dieu juste et puissant, les chefs de tant de maux
Doivent seuls être en proie à tes brûlains carreaux !
Les serviles échos des prêtres sanguinaires,
Eux-même étoient trompés par leurs voix mensongères :
Tu m'excuses; ce peuple, à la fin triomphant,
Devient Français, et brave et Rome et son tyran,
Des superstitions l'idole colossale,
Et le sceptre de sang d'un prêtre cannibale,
Ne pèsent plus sur vous, heureux Italiens ;
Et devenir Français, c'est renaitre Romains.
De nos cruels tyrans la fureur et la rage
Est affamée encor de meurtre et de carnage.
Sous les murs de Paris, devant ce même autel,
Où de la liberté le serment solennel
Fut jadis répété par tout un peuple immense,
Lafayette, arborant ce drapeau de vengeance,
Cet étendard de mort méconnu des Romains,
Immoloit à son roi les meilleurs citoyens;
Et ce nouvel Arnold, ô ciel ! qui l'eût pu trahir ?
Au sorride intérêt sacrifiant sa gloire,
Déserte ses drapeaux et trahit son pays ;
Mais ce traître devient l'horreur des deux partis,

Et captif en Autriche, il vole à son supplice.

« Bouillé, son digne appui, son infame complice,
Issu du même sang, égale ses forfaits,

Et Nanci voit périr des milliers de Français.

O tendre Humanité, quel est donc ton empire !

Au moment où Bouillé contre l'état conspire,

Un jeune citoyen, on plutôt un héros,

Même au prix de son sang, veut prévenir ces maux ;

Il part, vole au milieu des troupes acharnées :

« Ah ! cessez, leur dit-il, vos haines obstinées ;

Voyez l'égarement, l'erreur qui vous séduit,

Et dans quel piège horrible un monstre vous conduit.

Chers amis, arrêtez, c'est le sang de vos frères,

Qui tournez contre moi vos armes meurtrières ...

Il s'élance au devant des bronzes enflammés.

Hélas ! ces furieux, au carnage animés,

Lancent sur lui leurs traits Il n'est plus, il expire.

O Désilles ! la France et te pleure et t'admiré ;

Ton nom est par la gloire à jamais répété,

Et le trépas t'ensante à l'immortalité.

« Avec non moins d'audace et non moins de courage,

Au sein de l'Amérique, on vient de voir un sage *

Chercher à détourner tous ces combats sanglans,

Et, sort de sa vertu, passer dans les deux camps,

Et porter aux deux chefs l'olive pacifique ;

Mais plus heureux que toi, sa démarche héroïque

Sut leur en imposer, et leurs coeurs attendris

Ralentirent du moins la fureur des partis.

« Louis, qui de l'état veut hâter la ruine,

Des rives du Cocyté évoquant la famine,

* Misslin, de la secte des Quakers.

Ose lancer sur nous son spectre dévorant !
 Le peuple voit ravir jusqu'à son aliments
 Le glaive et l'encensoir, rivaux du diadème,
 S'unissant au tyran, à sa fureur extrême,
 Irritent avec art l'obscuré pauvreté,
 Pour lui faire haïr jusqu'à sa liberté,
 Et changer nos lauriers en des cypres funèbres.
 On voit nos ennemis, s'entourant de ténèbres,
 Aiguiser les poignards, provoquer la fureur,
 Répandre les soupçons et semer la terreur ;
 Ils ont, dans leurs complots, au glaive inexorable
 Joint l'horrible famine, encor plus implacable.
 O ciel ! l'homme peut-il receler dans son cœur
 Tant de haine et de rage, un tel excès d'horreur ?

» O jour d'épouvantable et funeste mémoire !
 Faut-il de tous nos maux vous raconter l'histoire ?
 Vous verrez jusqu'où l'homme, en sa crédulité,
 Peut porter la démente et la férocité.
 Nos tyrans, qui du peuple enlevoient la substance,
 Eux-mêmes provoquaient son aveugle vengeance.
 Un malheureux François *, est, par leurs trahisons,
 La victime d'un peuple en proie à ses soupçons.
 En vain tous ses serments attestent l'innocence ;
 En vain de ses bourreaux implorant la clémence,
 Il demande le tems de se justifier ;
 Ses enfans, son épouse en vain veulent prier :
 Au funeste poteau, cette triste victime
 Est soudain suspendue, et va combler leur crinié.
 Mais, soit que par ses pleurs, sa mourante moitié,
 Des ces tyrans ait pu réveiller la pitié,

* Un boulanger.

Soit que, dans ses excès, leur rage ingénieuse
Voulût rendre sa fin encor plus douloureuse,
Quand les convulsions, les combats de la mort,
Sont prêts à terminer son déplorable sort,
On suspend son tourment; le peuple le délie,
Par de barbares soins on le rend à sa vie;
Il reprend ses esprits; mais, hélas ! c'est pour voir
De sa famille en pleurs le morne désespoir.
A l'espérance enfin son épouse rendue,
Se jette dans ses bras, égarée, épourvue.
Qui pourroit de sa joie exprimer tout l'excès ?
Quand tout à coup, ô rage ! ô comble des forfaits !
Tout ce peuple qui croit sa fureur légitime,
Veut qu'il doive sa grâce à l'aven de son crime.
Alors ce malheureux, par un nouveau serment,
Prend le ciel à témoin qu'il pérît innocent,
Et tombant à genoux devant l'Etre suprême,
Invoque le pardon de ses assassins même.
Tous les coeurs sont éteints, sont saisis de douleur,
Et l'atteindrissement succède à la fureur,
La pitié déchirante à la haine farouche.
Déjà le cri de grace s'échappe de leur bouche:
Soudain le peuple, agni pat l'excès de ses maux,
Et de ses oppresseurs rappelant les complaintes,
Sent allumer sa rage et sa fureur renâtre,
Et cet infortuné, qu'il eût sauvé peut-être,
A ce seul souvenir est lié de nouveau,
Jusqu'au dernier soupir, à l'infâme potestat.
On a connu trop tard toute son innocence,
Et ses meurtriers même ont pleuré leur vengeance.
» Par-tout, du même esprit, les ligueurs pénétrées,
Au crime ont excité les peuples égarés.

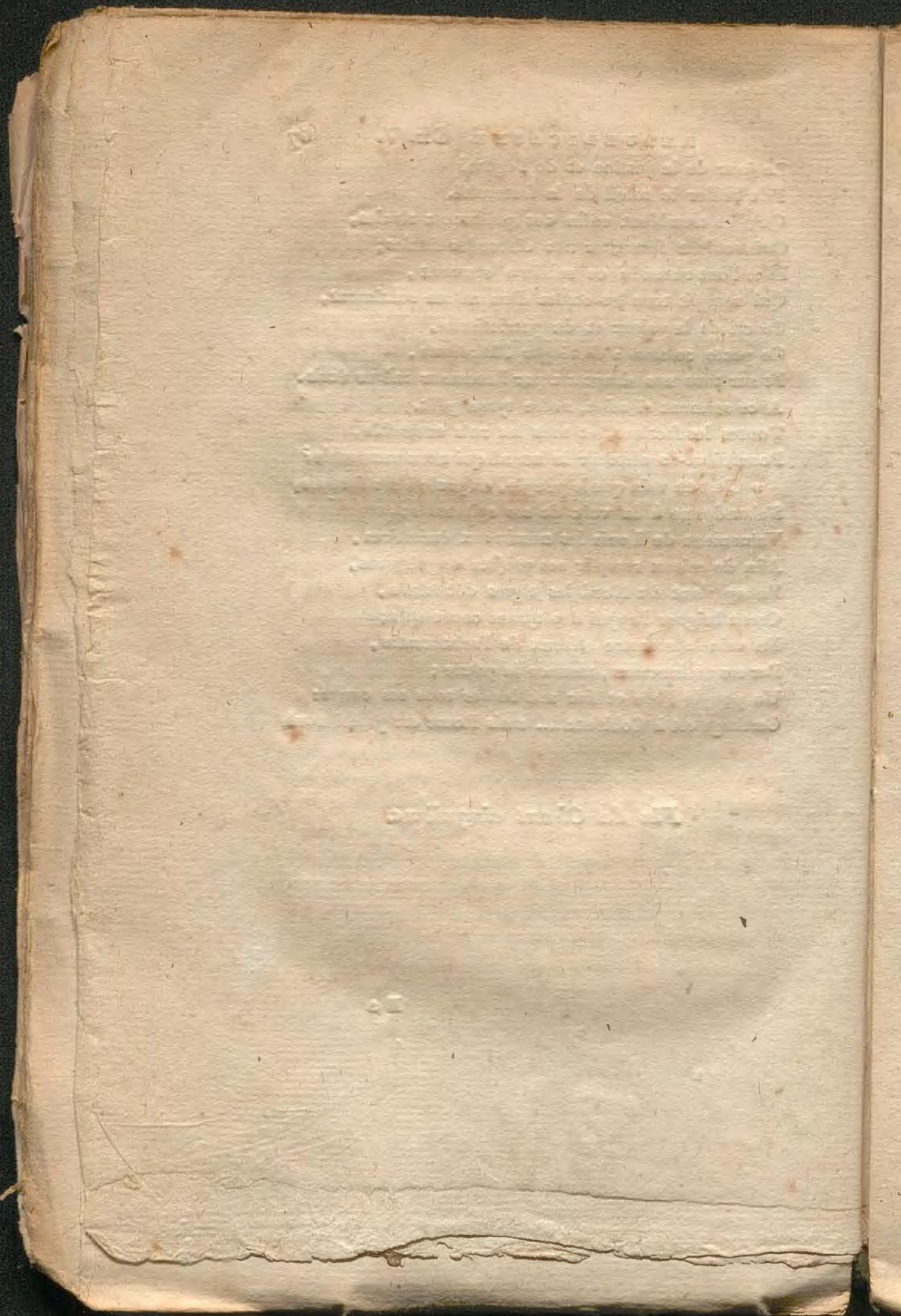
Leurs complots ténébreux , leurs trames trop puissantes,
Ont par tout enfanté de ces scènes sanglantes.
Etampes , dans ses murs , a yu , par nos tyrans ,
Consommer des forfaits peut-être encor plus grands ;
Oh ! que la liberté , par ses sublimes flammes ,
Réveille de vertus dans le fond de nos ames !
Aux biensfaits de Cérès , des brigands réunis
Venlent , malgré la loi , fixer eux-même un prix .
Mais de cette cité le Maire magnanime *
Marche , au nom de la Loi , pour prévenir le crime .
Ces factieux armés en veulent à ses jours ,
Et ce généreux Maire est seul et sans secours ;
Des pâles habitans l'escorte l'abandonne :
On menace sa vie , et la mort l'environne .
« La loi parle , dit-il , je la ferai remplir ;
Si je la vojs braver , je mourrai sans pârir » .
Il dit , et sous leurs coups à l'instant il succombó ,
Et tranquille et serein il descend dans la tombe .
» Pourrois-je vous tracer les attentats divers ,
Qu'entassent , dès long-tems , pour mieux river nos fers ?
Les lâches oppresseurs d'un peuple magnanime ?
Chaque jour voit par eux périr quelque victime .
Mais ce sublime instinct , ce penchant généreux
Que pour la liberté l'homme a reçu des cieux ,
A d'un civisme ardent fait éclater la flamme ,
Et tous les vrais Français semblent n'avoir qu'une ame .
Plus on répand , au nom de la religion ,
Tous les germes sanglans de la division ,
Plus on sème d'horreurs , de trôubles et d'allarmes ;
Plus la liberté sainte , à leurs yeux , a de charmes ;

* Simoneau,

Le jour de la justice et de l'égalité
 Fait briller le soleil de la fraternité.
 Qu'elles tremblent enfin ces puissances rivales,
 Qui veulent fomenter nos discordes fatales;
 Elles l'ont entendu ce sublime serment,
 Qui remplit tous les cœurs d'un même sentiment,
 Ce cri de la valeur et du patriotisme,
 Ce pacte solennel dicté par l'héroïsme,
 Et sur tous nos drapeaux par l'honneur même écrit.
 A ce serment si saint, notre tyran pâlit.
 Toutes les factions, et tous les rois ensemble,
 Pourroient-ils affoiblir le noeud qui nous rassemble?

" C'est en vain que le peuple, en proie à ses fureurs,
 S'abandonne à la voix de ses agitateurs;
 Vainement de Louis les nombreux émissaires,
 Afin de mieux remplir ses projets sanguinaires,
 En appelant du Nord les tigres déchaînés,
 Osent briguer l'appui des tyrans couronnés;
 En vain le monstre affreux de l'aristocratie,
 Par ses rugissements, menace la patrie;
 Un peuple libre et fier sait braver tous ses coups!
 Carthage est à Coblenz.... mais Rome est parmi nous.

Fin du Chant cinquième.



LA FRANCE
REPUBLICAINE.
CHANT SIXIÈME

ARGUMENT
DU
CHANT SIXIÈME.

Dampierre intéressa la Société de Londres à notre révolution. Réponse du lord Stanhope, alors Président de cette Société; il fait voir à ce guerrier un monument élevé par cette Assemblée républicaine, aux grands hommes de toutes les Nations, mais principalement à ceux qui ont affranchi leur pays de la tyrannie; enfin Stanhope dépeint au héros Français la situation politique de l'Angleterre, et combien le despotisme ministériel a pris d'ascendant sur la Liberté et la prérogative nationale. Dampierre se transporte en Italie, où il est témoin d'un Auto-da-fé. Description de cette sanglante fête religieuse. Aventure du Marquis Vivaldi. Dampierre parcourt les divers Etats de l'Italie, la Grèce, et arrive enfin à Constantinople; il prévient le Divan en faveur de la France contre l'Autriche; il revient par la Hollande et la Belgique. Dispositions de ces Peuples pour la France. Coalition des Couronnes.

LA FRANCE

RÉPUBLICAINE.

CHANT SIXIÈME.

Sur l'ambitieux Pitt fondant tous ses succès,
Louis voulut s'assurer du secours des Anglais;
Mais lorsque nous osions, par une juste guerre,
Dans les mains des tyrans éteindre leur tonnerre;
Lorsqu'il nous faut combattre et renverser ces rois
Dont la terre à regret supporte encor le poids;
Quand tous les sentiments d'intérêt et d'estime
Rapprochent le Français d'un peuple magnanime;
L'Anglais, sensible et fier, grandi par sa liberté,
Des peuples connaissant la souveraineté,
Loin d'épouser des rois les sanglantes querelles,
Nous prêteroit plutôt ses armes fraternelles.

» Ce n'est pas que le France, on ces nouveaux combats
Où l'Europe ligée arme ses potemats,
Pense qu'un roi de plus puisse jamais l'abattre;
En estimant l'Anglais, nous savons le combattre;
Mais il faut mettre un frein à ces dissensions
Que les rois élevaient entre les nations.
Quoi ! verrons-nous toujours la France et l'Angleterre
Allumer tour à tour le flambeau de la guerre ?
Ah ! six cents ans d'horreurs, de meurtres, de combats
Doivent avoir fini leurs antiques débats ;
Les deux Peuples rivaux que la Terre contemple,
Doivent à l'Univers donner ce grand exemple.

Quand les rois sont armés pour leur autorité,
Peuples, unissez-vous pour votre liberté;

Repoussez de concert, au fond de leur répaire ;
Les vautours couronnés qui désolent la terre ».

Son ame à ses discours prête un charme vainqueur ;

La cause des humains est celle de son cœur ;

Et la société vraiment républicaine ;

Cède à ce sentiment qui l'émeut et l'entraîne.

Sthanops, au nom de tous, lui répond en ces mots :

« Nous regardons les rois comme de vrais fleaux ;

Et qui voudra briser leur joug héréditaire ,

Sera par les Anglais regardé comme un frère ;

Le Français fut toujours respectable à nos yeux ;

Mais vers sa liberté son élan généreux ,

Dans ces nouveaux combats sa fermeté sublime ;

Tout droit de l'Univers lui conquérir l'estime ;

Non, jamais à nos yeux ils n'ont été plus grands,

Enfin dont le coup d'essai fut l'exil des tyrans .

» L'Anglais est assez grand pour se blâmer lui-même .

Nous devons d'avouer chez nous le diadème

A pris trop d'ascendant , et ce peuple si fier

A de sa liberté vu flétrir le laurier ;

Il a des trois pouvoirs vu cesser l'équilibre ;

Et pour tout dire eh bien, non , l'Anglais n'est plus libre .

Liberté ! plus d'un peuple a su te conquérir ;

La gloire véritable est de te maintenir .

Le Bataille est esclave ; et même l'Helvétie

Voit jusque dans son sein régner la tyrannie ;

L'ordre, cet infâme dieu des vulgaires humains ,

A rendu parmi nous les rois trop souverains ;

Mais la Société, constamment populaire ,

S'opposera sans cesse au yœu du ministère .

Si Georges veut de Pitt seconder les projets,
Si, par son despotisme, il fait rompre la paix,
Qu'il craigne que l'Anglais, né l'ennemi du trône,
Pour ressaisir ses droits, bientôt ne l'abandonne.
Mais pour mieux vous prouver quels sont nos sentiments,
A quel point tout Anglais déteste les tyrans,
Arrêtez sur ce globe une vue attenive :
Ici la vérité cesse d'être captive,
Là, vous verrez dépeints des mouvements des tieux,
Les révolutions de ces corps immenses
Qui semblent suspendus dans notre atmosphère ;
On y voit les climats distingués sur la terre,
Des peuples et des rois les destins différens,
Et ces vastes états, jadis si florissans
L'Euphrate méconnoît l'empire de Nnive ;
Babylone n'est plus, et la Grèce est captivée,
L'Univers est en proie aux dévastations,
L'Océan est rongé du sang des nations,
Le fer seul a détruit la moitié de la terre,
Des peuples et des rois la trace est passagers,
Le Russe, le Tartare et les Américains
Brilleront à leur tour dans les siècles lointains.

» Ce globe à nos regards n'offre que la morte,
Des sages, des héros dont on chérira la gloire ;
On n'y voit point ces rois, accablés de pavots,
Du sein des voluptés lancant mille fléaux,
Ni tous ces conquérants qui, tels qu'un vaste orage,
Traînent partout l'effroi, la mort ou le rayage,
Des leurs sanglans lauriers l'Univers a gémî ;
Mais nous fermons sur eux le gouffre de l'oubli ;
Nous n'avons élevé, d'une main équitable,
Qu'aux mortels vertueux ce monument durable.

S'il est quelques guerriers parmi ce nombre heureux,
Ils ne le doivent point à leurs exploits fameux;
Mais ils ont racheté par des vertus sublimes;
Tous ces exploits brillans, qui ne sont que des crimes;
Alexandre n'est point au rang de ces héros;
A l'univers plaintif il causa trop de maux;
On n'y voit point César, ce guerrier redoutable;
Ne fit de sa valeur qu'un usage coupable;
Vainement les mortels se courbouient à sa voix;
On ne couronne ici que les soutiens des loix,
Que ces hommes divins, dont la gloire immortelle,
Dans les siècles futurs, est plus pure et plus belle;
La terreur des tyrans, le brave Harmodius,
Sydney, Timoléon, et l'immortel Brutus;
Ce Romain généreux, ce Consul vénérable,
Qui vota, sans pâlir, la mort d'un fils coupable;
La voix de la patrie et de la liberté
Etouffant de son cœur le cri trop redouté;
Caton, qui fut des dieux une image vivante,
Et suivit au tombeau la liberté mourante;
Barneveld et Nassau,* vengeurs de leur pays;
Tell, le libérateur des Suisses asservis;
Codrus, Léonidas, Placion et Camille,
Tous ceux dont la valeur fut juste autant qu'utile.
Vous y voyez d'Assas, ce généreux soldat
Du Curtius Romain surpassant tout l'éclat;

* Guillaume de Nassau, fondateur de la république des Provinces-Unies. L'établissement de cette république, aujourd'hui dégénérée, est un beau sujet de poësie épique. Il faut espérer qu'à l'avenir l'Épopée abandonnera la peinture des passions efféminées.

Boussard, qui seul obtint sept couronnes civiques,
Et de Bar égala les exploits héroïques.

Si Cromwel n'eût frappé la tête du tyran
Que pour rendre l'Anglais et plus libre et plus grand,
Son nom seraît couvert de grandeur et de gloire ;
Mais par son despotisme il flétrit sa victoire ;
Il n'est plus à nos yeux qu'un vil usurpateur,
Qui, sacrifiant tout à sa fausse grandeur,
A, comme Mahomet, joint, contre sa patrie,
Et l'éloquence au glaive, et le crime au génie.
Voulez-vous de vos rois voir ici les destins ?
Presque tous ont été féroces, inhumains,
Ou du moins avilis par leur lâche indolence ;
A peine trouve-t-on deux rois chers à la France.
De Charles *, de Clovis les foibles descendans,
Sur un trône de sang fantômes impuissans,
Ont tous, comme à l'envi, prophané leur couronne,
Et pendant deux cents ans ont dormi sur le trône.
Charlemagne lui-même étoit un conquérant ;
Des Saxons subjugués il devint le tyran ;
Mais il laissa des loix, monument nécessaire
Pour expier les maux commis pendant la guerre.
Pepin fut un héros, mais un usurpateur ;
François ** n'eut qu'une vaincre et brillante valeur,
Que dis-je ? il se prêta, persécutif atroce,
Aux barbares projets, aux vœux du sacerdoce.
En vain il vit les arts renaissans à sa voix :
C'est le bonheur public qui fait seul les grands rois.

* Charlemagne.

** François I.

Tel Louis *, si long-tems chéri de la victoire,
Exbia quarante ans d'une coupable gloire,
Et malgré tout l'appui qu'il sut donner aux arts,
Il ne mérité point de fixer nos regards ;
Ses sujets ont grimi sous son joug despotique,
Et des prêtres il fut le soutien fanatique.
Louis **, père du peuple, et l'immortel Henri,
Ont seuls à l'aventur transmis un nom cher :
Auprès de ces héros vous voyez tous ces sages,
Ces mortels à jamais dignes de nos hommages
Par leur brillant génie et leurs rares vertus,
Epictète, Newton, Platon, Confucius,
Pope, Charron, Montaigne, et Socrate et Lucrèce,
Marc-Aurèle, Antonin, Julien et Boëce,
Tant d'autres dont les noms, dès humains réverés,
Eclipsent ceux des rois de leurs tems honorés.
Français, que trois cents ans de carnage et de guerre
Semblent rendre à jamais rivaux de l'Angleterre,
Rossefrons les doux noëuds de la fraternité ;
Qu'il ne soit entré nous d'autre rivalité
Que celle des vertus, des arts et du génie ;
Luttons tous de concert contre la tyrannie.
Eh ! que pourroient les rois contre deux peuples fier,
Qui de la liberté partagent les lauriers ?
Puissent nos vœux hâter cette union sincère
De qui seule dépend le repos de la terre » !
C'est peu pour ce héros de gagner les Anglais,
Il veut, par ses efforts, assurer nos succès ;

* Louis XIV.

** Louis XV.

Enflammé pour l'Etat, d'un zèle infatigable,
Ce grand homme, en tout tems, à lui-même semblable,
Ce guerrier citoyen, si fier dans les combats,
Tente tous les moyens propices à l'Etat.
Quel ne peut un grand cœur qui ghérit sa patrie ?
Il quitte Londre, il part, il vole en Italie ;
Il traverse ces monts, ces fleuves et ces mers
Qui servent de limite à cent pays divers ;
Il observe les moeurs, les changemens rapides
De ces peuples guerriers devenus si timides ;
Un prêtre-roi domine où régnoient autrefois
Ces romains si fameux par la guerre et les loix.

Il gémit en héros, ainsi qu'en politique,
Sur l'asservissement d'un état tyannique,
Où le chef, s'appuyant sur un double pouvoir,
Rétunit dans ses mains le sceptre et l'encensoir.

« Le pays des Catons et la superbe Rome,
Ne peuvent plus, dit-il, enfanter un grand homme ;
Les lois, les lois font tout; le climat seul n'est rien ;
C'est de la liberté que naît le citoyen :
L'homme alors, s'immolant au bien de la patrie,
Et déployant enfin toute son énergie,
Brûle du feu sacré des antiques vertus.
Magnanimes Romains, qu'êtes-vous devenus ?
Reine des nations, magnifique Italie,
Tu gémis sous le joug de la Théocratie * !
D'un monarque sacré Rome reçoit des lois,
Rome qu'on vit marcher sur la tête des rois ;
Rome qui, toujours prête à s'armer de la foudre,
Ne se faisoit qu'un jeu des trônes mis en poudre,

* Gouvernement dont la religion est la base.

Et qui, d'un pied d'airain foulant l'humanité
Asservit à son joug l'univers dévasté ;
Rome dont rien ne peut excuser les conquêtes,
Et qui, toujours en butte à d'horribles tempêtes,
Vit tantôt dans son sein naître les Scipions ;
Et tantot fut en proie aux crimes des Nérons ;
Rome qui, dans sa chute et dans sa décadence,
Ose affester encor son antique puissance,
Mais qui dans tous les tems sut honorer les arts

Cette cité fameuse arrête ses regards ;
Long-tems sur son enceinte il fixe sa pensée.
Combien de ces climats la gloire est éclipsée !
Oui, Rome est sans Romains ; leurs timides neveux
Rampent au capitole et dans ces mêmes lieux
Où siégoit le Sénat, où combattoit Pompée.
Rome a vu succomber sa grandeur usurpée.
O Jardins de Salluste, ô séjour de Caton,
Et vous, Tribune auguste où ronnoit Cicéron,
A peine vous laissiez quelques traces fidèles !
Ta grandeur et ta chute également cruelles,
Rome, ont couvert de sang cet hémisphère entier.
C'est quand la liberté quitta ce peuple affer
Qu'il eut tous ces Césars, ces monstres exécrables
Qu'ont surpassés du Christ les successeurs coupables.

Mais du héros Français quel est le juste effroi,
Lorsqu'entrant dans les murs d'un peuple jadis roi,
Il voit (Dieu, quel objet pour son ame sensible !)
Des malheureux traînés, dans une pompe horrible,
Vers un vaste bûcher où des prêtres puissans,
Un tribunal de sang, les font plonger vivans.
Ils sont vêtus de souffre, et tandis que la flamme
Lentement les dévore, on tourmente leur ame ;

L'image des enfers est offerte à leurs yeux,
Comme s'il pouvoit être un enfer plus affreux
Que ce séjour où l'homme immole ainsi ses frères,
Pour être trop constans dans la foi de leurs pères.
Qué dis-je ? ils sont souvent au supplice conduits
Par le caprice seul de tous ces Busiris,
Et le crime au bûcher attache l'innocence.

A ce spectacle affreux, le héros de la France
A peine à contenir sa profonde douleur,
Et de ce triste lieu s'éloigne avec horreur.
Il étoit un mortel que sa male énergie
Avoit rendu suspect au tyran d'Italie;
De l'inquisition les féroces bouffreaux
L'enchaînèrent vingt ans au fond de leurs cachots.
Leur crainte lassée enfin le rendit libre;
Il fixa son séjour loin des remparts du Tibre,
Detestant le Pontife et son infame Cour;
Dampierre va le joindre en cet humble séjour:
« Je connois, lui dit-il, votre longue infériture,
Et contre les tyrans notre haine est commune.
O mon cher Vivaldi ! rejoignons tous nos efforts;
Que de la liberté les sublimes transports
Embrasent tous les coeurs de ses célestes flammes;
Il est, il est sans doute encore quelques ames
Qu'on peut associer à ce plan généreux ».
“ Mon cœur, dit Vivaldi, forme les mêmes voeux;
Versons sur ce climat des torreins de lumière;
Le peuple rompt ses fers à l'instant qu'on l'éclaire.
Partez, brave guerrier, apprenez aux Français
Qué je veux de mon sang cimenter leurs succès ».

* Le marquis de Vivaldi.

Dampierre, en admirant ce sentiment sublime,
Abandonne à regret ce mortel magnanisme;
Il l'embrasse, il le quitte, et vole en d'autres lieux
Pour rendre tous les coeurs brûlans des mondes. *Aut.*
Ce guerrier généreux, pour servir sa patrie,
Parcourt Gênes, Flaisance, et Milan et Pâvie.
Rien n'arrête son zèle; il voit les citoyens
Qui peuvent concourir à ses secrets desseins:

« L'opinion, dit-il, est une arme puissante;
Opposons aux tyrans sa force triomphante:
Sur les trônes soumis à ses sévères loix,
Elle élève, affirme, ou dégrade les rois.
L'opinion fait tout; sa force est invincible,
Son pouvoir infini, son droit imprescriptible. »

Dans Venise il observe un Sénat ombrageux,
Despotique et jaloux, cruel et soupçonneux;
Il vole ensuite à Naple, où, sous un ciel paisible,
Le noir Vésuva au loin étend sa lave horribile,
Et lance des rochers monstrueux et brûlans;
Le sulphure bouillonne et mugit dans ses flancs,
D'où jaillissent au loin des flammes vagabondes
Qui brûlent les cités, couvrent le sein des ondes,
Obscurcissent les cieux par leurs éruptions,
Et portent l'épouvante au sein des nations.
Cannes, non loin de là, se présente à sa vue:
Que l'âme d'un guerrier en ces lieux est émuée!
Ce fut là qu'Annibal, des Romains le vainqueur,
Sur ces tyrans du monde illustra sa valeur.

Mais il se hâte, enfin de marcher vers Bizance;
Il espère y trouver des secours pour la France;
Il veut que le Croissant vienne à l'appui des Lis.
Sous le fier Soliman, ces peuples aguerris

S'avancèrent

S'avancèrent jadis jusqu'aux remparts de Vienne.
Le soudan de ces lieux, animé par la haine,
Ne pouvoit oublier tous ces sanglans hazards
Où l'aigle de Russie et celui des Césars
Ont porté, dans le cours de ces guerres cruelles,
Leur vol impétueux jusques aux Dardanelles.

Les matelots ardents secondent ses efforts,
Et déjà du Bosphore ils découvrent les bords.
Il traverse la Grèce, où plutôt ses ruines,
La florissante Athène est aujourd'hui *Setine*.
Tous ces lieux sont peuplés de coix et de turbins;
Là, vivent confondus, vingt peuples différens;
Grecs, Turcs, Arméniens, Juifs, Chrétiens et Tartares;
Le séjour des Sophocle entend leurs sons barbares.
Voilà votre patrie, ô Grèce ingénieux,
Orateurs éloquens, rhéteurs harmonieux; si elle
Athène est ignorante, et Sparte est asservie;
Ainsi toujours le temps traîne la barbarie;
Le temps brise la pierre, il ronge les métamères;
Le temps silencieux dévore les tombeaux;
Tout éprouve du temps l'empire inévitable,
Et rien n'échappe enfin à sa faux redoutable.

Il arriva bientôt aux murs des Constantins;
Aisément le Diwan entre, dans ses dessins;
On aime en ce héros cette surface sublime,
Ce zèle pur et vrai qui pour l'état l'anime.

« Joseph *, en tous les terrains, parut notre ennemi;
Je dois, dit le Soudan, prendre votre parti;
C'est à l'humilier que dès long-tems j'aspire;
Mes soldats vont bientôt attaquer son empire,

* Joseph II.

Et le forcer ainsi, pour venger ses états,
A reporter la guerre au sein de ses climats.
C'est ôter à la fois un rival à la France,
Et venger les affronts faits jadis à Bizance;
Mes états envahis, et nos revers sanglans,
Sont tous présens encore au cœur des Ottomans.

Dampierre, poursuivant sa course généreuse,
Voit des fiers Hollandais la nation fameuse,
Pays libre autrefois, quand leur rare valeur
Du barbare Philippe * enchaîna la fureur.
Liberté, le Batave, à ton nom seul, s'enflamme,
Et ce grand sentiment vit encor dans son ame.
Dampierre voit par-tout des citoyens ardents
Elevés et nourris dans l'horreur des tyrans.

Pour assurer encor la liberté publique,
Son zèle le transporte au sein de la Belgique;
Ces peuples, opprimés par un nouveau Nérón,
Etoient alors en proie au féroce d'Alton:
Les tyrans ont toujours des Séjant, des Narcisses
Qui servent leurs fureurs et secondent leurs vices.
Belges, vous avez vu le soutien de vos droits,
Le brave Vandermerch immolé par les rois;
Dampierre, ranimant votre juste vengeance,
Seconde votre ardeur de vous joindre à la France:
Déjà Joseph n'est plus; François, non moins cruel,
A, de vous asservir, le dessein criminel;
Il forme le premier cette ligue oppressive
Qui doit rendre la France, et la Belge captive,
Ce concert menaçant de despotes armés,
Par un même intérêt à la guerre animés;

* Philippe II.

Ils vont renouveler, dans leur fureur atroce,
Tous les crimes du trône et ceux du sacerdoce;
George seconde Vienne, et les fiers Léopards
S'unissent contre nous à l'Aigle des Césars.
L'héritier d'Amédée, et le Russe et l'Ibère
Joignent à leur fureur leur haine auxiliaire;
Frédéric s'arme aussi pour la cause des rois:
Et vous les provoquez, ô Jules! ô d'Artois!
Mais tremblez; le Français, que la patrie inspire,
Peut seul faire des rois cesser le long délire.
Le sang coule à la fois vers les murs de Turin,
En Italie, en Flandre, et sur les bords du Rhin;
Mais les peuples, témoins de cette lutte auguste,
Joignent leurs vœux secrets au parti le plus juste.

Fin du Chant sixième.

IV. **C**ONTRACCIONE

sovente contraccionevole è nel tronco dove
contracciona ab uno o due ordini ab tanto che nel
contraccione si trova la contraccione appena
che la parte obliqua è aperta, mentre le
ordini se sono 1 si trova la contraccione
semplicemente quando non ha contraccione
se invece se sono 2 sono contraccionevoli.

Contraccione & tensione & compattazione dell'osso
dovendo essere al capo, quando si realizzano così
molti ossei eletti per loro come l'osso
della testa e del cranio eletti di 5 ossei
tutti ab aperto ed uno ab chiuso non possiedono
apertura eletti sotto ab unico, sollecita calore
e umidità di terra ne viene anche molto sangue.

CONTRACCIONE DELL'OSSO

TOME VIII

84

ÉDITION TRADUITE

LA FRANCE
REPUBLICAINE.

CHANT SEPTIÈME.

X

ARGUMENT

D U

CHANT SEPTIÈME.

*Le ci-devant Comte d'Artois se rend en Angleterre ;
et engage le Roi Georges à soutenir la cause des
contre-révolutionnaires ; il se transporte ensuite en
Russie, et obtient des secours de l'Impératrice ; il
revient par la Suède. Aventure d'Ankastron. Enfin
d'Artois se rend au château de Pilnitz, où les Rois
s'étoient réunis pour y consommer leur traité
d'alliance contre la France, et nous déclarer la
guerre. Les Français sont battus près de Mons,
par la trahison des contre-révolutionnaires répandus
dans l'armée. Description de cette bataille. Belle
retraite du général Salmon.*

LA FRANCE RÉPUBLICAINE.

CHANT SEPTIÈME.

Muse, prends des combats la lyre menaçante ;
Chante de nos guerriers la valeur triomphante ;
Que tes mâles pinceaux, plus terribles, plus fiers,
Reproduisent ici leur gloire et leurs lauriers.

Toi qui lances la mort et le deuil sur la terre,
Jeu barbare des rois, impitoyable guerre,
N'attends pas que des chants, par ma Muse inspirés,
Couronnent tes héros faussement admirés ;
Il faut les arracher des fastes de la gloire,
Et les précipiter de leur char de victoire,
Ces mortels teints de sang, qu'on nomme conquérans,
Et que le meurtre seul a fait appeler grands ;
Mais quand la liberté, l'amour de la patrie
Arment des citoyens contre la tyrannie,
Défenseurs de nos droits, vengeurs de nos foyers,
Nous devons célébrer et chérir vos lauriers.

Tandis qu'en vingt climats, à Londres, en Italie,
Le héros des Français secourroît sa patrie,
Et de la liberté portoit dans tous les cœurs
Le sentiment brûlant, les sublimes ardeurs,
L'orgueil et l'intérêt, déités infernales,
De l'Europe allumoient les discordes fatales.

L'ambition sanglante , au vol impétueux ,
Et l'ardent fanatisme , ancor plus dangereux .
Acoélèrent des rois la ligue meurtrièr e ,
Et de son antr e affreux ont déchainé la guerre .
Ces fiers Patri ciens , ces fils dégénérés ,
Flétris par les grands noms dont ils sont illustrés ,
Ces scandales vivans , dont la vase infamie ,
Par ses nombreux excès , indignoit la patrie ,
Ces grands enorgueillis d'un pompeux déshonneur ,
Et qui , de leurs vassaux calculoient le malheur ,
S'apprêtent à creuser le tombeau de la France ;
Ils n'ont tous qu'un seul cri , celui de la vengeance .

D'Artois , frignant de plaindre un frère infortuné ,
Va trouver des Anglais le tyran couronné :

« Je viens vers vous , dit-il , monarque magnanime ,
D'un peuple envers les rois vous dénoncer le crime ;
Des rebelles sujets , usurpant tous les droits ,
Prétendent asservir l'héritier des Valois ;
Des novateurs ardens , souverains d'une année ,
Du trône et de l'autel changent la destinée ;
Rien n'est sacré pour eux , et de ces factions
L'exemple est en spectacle aux autres nations .
Oui , ce grand attentat , dont le trône murmure ,
Devient pour tous les rois une commune injure :
Un roi , dans le malheur , est sûr de votre appui ;
Mais c'est pour le hâter que je viens aujourd'hui :
L'Europe va s'armer ; et tandis que la guerre
Va , d'un tropique à l'autre , ensanglanter la terre ,
L'Anglais resteroit-il dans un lâche repos ?
Ne nous suivra-t-il point dans ces combats nouveaux ?
Le temps auroit-il donc triomphé de ces haines ,
Qui mirerent autrefois les François dans vos chaînes ?

Lorsqu'aux champs d'Azincourt, de Créci, de Poitiers,
Ils virent vos aieux se couvrir de lauriers ?

Armez mille vaisseaux pour combattre la France ;
De ces viles factieux écrasons la puissance ;
Il faut que notre exemple, et le Dieu des combats,
Mette aux mains de cent rois le glaive du trépas ;
D'un Sénat orgueilleux il faut purir l'audace.

Dût l'empire désert n'offrir, sur sa surface,
A l'œil épouvanté, qu'un stérile monceau
De cendres et de morts, et qu'un vaste tombeau,
Louis préfère encombrer d'entraines sa ruine.
Oui, que plutôt l'Anglais sur la France domine,
Qu'il soumette à son joug un peuple révolté
Qui ne peut soutenir sa foible liberté ».

Dès long-tems, en secret, Georges secondeit Vienne ;
D'Artois à ses projets le voit céder sans peine.

Tels jadis les Tarquins et les Coriolans
De Rome soulevaient les ennemis puissans.
Ainsi plus d'un mortel, dans le sein de la Grèce,
Tournâ contre l'Etat sa fureur vengeresse.
Mais tels ne furent point ces héros vertueux,
Aussi bons citoyens qu'ils étoient valeureux.
D'affs Rome un Scipion, dans Athènes Aristide ;
Ils n'e prirent jamais leur vengeance pour guide.

D'Artois vole à la cour des divers souverains
Qui peuvent concourir à ses sanglans desseins.
Catherine est assise au trône de Russie ;
Son époux, par ses mains, jadis perdit la vie ;
Sa vaste ambition et son féroce orgueil
Avoient rempli le Nord de carnage et de dévastation
Pour raser la Pologne, et s'agrandir encore
Du fond de la Baltique aux rives du Bosphore ;

90 LA FRANCE

On la voit préparer, au bord de son tombeau,
De la Lithuanie * un partage nouveau.
Ges rêvés de grandeur agitoient sa pensée,
Quand d'Artois vint offrir, à son ame offendue,
Dans le roï des Français tous les rois outragés.

« Mais ordonnez, dit-il, et nous serons vengés ;
Reine, il manquoit sans doute encor cette victoire
À vos drapeaux déjà brillans de tant de gloire ;
Le Russe, qui brisa les forces du Croissant,
Aisément des Français deviendra triomphant.
Sémiramis du Nord, un prince qu'on opprime
Implore par ma voix votre ame magnanime ;
Embrassez en ce jour la querelle des rois,
Et vengez, avec nous, et le sceptre et les lois »

Catherine, à ses vœux se montrant favorable,
Lui promet de soldats un secours formidable.
Il se rend à Stockholm ; il pense qu'à sa voix
Gustave va se joindre à la ligue des rois.
Mais, ô revers soudain ! ô changement terrible !
Pour tous les souverains quelle leçon sensible !
Le tyran de ces lieux, Gustave n'étoit plus ;
La Suède venoit d'enfanter un Brutus ;
L'immortel Ankaströn a lavé son injure,
Usant du droit sacré, donné par la nature,
D'immoler par ses mains et de frapper un roï
Devant qui s'abaissoit le glaive de la loi.

Le vainqueur de Molvitz, despote sanguinaire
Qui de deuil a couvert tout ce triste hémisphère,
Fut, jusques au tombeau, le rival des Césars ;
Mais pour venger leur cause, en ces nouveaux hazards,

* Lithuanie est l'ancien nom de la Pologne.

Les rois ont immolé tout intérêt contraire,
Et Frédéric s'unît avec son adversaire.
D'Artois vole auprès d'eux sous les murs de Pînitz * ;
Là doivent se trouver nos altiers ennemis ;
Là de tous les tyrans s'unît l'aréopage ;
Là de vingt nations ils jurent l'esclavage ;
La nature gémit sous leurs sceptres d'airain ;
Ils préparent enor les maux du genre humain ,
Et l'Aristocratie , avec des pleurs de rage ,
Excite de ces rois la haine anthropophage.

Des flots de leurs soldats dans nos champs débordés ,
La France voit soudain ses remparts inondés .
Au réveil des Français , le fer brille , et le crime
Réunit contre nous , d'un concert unanime ,
Trente peuples divers , vils esclaves des grands ,
Et qui , séduits par eux , vont servir leurs tyrans .

Il mûrit cependant le jour de la vengeance ;
Les révolutions sommeillent en silence ;
De ces peuples l'erreur un jour disparaîtra ;
Leur longue léthargie à la fin cessera .

Artisans ténébreux de fraudes et de brigue ,
Des traîtres soudoyés secondent cette ligue ,
Et ces chefs fédérés , ces rois conspirateurs
Trouvent jusqu'en nos murs d'infames protecteurs .
De serviles échos , des bouches inspirées
Par la crainte , ou l'espoir , leur livrent nos contrées .
S'il est des citoyens qui puissent s'opposer
Aux lâches trahisons qu'on ose proposer ,
Le fer des assassins plane alors sur leur tête ,
Et sous mille poignards soudain leur mort s'apprête .

* Le château de Pînitz.

Intrépides Français, nation de héros,
Dans la guerre et les arts vainqueurs de vos rivaux;
Quand l'ose célébrer vos exploits magnanimes,
Vos guerriers valeureux, vos triomphes sublimes;
Pardonnez si je vais rappeler, dans ces chants,
Vos revers trop fameux, vos désastres sanglans.
Romé ne rougit point des succès de Carthage;
Son courage inflexible en brilla davantage;
C'est dans les grands dangers qu'un peuple généreux
Fait pour sa liberté des efforts glorieux.
Ainsi, quand le soleil, sous un nuage expire,
Il semble de la terre abandonner l'empire;
Bientôt de ses rayons les imposants faiseaux
Le font sortir vainqueur de ses pâles rivaux;
Ou tel, un jeune ormeau, plein de force et de sève,
Malgré les aquilon's, sans cesse se relève;
Ils font pencher sa tige et ses rameaux pompeux,
Mais il renait plus fier et plus majestueux.

L'audace, la fureur, la discorde et la rage,
De toutes parts, sur nous, appellent le carnage;
Sur nous, de tous côtés, fondent en même tems
Ces mille rois armés, tous ces chefs différens,
Frédéric * dont le camp semblé une ville immense,
Et Brunswick, nom fameux et fatal à la France;
Des barbares Germains tous les princes divers,
Et ces Catilina qui préparent nos fers;
Ce Bouillé tout couvert du sang qu'il fit répandre
Sous les murs de Nanci qu'il auroit dû défendre;

* Frédéric III, successeur de Frédéric II, dit le Grand, pour avoir fait périr des milliers d'hommes lorsqu'il vola la Silésie.

Le féroce Clairfait, suivi de ses Anglais,
Peuple, dans tous les tems, jaloux de nos succès;
Les Castillans altiers, mais soumis à l'espri
Ivres de fanatisme et ravi par nos succès;
Ces guerriers qui sortis des rocs Helvétien,
Naissent en même tems soldats et citoyens;
Du monarque des monts* des troupes valeureuses;
Et des fiers Hollandais des phalanges nombreuses;
Tel le fameux Louis, de l'Europe à la fois
Eut lui seul à combattre et vaincre tous les rois;
C'est ainsi qu'ilion, sur les bords du Scamandre
Vit vingt peuples lignés pour la république en vendre.

On voit ces clés, unis par un même signe,
Déployer des combats l'appareil infernal.
Muse, retrace ici ces horribles carnages;
A la grandeur des faits égale leurs images;
Peins ce vaste incendie et ces sauvagemens,
Cette moisson de morts dont ils courrent nos champs.
Tantôt dans un affreux et lugubre silence,
Tantôt remplissant l'air des cris de la vengeance,
S'avancent au milieu de cent soudards grondans,
Ces légions de feu, ces escadrons sanglans
Qu'accompagne la mort, quer la terreur dévance.
Le Monde épouvanté gémis de leur présence;
L'Aquilon fait flotter leurs nombreux étendards;
Le glaive étincelant brille de toutes parts;
Ils traînent sur leurs pas l'horreur et les alarmes;
Ils marchent, et le bruit des tambours et des armes,
Le son de la trompette, et l'airain mugissant
Dans le creux des vallons ardoïn retentissant,

* Victor-Amédée.

Imitent ces volcans dont les laves brûlantes
Roulent avec fracas jusqu'aux mers écumantes.
Tel est le bruit affreux d'un grand embrasement
Qui des vastes forêts dévore l'ornement;
Ou tel est l'Océan, lorsqu'en proie aux orages,
Il lance en rugissant ses flots sur nos rivages.

Mais soudain quel silence en ces lieux répandu !
De ces foudres grondants le bruit est suspendu;
Ce ne sont plus ces cris, ce fracas de la guerre
Que le ciel en échos semble rendre à la terre.
Dans ce sombre silence, en ce fatal moment,
Les deux partis, armés du glaive étincelant,
S'interdisent, hélas ! jusqu'aux cris de la rage,
Pour mieux s'abandonner à ce morne carnage.
C'en est fait; la mort vole, et de leur cœur d'airain
Ils ont su repousser tout sentiment humain;
Déjà des deux partis le sang coule et ruisselle;
Emules de la foudre, et plus terribles qu'elle,
Les bronzes enflammés dévorent tous les rangs;
Les clamours des blessés, les plaintes des mourans,
Les cris des malheureux roulant dans la poussière,
Tout annonce le dieu... le monstre de la guerre.
L'impitoyable Mars, par le meurtre appelé,
S'élève sur son char par la haine attelé;
Il pressé le carnage, et le feu plus rapide
Lancee d'un plomb mortel une grêle homicide.
La mort vole au hazard; le foible atteint le fort,
Et l'homme a su donner des ailes à la mort *.

* Il faut espérer que la philosophie et la raison amèneront enfin des siècles d'humanité; qu'on apprendra à mieux apprécier le sang et la vie des hommes, et qu'on s'accordera pour fermer le temple de la guerre.

Le plus brave succombe en ce commun carnage :
 Ainsi l'on voit, au sein d'un vaste pâtrage,
 Expirer, sous le fer des ardents moissonneurs,
 Et l'herbe la plus vîle, et les plus belles fleurs.
 Tous ces guerriers rivaux, ces troupes ennemis,
 Dans un même tombeau soudain sont réunies.
 Sous un fleuve de sang les vainqueurs, les vaincus,
 Français, Anglais, Germains, restent tous confondus.

Atomes orgueilleux dont le destin se joue,
 Tourmentés en tons sens sur ce globe de boue,
 Et vengeurs et vengés, victimes et bourreaux,
 Oppresseurs opprimés, par ces brûlans carreaux
 Vous êtes à la fois ici réduits en poudre.
 Cieux toujours offensés, armez-vous de la foudre,
 Frappez-en les mortels, et ne permettez pas
 Qu'eux-mêmes de leurs mains avancent leurs trépas.

Vous qui des nations entraînez les souffrantes,
 Rois, vous serez pesés au poids de leurs vengeances ;
 Et peut-être ces tems ne sont pas reculés.
 Voyez-vous ces guerriers par vous seuls immolés,
 Par le fer abattus, comme, au fort d'un orage,
 Les chênes renversés tombent sur le rivage ?
 O rois dévastateurs ! contemplez ces objets ;
 Voyez jaillir sur vous le sang de vos sujets.
 O Jules ! ô d'Artois, rebelles homicides,
 Où portez-vous vos pas funans de parricides ?
 Peut-on confondre ainsi la gloire et la fureur,
 Le crime et le succès, la folie et l'honneur ?

Le coursier mord son frein, le sang teint son écume ;
 Son pied frappe la terre, et son regard s'allume ;
 L'homme seul l'associe à ces meurtres affreux ;
 Du salpêtre au bitume on réunit les feux ;

96 LA FRANCE

Il tonne dans les airs, il tonne sur la terre ;
Et l'homme, tel qu'un Dieu, s'est armé du tonnerre.
La terre boit son sang, et toujours furieux,
On le voit blasphemer et provoquer les Dieux.
Bouillie même offre au ciel, dans sa moire furie,
Les premices du sang qu'il tōute à la patrie.
On voit luire ses yeux d'un feu sombre et sanglant,
Il respire le crime, et son front menaçant.
Ses discours, tout en lui peint l'horrible espérance,
Le sacrilège voeu d'ensanglanter la France.

Cependant des Français le courage, indompté,
Tous ces remparts vivans de notre liberté,
Enflammés par l'ardeur du plus pur héroïsme,
Semblent être déjà vainqueurs du despotisme.
Les esclaves des rois, en ces combats nouveaux,
Dans chaque citoyen retrouvoient un héros.
De leurs corps entassés les plaines sont couvertes,
Mons voit nos ennemis, effrayés de leurs pertes,
S'enfuir vers ses remparts d'un pas précipité,
Pour trouver dans ses murs leur lâche sûreté ;
Et Salmon, qui guidoit les Français à la gloire,
A ses troupes déjà promettoit la victoire.
Quand soudain une voix cri : On nous a trompés,
Fuyons, nous sommes tous près d'être enveloppés.
Le cri de trahison dans les rangs se redouble,
On le propage au loin, et le soldat se trouble ;
Des traitres, des long tems par l'ennemi payés,
Présentent cette image aux esprits effrayés ;
Ils soufflent dans les coeurs leur infernal génie,
L'armée au même instant se croit par-tout trahie ;
D'un tel événement tous demeurent surpris,
Et l'espérance meurt dans leurs triestes esprits.

La invincible

L'irréversible terreur préparant leur défaite,
Malgré l'ordre des chefs, les perte à la retraite;
Et pour les ramener au chemin du devoir,
Dumont veut joindre en vain la prière au potrois.
Du geste et de la voix en vain il les enflamme,
L'effroi de plus en plus a maîtrisé leur ame;
La révolte, la crainte et la sédition
Augmentent le désordre et la confusion:
Ainsi, lorsqu'un nayire est atteint de la foudre,
Et pris, au sein des flots, d'être réduit en poudre,
Les matelots en vain, épars de tous côtés,
Cherchent à retenir ses débris écartés.
Les vents tempétueux, joints à l'onde perseide,
Les dispersent bientôt sur la plaine liquide,
Et l'art des matelots, leurs efforts superflus
Les poursuivent encore, et ne les trouvent plus.
Déjà la nuit plus sombre aide à couvrir le crime,
Et des traîtres la voix au départ les anime:
Dumont, plein de regret, de honte et de contrainte,
Couver leur retraite, et ne part qu'après tous.
C'est ainsi qu'aux climats où fut jadis Carthage,
Si de jeunes lions, s'exerçant au carnage,
Après avoir du Maure affronté tous les dards,
Se croyant entourés, surpris de toutes parts;
Devant le fier chasseur prennent enfin la fuite,
La superbe lionne, au désespoir redoublé,
A chaque pas s'arrête, et, dans son triste sort,
Montre qu'elle craint plus la fuite que la mort.
L'ennemi triomphoit, quand la nuit plus obscure
Aux regards des humains déroba la nature;
Le soleil se hâta de rentrer sur les eaux
Refusant sa lumière à des meurtres nouveaux.

LA FRANCE

Les deux camps à la fois sont rentrés sous leurs tentes,
Soutenus par le feu de cent bouches tonnantes,
Laisant à la merci des vautours dévorans
Ces monceaux de soldats déjà morts ou mourans.

Le Démon des combats, étincelant de rage,
Vient planer, au milieu de ce champ de carnage,
Pour veiller sur sa proie, et répaître ses yeux
De l'aspect des guerriers entassés en ces lieux.
Le despotisme affreux, là discordé inhumaine,
Tous les monstres divers qu'à sa suite elle entraîne,
Froment leurs regards au milieu de ces champs
De carnage abreuivés, et de meurtres humains.

Ces milliers de soldats ont suspendu leur rage ;
Les ombres de la nuit sont cesser le ravage ;
Ils dorment appuyés sur leurs tronçons épars,
Et leurs songes encor leur peignent les hazards.
Quelques-uns, entraînés par l'espoir du pillage,
Retournent sur leurs pas dans le sein du carnage,
Pour ravis, au milieu de tous ces ossemens,
Des débris, des lambeaux déchirés et sanglans.
L'homme a-t-il à ce point pu dégrader son être ?
Plusieurs sont immolés, qu'on eût sauvés peut-être,
Si la cupidité, dans ces affreux momens,
Laissoit prêter l'oreille aux soupirs des mourans.
La Nature en murmure, et, dans ce grand silence,
Veut de ces morts sacrés embrasser la défense ;
Mais le soldat s'acharne après ces vêtemens,
Comme on voit les corbeaux s'assembler dans les champs,
Et, remplis des transports d'une féroce joie,
Dans le creux des tombeaux, s'élançer sur leur proie.
Qui le croiroit ? au sein de la férocité,
Quelques-uns font régner la tendre humanité ;

Et ces mêmes mortels, naguère impitoyables,
Étanchent de leurs mains le sang de leurs semblables ;
Ainsi l'homme à la fois réunit dans son cœur
Et la pitié sensible, et la sombre fureur.

Fin du Chant septième.

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF TORONTO

23

LA FRANCE
RÉPUBLICAINE.
CHANT HUITIÈME

ARGUMENT
DU
CHANT HUITIÈME.

Les ennemis pénètrent en France , et commettent toutes sortes de ravages. Reddition de Longwi et de Verdun. Mort héroïque de Beaurepaire. Les ennemis s'avancent vers Paris ; ils sont péri d'une mort cruelle la femme du Citoyen qui arrêta Louis à Varennes. Belle mort d'un jeune soldat Français , nommé Aymar. L'arrivée de Dampierre et son génie sauvent Paris ; l'ennemi est obligé de se retirer. Siège de Lille. Sublime résolution du Commandant de cette place et de ses habitans. Etat actuel de nos Colonies. Les Etats-Unis de l'Amérique envoient Washington en France , avant de se décider à répondre au Roi sur ses projets contre-révolutionnaires et liberticides. Washington parcourt nos ateliers , nos ports , et observe nos arts , nos mœurs et nos loix. Pelletier l'instruit des causes de notre révolution , et de nos nouvelles loix.

LA FRANCE

RÉPUBLICAINE.

CHANT HUITIÈME.

La nuit n'ombrageoit plus le char glacé de l'Ourse ;
Dans le vaste Océan elle achevoit sa course ;
Les premiers feux du jour , en colorant les airs ,
De flots de pourpré et d'or inondoient l'univers ;
Le soleil , en vainqueur , sortoit du sein de l'onde ;
Et déjà nos rivaux que sa clarté seconde ,
Dont la fureur regrette un instant de sommeil ,
Par des meurtres nouveaux signalent leur réveil .
Les Français dispersés , qu'en vain Dumont ralie ,
Se croyant tous trahis , trahissent la patrie .
Nos guerriers éperdus précipitent leurs pas ;
La Meuse à leurs regards offre encor le trépas ;
Ce fleuve impétueux , tout écumanant de rage
D'ayoir vu tant de fois foudroyer son rivage
Dans les divers combats sur ses bords soutenus ;
Se plaint à se yenger sur nos soldats vaincus :
Il s'élève du fond de sa grotte profonde ;
Plusieurs sont engloutis dans le sein de son onde .
Le Français , abattu sous l'aigle des Césars ,
Voit nos fiers ennemis menacer nos remparts ;
Ils marchent en vainqueurs vers les champs de la Flandre ,
Ah ! les murs d'Ilion , les rives du Scamandre ,
N'ont jamais essuyé tant de combats sanglans ,
Que l'Europe en livra sur ces malheureux champs .

O Flandre ! tes sillons, témoin de notre rage,
S'engraissent par le sang, le meurtre et le carnage;
Les épis dans ton sein naissent ensanglantés;
Les murs de sang humain y sont tous cimentés,
Et l'actif laboureur, en y creusant la terre,
Trouve les ossements déposés par la guerre,
Enfie de ce succès, l'ennemi triomphant
Se promet le pillage et le saccagement;
Devant ses étendards vole la Renommée,
Ses cent voix ont grossi cette innombrable armée;
Des traîtres vont semant l'affroi de toutes parts,
Et de plusieurs rues sont ouvert les remparts;
Verdun même aux Tyrans s'empresse de se rendre;
Son intrépide chef ne peut se faire entendre;
Des Despotes lignis les lâches partisans
Étouffent de sa tige les généreux accès;
Honneur du nom français, éploré Beaurepaire,
Tott front gaufriné d'une sainte colère;
Une noble fureur éclata dans tes yeux.

« Lâches, s'écria-t-il, honte de vos aieux,
Qui di ! vous êtes français, et trompez la patrie.
Et vous chargez vos homs d'opprobre et d'infamie,
Et vous pouvez survivre à votre liberté !
Mais puisque votre chef ne peut être écouté,
Vous ne me verrez point partager votre honte,
Et je la proviendrai par la mort la plus prompte »

Il dit; et ce héros, ce gherrier immortel,
De sa main, sous leurs yeux, se donne un coup mortel.
Nos féroces rivaux, par-tout, sur leur passage,
Traînent la mort, le sang, l'horreur et le ravage.
Ce torrent débordé, dans son cours orageux,
Ne trouvant point d'obstacle, est plus impétueux;

L'ennemi, sans combattre, avancé sa conquête ;
 Dans ses projets sanglans il n'est rien qui l'arrête ;
 Gens morts lui sont livrés bien plutôt que conquis ;
 Il va d'un cours rapide, et marche vers Paris,
 Dans l'espoir d'apporter, au sein de cette ville,
 Le pillage, le meurtre et la guerre civile :
 C'est ainsi qu'un grand fleuve, immense, impétueux,
 Et par mille dégâts devenu trop fameux,
 Surmonte enfin ses bords, étende au loin la plaine,
 Et, s'il ne trouve plus de digne qui l'enchaîne,
 Dans ses débordemens va bientôt engloutir
 Tous les pays divers, qu'on lui voit parcourir.
 Sages agriculteurs, faut-il que, dans leur rage,
 Ces guerriers sur vos champs étendent le ravage ?
 Que ces milieux abîmes, l'effroi de l'univers,
 De leurs meurtres sans nombre ensanglantent les airs,
 Mais qu'ils laissent en paix la fôrme solitaire
 Qui se creuse un asyle au centre de la terre.
 O veux trop superflus ! tous ces conslagateurs
 Embrasent les moissons en proie à leurs fureurs.

O toi dont la valeur devangoit les armées,
 Bravé Aymar, nos tyans franchissant tes destinées !
 Leur rage ingénue ajoute à tes tourmens ;
 Ton civisme a bravé leurs efforts impuissans ;
 Pour trahir ton pays, on t'assure ta grâce ;
 On veut par le supplice ébranler ton audace ;
 Rien ne peut t'effrayer, et ton dernier soupir
 Est le cri des Français : *Vivre libre ou mourir.*
 O qui n'admirerloit un si rare courage,
 Un si brûlant civisme au printemps de ton âge !
 Telle une tendre fleur, éclosé avant le tems,
 Dans nos champs étonnés dévance le printemps.

Quand le froid glace encor ses timides compagnes,
Son front couvert de pourpre embellit nos campagnes;
Mais bientôt elle expire, et succombe aux efforts
Des vents séditieux, jaloux de ses trésors.

Le Héros citoyen que vit naître Varenne,
Des brigands couronnés excitoit plus la haine;
Le sort loin de ces lieux avoit porté ses pas:
Mais, hélas ! son épouse est tombée en leurs bras.
Les rois ont-ils jamais distingué l'innocence *?
Sur cette infortunée exerçant leur vengeance,
On les voit condamner, immoler sans pitié
D'un mortel vertueux la fidèle moitié **.
A peine il est instruit de cette mort cruelle,
Que ce grand citoyen, dont la gloire immortelle
Brille avec tant d'éclat, s'écrie avec transport:
« Quel François ne voudroit partager un tel sort ?
» Elle meurt pour l'état, je suis moins heureux qu'elle ».

De nos fiers oppresseurs la ligue criminelle,
Dévastant les guérets, traînant mille fléaux,
Avoit porté la France au comble de ses maux;
Et déjà de Paris ils menaçaient l'enceinte:
Dans nos jours fortunés, sans dangers et sans craintes,
Paris avoit détruit ces tours, ces boulevarts
Qui, du tems des Henri, lui servoient de remparts;
La horde des tyrans, dans sa féroce joie,
Voyoit cette cité comme une immense proie.

* Les Rois auraient dû respecter les jours de cette infortunée, t'ils avoient la moindre humanité, une ombre de justice; mais les tyrans se croient au dessus de toutes les règles, au dessus de toute la dévotion.

** On la précipita vivante dans un puits.

» Dans trois jours, disoient-ils, cette ville est à nous; »
» Elle verra des rois ce que peut le courroux ».

Mais au bruit des dangers que courroit la patrie,
Le héros des Français vient prodiguer sa vie;
Son nom et sa valeur sont nos plus fiers remparts;
Et sur nos ennemis repoussant les hazards,
On le voit réunir l'audace et la prudence;
Par la seule lenteur il veut sauver la France;
De l'ennemi vainqueur il observe les pas;
Un de ses campemens fait plus de dix combats;
Tel jadis Fabius sauva sa république.
Par sa prudence heureuse et par sa politique,
C'est cet art ignoré des vulgaires guerriers,
Qui du grand Washington assura les lauriers.
Cent mille combattans sont au sein de la France;
Ces camps dévastateurs et cette armée immense,
Qui changeoient nos cités en de vastes déserts,
Eprouvent à leur tour les plus honteux revers.
Sans livrer de combats, cette troupe étonnée
Voit par un seul héros changer sa destinée,
Et ces nombreux guerriers s'estiment trop heureux
D'assurer leur retraite et de quitter ces lieux.
Ils se portent vers Lille. Une armée ennemie,
Aux ordres des tyrans, la tenoit investie;
Lille frémît de voir nos farouches tyrans
Lancer sur ses remparts leurs foudres inugissans.
Mais de ces habitans rien ne glace le zèle,
L'intrépide Lillois, à ses sermens fidèle,
Souffre tous les besoins, combat sous les fléaux,
Sous ses toits embrasés se défend en héros;
Il veut que l'ennemi, désertant ses murailles,
Perde dans ces assauts le fruit de vingt batailles,

Qu'il y trouve sa perte , et qu'il dise à jamais :
La valeur des Lillois a sauvé les Français.

Source des beaux exploits , besoin des grandes ames ,
 Idole des héros , toi dont les nobles flammes
 Allument cet honneur qui défend les états ,
 Toi qui nous fais voler au milieu des combats ,
 Amour de la patrie , ô sentiment sublime !

Tu parles , et soudain un transport unanime ,
 Dans nos champs , dans nos murs enfante des guerriers ;
 Tous , dans ces grands périls , vont chercher des lauriers ,
 Et de la liberté l'auguste et sainte image ,

Même aux plus jeunes coeurs , souffle un male courage ,
 Anime ceux que l'âge a déjà refroidis ,
 Et réchauffe leur glace et les rend plus hardis .

On nomme la patrie , on s'alarme pour elle ;
 Tout Français à l'instant brûle du même zèle ;
 Tout Français veut combattre et veut la seconner ;

Tous prennent pour devise : *Il faut vaincre ou périr* .
 De la force des champs au danger accourrué ,
 Les uns dans les guerres ont quitté la charrue ;
 Les autres ont laissé leurs troupeaux mugissants ;
 Tous ont abandonné leurs amis , leurs parents ;
 Effet prodigieux , merveille sur-humaine !

Des milliers de soldats couvrent soudain la plaine ;
 Ainsi , quand les Romains , si fiers , si généreux ,
 Attendaient les assauts des Gaulois nos aïeux ,
 Au danger imminent de la chose publique ,
 Un seul moment armoit toute la république ;
 L'âge n'empêchoit pas de voler aux combats ,
 Et le sexe timide armoit ses fôbles bras .

Vainement dans nos coeurs millé ans de léthargie
 Sembloient presque étouffer la force et l'énergie ;

Sublime Liberté, ton souffle créateur
D'un sain enthousiasme a ranimé l'ardeur;
Parés de tes couleurs, des citoyens, des frères,
Des mortels, tous égaux, marchent sous tes bannières,
Et ton nom, en secret, autrefois prononcé,
Et qui de tous les coeurs paroisoit effacé,
Réunit mille bras pour la cause commune;
Sous l'Achille Français, tous brayent la fortune.
O France! tes revers te font connoître enfin
Un peuple de héros renfermés dans ton sein;
Tu n'eus que trop long-tems des soldats mercenaires,
Ton sort est désormais en des bras volontaires,
Et le Français, brillant d'inutiles exploits,
Fait pour sa liberté ce qu'il fit pour ses rois;
Il n'est point de péril que son cœur ne surmonte,
Et l'indignation, le désespoir, la honte,
Tout enflamme son cœur, et semble encantrer
Des désastres récents l'accablant souvent.
L'avare offre son or, le puissant ses richesses;
Le pauvre, par des vœux, compense leurs largesses;
On voit tous les Français partager ces transports;
L'état est un autel chargé de leurs trésors;
Ainsi, quand le vainqueur de Cannæ et de Trébie,
A ses loix menaça d'asservir l'Italie,
Les Romains, s'immolant au salut de l'état,
Porterent leurs trésors au milieu du sénat;
Ainsi Carthage vit des femmes héroïques
Tresser leurs blonds cheveux en cordes élastiques
Et pour sauver ses murs, par un saint dévouement,
Trancher de la beauté le plus cher ornement.
Ah! si c'est un devoir de chérir une mère,
Combien doit la patrie à nos coëurs être chère!

Périsse le mortel ingrat, dénaturé,
Qu'un civisme si pur n'a jamais pénétré!

Plus grand que ses revers, le Français magnanime
Déploie avec vigueur sa fermeté sublime.
L'école des malheurs est celle des succès;
Dampierre, par ces mots, enflamme les Français,
Et remplit tous les coeurs du feu de son courrage:

« Mes amis, leur dit-il,achevez votre ouvrage;
Les tyrans vont enfin expirer sous nos coups,
Et ce rare bonheur ne dépend que de vous;
Du vaisseau de l'état prévenons le naufrage;
La vertu brille plus au milieu de l'orage.
En vain nos ennemis, certains de nos malheurs,
Peninent, dans leur orgueil, être entore vainqueurs;
Foibles présomptueux, qu'ils rétractent leur joie;
Du Français triomphant qu'ils deviennent la proie:
C'est ainsi qu'autrefois nos immortels aieux,
Les Dunois, les Guesclins, par mille exploits fameux,
Aux vainqueurs d'Azincourt ravirent leur conquête,
Et sauverent l'état au fort de la tempête;
Ainsi Rome vainquit, du tems des Scipions,
Par sa noble constance et par ses légions;
Tels les Grecs, comme vous aux combats formidables,
Bravèrent des Persans les hordes innombrables.
De ces derniers assauts dépendent pour jamais
La liberté, l'honneur, le repos des Français:
Ainsi, quand un nocher voit, par les feux de l'Ourse,
La fin de ses périls, le terme de sa course,
Il annonce aussi-tôt aux ardents matelots
Que ces derniers efforts vont finir leurs travaux.
Sur ces sanglans combats, où l'on voyoit la France
Disputer aux tyrans sa fière indépendance,

Et dont dépend le sort de cent peuples divers,
L'Europe dès long-tems avoit les yeux ouverts:
Tel qu'un astre à la fois éclaire les deux Mondes,
Ainsi de ces combats les secousses profondes,
Des Antilles au Gangu, et du Nord au Midi,
Rendoient par-tout le peuple au joug moins asservi.

Le Nègre infortuné, rampant dans la poussière,
Sous la verge et les fers lève sa tête altière ;
Et s'il porte trop loin ses premières fureurs,
S'il trouve en ces momens de trop cruels vengours,
Implacables Colons, c'est votre barbarie
Qui forgea les poignards dont s'arme sa furie :
C'est ainsi qu'un lion, lorsqu'il brise son frein,
Plus il étoit soumis, plus il est inhumain.
Ah ! que n'imitez vous le bienfaisant génie
Du grand Législateur de la Pensilvanie *.
Voyez ce Bennezet, tous ces Américains
Associant le Nègre à leurs libres destins ;
Loin d'avoir altéré la fortune publiquie,
La prospérité brille au sein de l'Amérique.

Louis, de qui ce peuple osa briser les fers,
A cru, par son appui, préparer nos revers ;
Et nos tyrans actifs, sur ces plages lointaines,
Voulurent faire adopter leurs complots et leurs haines ;
Mais ce peuple étoit plus l'allié des François
Que celui des tyrans ; et le sage Congrès,
Avant de soutenir une injuste querelle,
Envoie en nos climats un Député fidèle
Qui doit fixer son voeu sur ces grands intérêts ;
Et peut-être apporter l'olive de la paix.

* Guillaume Penn.

Un de ces Sénateurs, le grand Washington même,
Des Français auprès d'eux est l'arbitre suprême ;
Il doit tout observer, et s'instruire à la fois
De nos antiques moeurs, de nos nouvelles loix :
Tels ou voyoit jadis Platon, Lycurgue, Homère,
Voyager pour s'instruire et reformer la terre.
Il n'est point entouré d'un cortège brillant,
Des vulgaires mortels nécessaire ornement :
Il part, arrivé seul aux rivés de la France ;
Il observe en secret tout cet empire immense,
Dévore tout chef-d'œuvre offert à ses transports,
Parcourt nos ateliers, interroge nos ports ;
Aux progrès de nos arts, qu'il peut juger en maître,
Il croît avoir d'autres cieux, et prendre un nouvel être ;
Le magique pinceau, le ciseau créateur
Etonnent à l'envi son œil admirateur.
Des despotes jadis, sur la toile animée,
Le servile pinceau traçoit la renommée ;
Mais plus fier maintenant, et plus républicain,
Il offre à ses regards les Penn et les Franklin :
Il vole à ce palais où l'on voit Melpomène
Faire revivre encor la majesté Romaine :
Plus loin, un jardin seul enferme l'univers ;
Par-tout il voit des arts les prodiges divers.
Le Français a vogué dans l'air qui l'environne,
Son génie inventeur n'a plus rien qui l'étonne ;
Il a su réunir deux élémens rivaux *
Et forcer le feu même à dispenser les eaux,
Il veut voir cependant ces savans et ces sages
Dont l'Europe attentive admire les ouvrages,

* Les pompes à feu.

Ces penseurs éloquens, ces écrivains divers
Instruits dans l'art profond de régir l'Univers ;
Il voit Lepelletier, dont le génie austère
Présente à ses regards la vérité sévère :

« Blâmez-vous, lui dit-il, ces superfluités,
Ce luxe étincelant dans nos grandes cités,
Ces richesses, cet or qui dans leur sein abonde,
Ce faste éblouissant où leur grandeur se fonde ».

« Malheur, dit Pelletier, malheur à tout état
Qui portera trop loin ce dangereux éclat !
De ce luxe fatal redoutez la puissance ;
C'est lui qui détruisit et Corinthe et Numance ;
De l'orgueil des Romains il vengea l'univers ;
A ces maîtres du Monde il fit subir des fers ;
Le destin d'un état dépend de sa sagesse ;
Ses lois sont ses trésors, ses moeurs sont sa richesse ;
De l'empire Romain voyez l'accroissement ;
Une pauvreté noble en fut le fondement.
Le luxe à tous les arts parut toujours contraire ;
Il imprime aux esprits un trop vil caractère ;
Quand le faste des Grecs eut altéré leurs mœurs,
Ils furent sans guerriers comme sans orateurs.
Si le luxe jamais corrompt les mœurs publiques,
On peut verser alors des larmes prophétiques,
Et l'on verra bientôt cette fausse splendeur
Epuiser un état, énervé sa vigueur ».

Il dit; et Washington, qui l'écoute en silence,
Admire sa sagesse et sa male éloquence.
Pelletier à ses yeux peint ces évènemens
Qui divisent le peuple, et les rois et les grands :
« De l'hydre de l'orgueil les têtes dévorantes
Ont succombé, dit-il, sous nos mains triomphantes,

114 LA FRANCE RÉPUBLIQUE.

Sur le riche orgueilleux, l'indigent a des droits;
Le barbare égoïste est astoint par nos lois;
Ce peuple, devenu plus grand et moins frivole,
Préfère à des palais la splendeur agricole.
Nous avons adopté la fière égalité;
L'amour de la patrie et de la liberté
Enfantent des exploits encorë plus sublimes
Que l'honneur qu'adoroient nos pères maguarmes;
Nos coeurs sont énflammés de sa brillante ardeur,
Et l'aristocratie a fui de fureur.
Mais nous avons bravé ses complots homicides,
Ses nombreux attentats et ses trames perfides;
Des troubles au dedans, des revers au dehors,
N'a pu les Français radier les efforts;
Nous avons surmonté nos discordes fatales,
Tous de tous les tyrans les forces colossales.
Tous frères, tous égaux, nous seuls dictons nos lois;
Nous détestons le jong des prêtres et des rois;
Tous nos fers sont brisés; enfin l'heureuse France
A su de la pensée asseoir l'indépendance.
Chaque culte est permis; désormais l'encensoir
Ne peut plus usurper un funeste pouvoir.
Du siècle du despotisme, ainsi que l'Amérique,
La France a vu jaillir la liberté publique;
Comme vous, nous saurons et combattre et souffrir;
Comme vous, nous saurons triompher ou péir».

Fin du Chant huitième.

THEATRE
DE
LA FRANCE
REPUBLICAINE.
CHANT NEUVIÈME.

H. 2.

A R G U M E N T
D U
CHANT NEUVIÈME.

Description du siège de Lille. Dampierre et plusieurs autres héros François font lever le siège. Bataille de Gemmappe. Valeur sublime de Labretèche; elle lui mérite la couronne civique. Aventure d'une héroïne Française. Dampierre remporte la victoire; il poursuit rapidement le cours de ses succès. Réunion de la Belgique et de la Hollande à la France. Suite de nos succès. Nouveaux complots du Tyrant de la France. Paris court les plus grands dangers.

LA FRANCE RÉPUBLICAINE.

CHANT NEUVIÈME.

LILLE voit cependant nos féroces rivaux,
Sur ses remparts humains redoubler les assauts;
Ce peuple est entouré d'une armée innombrable;
De cent globes de feu le déluge effroyable
A déjà sur le mur, de toutes parts ouvert,
Laissé du boulevard le terrain découvert;
Les bronzes enflammés, le meurtre, la famine,
Déjà de cette ville assuroient la ruine,
Quand son illustre chef, sur le haut de ses tours,
A son seul confident tint ce triste discours:
« Ainsi, pour conserver cette ville fidèle,
J'aurai fait vainement éclater tout mon zèle;
Malgré tous mes efforts, ce peuple généreux
Ne pourra repousser ses tyrans odieux.
Intrépides soldats, valeureux capitaines,
Vous qui, bravant les rois et leurs infames chaînes,
Lorsque votre valeuf n'a pu nous secourir,
Avez tous mille fois préféré de mourir,
Que votre sort est doux, et que mon cœur envie
Une si belle fin d'une si belle vie!
Car si votre projet a manqué de bonheur,
Au moins vous êtes morts, et morts au lit d'honneur.
Infortuné guerrier, l'éclat de ma mémoire
Sera-t-il obscurci d'une tache si noire? »

Perdrai je toute estime, et les siècles futurs
 Me reprocheront-ils d'avoir livré ces murs?
 Loin de moi, loin de moi cette honte et ce crime.
 Oui, subissons plutot une mort magnanime,
 Périssions ~~me fols~~ ~~sois~~ de souffrir jamais
 Le joug, l'indigne joug des tyrans que je hais.
 Avant de voir ce peuple endurer un servage
 Dont ma foi lui promit d'exempter son courage,
 Mourrons... Sur cent guerriers non moins braves que moi,
 Ce peuple me choisit, et compta sur ma foi....
 Mais que lui servira que je cesse de vivre?
 Ah ! ~~voilà~~ que de ces fers mon trépas le délivre,
 Je hâte sa défaite et sa captivité,
 Et je péris sans voir notre ennemi dompté ».

Il s'arrête, incertain du parti qu'il doit prendre;
 Il lui faut désormais où mourir, où se rendre,
 Et dans ce triste choix son esprit éperdu,
 Entre ces deux partis, deuseure suspendu.
 Tout-à-coup cependant son sublime courage
 Lui suggère un moyen d'éviter l'esclavage,
 De soustraire aux tyrans cette illustre cité,
 Et d'en sauver l'honneur. Dans cette extrémité,
 Il résout sa ruine, et son ame oppressee
 Adopte avec transport cette triste pensée.
 « ~~Il~~ assable aussi-tot tous ces fiers habitans :

« Mes amis, leur dit-il, c'en est fait; aux tyrans
 Cette ville bientôt est près d'être livrée;
 De notre liberté la perte est assurée;
 Ce peuple avec yaleur s'est en vain défendu;
 Pourquoi vous le cacher? tout espoir est perdu.
 Pouvons-nous toutefois porter notre courage
 A rendre à l'étranger un volontaire hommage?

Nous verrait-on flétrir devant un oppresseur?
 Plutôt cent fois la mort, qu'un porc déshonore:
 La mort seule nous reste en ce jour déplorable,
 Mais la mort est un bien pour qui vit misérable;
 Comparée à la honte, celle est pleine d'appas:
 L'esclavage est pour nous pire que le trépas.
 Vous avez des yeux veillés la victoire:
 Votre valeur fait honneur à leur coupable gloire:
 Ils veulent vous priver de vos brillans lumières,
 Et venger sur vous tous la mort de leurs guerriers:
 Ils voudroient vous changer de chaînes fétidissantes.
 Voulez-vous voir vos fils, vos femmes et cirantes,
 Vos pères immolés aux pierres des assassins? —
 Devenus désormais maîtres de vos destins?
 Une fin courageuse, une mort honorable,
 Est à tant de rigueurs sans doute préférable;
 Sans doute, dès François, des hommes généreux,
 Librés par leur trépas, croiront mourir heureux.
 Oui, je lis sur vos fronts, je découvre en vos âmes
 De l'indignation les héroïques flammes:
 Mourrons sur ces remparts qu'on nous force à quitter:
 Otions à l'ennemi ce qu'il veut nous ôter,
 S'il nous met hors d'état de pourvoir les défendre,
 Avant que d'aspirez, réduisons-les en cendre:
 Contentons le destin contre nous rythme,
 Et ne survivons pas à notre liberté.

Ce discours généreux, ce sublime langage
 Excite en chacun deux vives soudaine rage
 L'affreuse servitude irrité leurs esprits,
 Et fait que pour la mort ils n'ont que du mépris.
 Une sainte fureur s'empare de leurs ames:
 Les enfans, les vieillards, les filles et les femmes

Imitent de leur chef le noble dévouement,
Et veulent commencer ce vaste embrasement:
Tel, sur le sein des mers, un courageux pilote
Qui se voit entouré d'une puissante flotte,
S'arme de son courage en cette extrémité,
Et préfère la mort à la captivité;
Il le propose aux siens, et les y fait résoudre;
Dans le sein du navire où repose la poudre,
D'une main intrépide il porte le flambeau,
Et s'ouvre sur les flots un illustre tombeau.

Ce peuple, confirmé dans son dessein sublime,
Fait encore éclater sa valeur magnanime,
Des despotes soutient les violens assauts,
Et de leur propre sang arrose leurs travaux.
L'ennemi s'en étonne; il ne sauroit comprendre
Comment les assiégés songent à se défendre,
Comment, sans entrevoir ni soutien ni secours,
Même sans espérance, ils résistent toujours.

« Allons, cria Bouillé, vengeons tous notre injure;
Que ce peuple imprudent la paye avec usure;
J'applanirai la voie, et de corps entassés,
Pour monter sur ses murs, comblerai les fossés.
Tout suit son mouvement; cette armée innombrable
Vâ de nouveau livrer un assaut formidable.
L'Autrichien, l'Anglais, redoubtent leurs efforts,
S'élancent sur la brèche, et la couvrent de morts.
La défense est hardie, et l'attaque est réglée;
La valeur des Lillois n'en est point ébranlée;
La mort en cent façons vole de toutes parts,
Et le sang, de ses flots, rougit les boulevarts.
Plus l'assaut est terrible, et plus, par sa vaillance,
L'intrépide Lillois montre de résistance,

Mille morts à la fois partent de mille bras.
 Sur ce théâtre étroit, dans ces sanglans combats,
 Plus le péril est grand; et plus grande est la rage;
 Le carnage assouvi réchauffe le carnage;
 L'acier croise l'acier; et souvent, sous leur poids,
 L'échelle et le soldat s'écroulent à la fois.

Raymond, qui, sur les tours à périr condamnées,
 Veille pour reculer leurs tristes destinées;
 Voit de loin une armée, et croit que ces guerriers
 Viennent des assiégeans partager les lauriers:
 Ce penser douloureux affermit dans son ame
 Le généreux projet de périr par la flamme;
 Il ne balance plus, et d'avoir différé
 Son magnanime cœur se tient déshonoré.

« Qu'attendons-nous? dit-il; ô désespoir trop sage!
 Quoi! même en la fureur, nous manquons de courage?
 Notre ennemi triomphe, et, pour nous terrasser,
 Voilà qu'un nouveau camp vient pour le renfencer!
 Quel espoir reste-t-il? devons-nous donc attendre
 Que des tyrans cruels nous réduisent en cendre?
 Non: il faut prévenir leurs barbares desseins;
 Des guerriers tels que nous s'immolent de leurs mains,
 Mais soudain, ô surprise! il voit que cette armée,
 En faveur des Lillois au combat animée,
 Par mille exploits brillans repoussant les vainqueurs,
 Sauvera les Lillois de leurs propres fureurs;
 Son ame est tout-à-coup d'allégresse remplie;
 Ce héros semble prendre une nouvelle vie;
 À ses braves guerriers il annonce en ces mots
 Ce secours imprévu qui finit leurs travaux:

« Le Ciel, dit-il, est juste; après tant de souffrance,
 Il donne à tous vos maux leur juste récompense.

Allons, que de ce feu pour nos toits attumé,
Le camp de tous ces rois soudain soit consumé;
Qu'au sombre désespoir succéde enfin la joie;
Joignons-nous au secours que le Ciel nous envoie;
Partageons leurs dangers, et ne permettons pas
Qu'leur seule valeur nous sauve illé trépas.

Soudain les assiéges, pleins d'un nouveau courge,
Sur l'assiégeant surpris s'élançent avec rage;
L'un sur l'autre s'acharne, et le retranchement
Du sang des deux peuples est teint également.
Mais au bras des chevaux; des trompettes aigües
Dont le son éclatant fait retentir les nues,
A l'aspect des drapeaux, des panaches flottans
Qui s'avancent sous le vent foudroyant,
Du héros des François on reconnoît l'armée.
Des tyrans conspués la troupe est alarmée;
Ils rentrent dans leur camp, morues, découragés,
Et, d'assiégeants qu'ils sont, craignent d'être assiéges.

Dampierre triomphant s'avance vers la ville;
La terreur de son nom rend le chemin facile;
A son bras désormais tout semble être soumis,
Et ~~qu'au sein de la France il n'est plus d'ennemis.~~
Il suit jusqu'en son camp cette nombreuse armée,
Dans l'espérance de la voir victorieuse.
Tel, dans le Nord, César, le barbare vainqueur,
Loin de laisser jamais reposer sa valeur,
Moissonnoit en courant leurs troupes fugitives
Jusqu'à ce qu'il les eût sous son aile captives.

Landremont et Giller, et mille autres héros,
Partagent avec lui ces triomphes nouveaux;
A ces vaillans guerriers il n'est rien qui ne cède:
Tels on nous peint Ajax et le fier Didon.

Qui sur les pas d'Achille, aux bords du Ximeis,
Vainquirent des Troyens tous les chefs réunis.
Mais que suffit pas d'une seule victoire
Pour sauver la patrie et relever sa gloire ;
L'hydre de nos tyrans ne pent périr d'abord ;
Pour terrasser ce monstre il faut plus d'un effort ;
Tandis que ce congrès, cette ligue de princes,
Tous ces dévastateurs de nos fables provinces,
Levant leur tête altière, osent nous menacer,
Jusque dans leur caveau il faut les repousser.

« Amis, dit le héros, voici, brûlant courage
S'excite assez tout seul, sans l'aide du langage ;
Et pour vous rendre encorade l'ennemi vainqueurs,
Il suffit de l'ardeur qui consume vos coeurs.
Foursuivons tous ces rois dans ces forts dont l'enclosite,
Les cachant à vos yeux, vous découvrie leur crainte ;
A votre seul aspect leur orgueil a pâli ;
Vous êtes tous Français... Et voilà l'ennemi ».

Tous brûlent des combats et venger la patrie,
Et d'un commun transport, chacun alors s'écria :
Guerre et mort aux tyrans. Mais soudain à leurs yeux
L'ennemi fut son camp, et va vers d'autres lieux,
Gemmeppe lui présente une retraite sûre.
Par ses traits encore il aide la morte ;
Là, bravant toute attaque, il retranche son camp
Sur un mont qu'on ne point gravé impunément ; Il sied
Il y met sur trois rangs, à divers intervalles,
Ces tonneaux d'airain, ces machines foliaires
Qui portent dans leurs flancs le carnage et la morte
C'est là qu'il faut tenir et déseiller soit ;
De toutes ces hautes il faut franchir la crête ;
Mais rien n'est impossible au Français magnanime.

Il voit tout le danger, et n'est étonné pas;
Des citoyens armés sont les dieux des combats.

Cependant quel spectacle en ces lieux se présente!
Le Soleil peint des cieux la voûte étincelante;
Et bientôt la plupart de ces guerriers nombreux
Ne verront pas coucher cet astre radieux.
Hélas! qui s'attendroit aux horreurs du carnage?
De la paix, du bonheur tout retrace l'image;
La nature sourit, et la terre est en fleurs;
Le printemps fait briller ses plus vives couleurs.
Tout-à-coup de ces bois, de ces sombres retraites;
Le silence est troublé par le son des trompettes;
L'écho, long-tems muet, des paisibles vallons,
Fait, dans leurs antres creux, retentir les clairons;
Le coursier belliqueux semble appeler la guerre;
D'un pied impatient il ébranle la terre;
Les glaives des soldats, au loin étincelans,
L'éclat de leurs drapeaux, leurs panaches brillans;
Et ces longs escadrons qui traversent la plaine,
Ces fières légions qu'on peut compter à peine,
Tout cet aspect guerrier, et ce hageme imposant,
Offrent un appareil pompeux, resplendissant.
Soudain la scène change; au signal redoutable
De cent tubes d'airain la tempête effroyable
Dans les coeurs les plus fiers inspire la terreur;
Mais l'amour de la gloire excite la vaillance,
Et dans des tourbillons de flamme et de poussière,
Commence des deux camps la lutte sanguinaire.
L'élite des humains, ces superbes guerriers
Tombent foulés aux pieds des rapides coursiers;
On n'entend que les cris, les accens de la rage;
On ne voit plus qu'un yaste et lugubre carnage,

Aux clamours des vaincus l'un sur l'autre expirans,
 Aux éclats plus affreux des foudres menaçans,
 On diroit que les cieux, sous les coups du tonnerre,
 Croulent avec fracas, et tombent sur la terre;
 Ah ! qui peut retracer ce choc impétueux
 D'un monde de guerriers enflammés, furieux ?
 Au milieu cependant de ce combat terrible,
 Parmi ce meurtre affreux, dans ce chaos horrible,
 L'ordre règne ; et les chefs, opposant l'art à l'art,
 Sur les champs de la mort promènent leur regard,
 Des escadrons poudreux font ébranler la masse,
 Combinent le terrain et calculent l'espace ;
 Par-tout où d'un rival peut se porter l'effort,
 Sous cent aspects divers ils présentent la mort,
 Au sein de la fureur font briller la prudence,
 Et se portent aux lieux qui veulent leur présence :
 Ainsi, d'un œil serein, l'Ange exterminateur
 Dirige la tempête et lance la terreur.

Fiers mortels, réprimez le transport qui vous guide ;
 La course de nos ans est déjà si rapide !
 Mais l'homme, en ces momens, aveuglé, furieux,
 S'abandonne à l'horreur de ces combats affreux :
 Tel on voit, en champ clos, au pied d'une montagne,
 L'éléphant, dont le poids fait gémir la campagne.
 Combattre avec fureur ce féroce animal *,
 Ce colosse des bois, qui seul est son rival.

Aux ordres des tyrans, aux cris de la Patrie,
 L'un et l'autre parti s'acharne avec furie ;
 Tremplant des deux côtés ses ailes dans le sang,
 La Victoire, incertaine, erre de rang en rang.

* Le Rhinocéros.

Ils font tous éclater leur audace guerrière:
 Tel se battant les flancs et dressant sa crinière,
 Le lion généreux sent croître son courroux,
 À l'aspect du taureau qu'on expose à ses coups;
 Il s'anime, il rugit, son regard étincelle;
 De ses yeux enflammés il roule la prunelle;
 Même avant le combat, il dévore en son cœur
 Le rival détesté que poursuit sa fureur.

Dampierre, n'écoutant que sa seule vaillance,
 Sur le camp ennemi fond avec violence;
 Il entraîne avec lui cent héros sur ses pas;
 On les voit s'ébranler avec un grand fracas;
 Ainsi, lorsqu'un rocher, miné par les années,
 Tombe, et roule avec bruit, du haut des Pyrénées;
 Il roule devant lui cent rochers plus affreux;
 Tel il marche, suivi de ces guerriers fameux.
 Il leur inspire à tous sa généreuse audace,
 Qui pourroit refuser de valer sur sa trace?
 Le feu, le fer, l'airain présentent mille morts.
 Ces guerriers menaçans redoublent leurs efforts;
 Ils marchent tous couverts de sang et de pouddre;
 Leurs yeux lancent la mort, leurs bras portent la foudre.

Il coula moins de sang dans ces champs malheureux
 Qu' Pompée attaqua César victorieux.
 Tous ces braves guerriers, fiers enfans de Bellonne,
 Que la foudre détruit, que le glaive moissonne,
 Tombent aussi pressés que ces nombreux flocons
 Qui entassent dans l'hiver les tristes Aquilons:
 Ainsi l'on voit tomber, au souffle de Boreé,
 Ces pampres jaunissans la fleur décolorée.
 Ni ce mont ardueux que l'ennemi défend,
 Ni ce triple rempart que forme un triple rang ~

Ces mouvantes forêts de pigues hérisées,
Ni ces bouches de feu contre nous entassées,
Rien n'emeut ce héros; il s'avance, et soudain
A travers mille morts il se fraye un chemin,
Perçé des rangs entiers, est au centre, à la tête;
Dans sa course rapide il n'est rien qui l'arrête:
Ainsi, quand l'Aquilon, déchaîné dans les airs,
Excite la tempête et soulève les mers,
On a vu mille fois levant sa tête aiguë,
L'oiseau de Jupiter poursuivre sa carrière,
Et parmi les éclairs, environné de feux,
Planer avec la foudre et monter jusqu'aux cieux.

Chacun marche à l'ensi sous ses brillans auspices;
La mort a ses appas, le danger ses délices.
O Grecs! et vous, Romains, qu'étoient tous vos combats?
Tout dépendoit alors du nombre des soldats;
Mais qui veut aujourd'hui remporter la victoire,
Au sein de mille feux doit marcher à la gloire;
La foudre, à ses côtés, gronde et vole en éclairs;
Elle luit sur sa tête et mugit sous ses pas.

Mais quel est ce guerrier brillant dans la tempête,
Qui méprise les traits rassemblés sur sa tête?
Il s'avance en héros, et sa fière valeur
Porte en tous lieux l'effroi, l'épouvante et l'horreur:
Tel qu'un astre fatal, dont l'aspect formidable
Préserve aux fiers tyrans leur chute inévitable,
Et fait fuir l'Indien au fond de ses déserts,
Tel paraît ce guerrier dans ces combats divers;
Il marche, et c'est un dieu qui lance le tonnerre,
C'est un feu dévorant qui consume la terre.
L'oublié, c'est toi qui, dans ces tristes champs
De carnage abreuviés et de sang tout fumans,

Fais fuir nos ennemis , et , par ton grand courage,
 Au milieu de leurs fangs , t'es ouvert un passage :
 Tels on a vu , naguère , aux champs de Fontenoy ,
 De Saxe et lés Français , semant par tout l'effroi ,
 Des bataillons Anglais rompre la triple enceinte ,
 Et porter dans leurs rangs le désordre et la crainte .

L'Hector Autrichien , ce terrible rival ,
 Virtemberg se présente en ce moment fatal ,
 Dans l'espoir de forcer Laubadère à la fuite ;
 De ses nombreux guerriers il assemble l'élite .
 L'Ajax Français se voit entouré d'ennemis ;
 Sans pâlir , il les voit contre lui réunis ;
 Seul , dans ce grand assaut , il brave leur furie ,
 Et déjà sous ses coups plusieurs perdent la vie .
 Ce héros s'applaudit , dans ce moment d'horreur ,
 De trouver des dangers dignes de son grand cœur ;
 Le sang à gros bouillons de ses veines ruissele ;
 Sous mille traits divers sa cuirasse étincelle .
 Vainement sa vigueur commence à défaillir ;
 C'est peu de se défendre , on le voit assailli ;
 C'est ainsi que l'Afrique , en ses plages brûlantes ,
 Voit les tigres cruels , les panthères sanglantes ,
 Braver , en succombant , les Maures plus puissants ,
 Et les faire pâlir à leurs moindres éclans ;
 Ainsi ce grand guerrier que le destin accable ,
 Sous le nombre abattu , mais toujours formidable ,
 Par de nouveaux efforts se relève soudain ,
 Et tout percé de coups , s'ouvre encore un chemin .
 Il est prêt à périr , mais tout couvert de gloire ,
 Et sa mort aux Français eût ravi la victoire ,
 Quand tout-à-coup on voit , ô prodige ! ô valeur !
 Un nouvel assaillant attaquer le vainqueur .

Labretèche

Labretèche est le nom de ce mortel sublime ;
N'écoutant que la voix de l'honneur qui l'anime,
Il veut sauver l'état en sauvant ce héros,
Le contre de son corps, et, patini tant d'assauts,
Sanglant, couvert de cotaps, par sa valeur guerrière,
A douze combattans fait mordre la poussière.
Laubadère est sauvé par ce rare secours.
Labretèche, le sort a respecté tes jours.
Grèce, ne vante plus ton fameux Cybégire ;
Et toi, nouveau Bayard *, que la patrie admire,
La couronne civique ombragera ton front,
Et la postérité conservera ton nom.

Oh ! combien de guerriers, dans ces tristes alarmes,
Doivent, par leurs trépas, faire couler de larmes !
Mais, que dis-je ? et pourquoi pleurer sur leurs tombaues ?
Pourquoi ces vains regrets ? Eux-mêmes, ces héros,
Une seconde fois ne retrévoient la vie.
Qui pour la perdre encore en vengeant la patrie ;
Plusieurs, en s'immolant au salut de l'état,
Dans ces combats sanglans périsseut sans éclat ;
En vain ils se flattent d'illustrer leur mémoire ;
La foule des exploits sert d'obstacle à leur gloire.

Du côté des Français illustrant son grand cœur,
Le sexe fait briller une égale valeur ;
Fernig, de là nature aimable et tendre ouvrage **,
Immortelle Amazone, ornement de cet âge,

* Bayard défendit seul le passage d'un pont contre les ennemis, qui étoient au nombre de deux centz.

** Les citoyennes Fernig, soeurs, se sont distinguées dans cette campagne.

Fie à ces durs travaux ses membres délicats,
Et du pesant acier arme ses faibles bras ;
L'intrépide Zélmis et l'altière Argélis
Semblent chercher la mort et dédaigner la vie ;
Ainsi l'on vit jadis, aux bords de l'Eurotas,
Sur ceux du Thérmodon, un peuple de Pallas
Revêtir des combats l'étincelante armure,
Dompter leur sexe même, et vaincre la nature.

Zélmis sult, au milieu de cet affreux combat,
Un guerrier trop aimable, hélas ! et trop ingrat ;
A changer comme lui, son exemple la porte ;
Mais tout exemple est foible où l'amour est si fort.
Rien de ce cher objet ne peut la désunir ;
Elle veut s'en distraire, et ne peut l'obtenir :

« O destin rigoureux ! astre ennemi, dit-elle,
Qui suis que mon cœur aime un amant infidèle,
Laisse-moi surmonter cette honteuse ardeur,
Où fais-moi pour l'état périr avec honneur !
Ne rends pas la vertu dans mon cœur inutile !
Ah ! c'éroit bien assez que ce cœur trop facile,
Quand ce volage amant ne brûloit que pour moi,
Eût écouté ses feux et compié sur sa foi !
Maintenant que le sien nourrit une autre flamme,
Et qu'un objet plus cher l'emporte sur son ame,
Quel attrait, plus puissant que sa légèreté,
Le rend aimable encore à mon cœur enchanté ?
Ma raison, mon courage, et même la prudence,
Veulent que le mépris punisse l'inconstance ;
Mais l'immanuelle loi de la fatalité
Tient encore mon cœur dans ses fers arrêté ».«
Ainsi cette héroïne, à gémir condamnée,
Accusoit de ses feux la triste destinée,

Et pour les surmonter, faisant un vain effort,
D'un amant, à regret, elle suivoit le sort.
Ne le pouvant haïr, son ame, avec prudence,
Sait de sa passion faire la violence,
Et l'on croit ce guerrier à jamais effacé
De ce cœur généreux par l'ingrat délaissé.
Ce sentiment là flotte, et sa triste fortune
Trouve quelque douceur en cette erreur commune;
Sa vertu s'en console, et fait que son malheur
Accable ses esprits d'une moindre douleur.

« Aux regards des humains dérobons ma faiblesse,
Dit-elle, et cachons-leur tout le trait qui me blesse.
Qu'on ignore ma honte, et qu'on juge, à me voir,
Que l'amour a sur moi perdu tout son pouvoir ».

Au feu qui la dévore, elle fait violence;
Mais plus il est caché, plus il a de puissance:
Tel le salpêtre ardent, en un tube enfermé,
A d'autant plus d'essor qu'il est plus comprimé.
Tout-à-coup (quel objet pour les yeux d'une amante!)
Elle voit cet ingrat, sur la plaine sanglante,
Tomber d'un trait fatal par l'ennemi lancé:
« Ah ! barbares », dit-elle.... et son cœur oppressé
Ne lui permettant pas d'en dire davantage,
Sa foible voix se perd en ce commun carnage.
Sa pudeur lui défend de l'aller secourir;
Son amour lui défend de le laisser périr;
Mais enfin elle cède au transport qui l'agit,
Auprès de ce guerrier elle se précipite.
O rage ! ô désespoir ! ô soins trop superflus !
Il ouvre un oeil mourant, il la voit, il n'est plus;
A sa sombre douleur son amante succombe:
« Ah ! du moins nous serons réunis dans la tombe ».

Dit-elle, et d'un poignard elle perce son sein;
Sur ce corps tout sanglant elle expire soudain.

Le combat recommence avec plus de fureur;
C'étoit une étincelle, et c'est un incendie.

Le fier Saxe, ce chef que ses exploits brillans
Avoit rendu souvent l'effroi des Ottomans,
Contre nos légions craint de perdre sa gloire;
Il veut, par ses efforts, enchaîner la victoire.
On ne montra jamais plus d'art ni de valeur;
Chacun des deux partis redouble de fureur;
Des bataillons entiers sont tous réduits en poudre;
Le glaive atteint bientôt ceux qu'épargne la foudre.
Dans ce terrible choc, on balance le sort;
Chacun donne ou reçoit, ou bien attend la mort;
Le fer étincelant, la flamme dévorante
La rendent à leurs yeux de tous côtés présente:
Tel un cerf dans la plaine, ou dans les bois lancé,
Par les limiers ardents de toutes parts pressé,
Quelque parti qu'il prenne en ce danger terrible;
Trouve par-tout la mort sous une forme horrible;
Si leur féroce dent ne le déchire pas,
Par le fer des chasseurs il reçoit le trépas;
Ainsi, lorsque les vents et la mer en fureur
Des pâles matelots ont assiégié la vie,
La mort, de tous côtés, errante sur les flots,
Offre mille dangers, ouvre mille tombeaux.
Kellerman, Landremont, les héros de la France,
Trunck, Houchard, Dagobert, tous égaux en vaillance,
Dissipent devant eux les bataillons diverts,
Comme le charme aride élevé dans les airs;
Aussi promptis que les vents qui chassent un nuage,
Nos escadrons sanglants s'entrouvrent un passage;

L'Autrichien vaincu s'enfuit de toutes parts,
Et de rage il déchire, ou rend ses étendards;
Nos guerriers triomphans ont fixé la victoire.
O France! de ce jour conserve la mémoire!
Oui, ce grand jour décide, après tant de combats,
Des peuples et des rois, les antiques débats;
Ce jour des fiers tyrans terrasse l'insolence;
Ce jour venge nos droits et sauve enfin la France.

Nous avons triomphé des despotes armés;
Par l'Autriche cruelle avilis, opprimés,
Le Belge et le Batave à la France s'unissent,
Et brisent pour jamais les fers dont ils gémissent;
Ils volent dans nos bras, et Dampierre vainqueur
Est reçu dans leur sein comme un Dieu bienfaiteur;
Ainsi, lorsqu'en sa course illustre et vagabonde,
Hercule des tyrans eut délivré le Monde,
Les peuples soulagés par son bras triomphant,
Lui portoient de leurs cœurs le vœu reconnaissant;
Ainsi jadis Villars, vengeur de la patrie,
Terrassé, dans Denain, et l'Autriche et l'Envie;
Tel autrefois Zisca, ce guerrier valeureux,
Des prêtres et des grands triomphateur heureux,
Les enchaîna trente ans à son char de victoire,
Et vit son nom couvert d'une immortelle gloire.

L'Anglais vêt nos vaisseaux, heureux dominateurs;
De notre liberté déployer les couleurs;
Et l'écho prolongé des vastes Pyrénées
A redit nos succès aux deux mers étonnées.

Mais pourquoi célébrer de stériles exploits,
Tandis que l'étranger adopte enfin nos lois?
Paris, dans les horreurs d'une guerre intestine,
Voit son tyran cruel préparer sa ruine;

Et ce roi que le Giel créa dans sa fureur,
Et qu'il ne fit puissant que pour notre malheur;
Conserve encor l'espoir d'ensanglanter la France
D'accabler ses sujets du poids de sa vengeance.
De notre liberté Paris fut le berceau;
Les despotes voudroient qu'il en fût le tombeau.

Fin du Chant neuvième.

LA FRANCE
REPUBLIQUE.
CHANT DIXIÈME.

14

A R G U M E N T

D U

C H A N T D I X I È M E.

Journée du 10 Août. Valeur des Parisiens. La Convention remplace la Législature. Le Roi et la Reine sont faits prisonniers par le Peuple. La Convention abolit la Royauté et décrète la République. Discours des Députés. Louis est jugé à mort. Les Vainqueurs de Valmy, de Gemmappe, de Spire, de Mayence, enfin de toutes nos Armées, déposent les drapeaux pris sur l'ennemi, au sein de la Convention. Discours de ces Guerriers. Réponse du Président. Leurs Trophées sont suspendus à la voûte de l'Assemblée. Nos victoires, et le supplice du Tyran, achèvent la Révolution, et l'établissement de la République. Fin du Poème.

Suite de la Révolution. Événemens postérieurs à ce Poème. Conspiration de Dumourier, de plusieurs Généraux et Membres de la Convention. Discours de l'Auteur de ce Poème à tous les Français.

LA FRANCE

RÉPUBLICAINE.

CHANT DIXIÈME.

La nuit couvrait déjà de ses ombres perfides,
Du tyran des Français, les desseins homicides;
Ces hommes qui, dès rois esclaves éternels,
Brûlent de secouder leurs complots criminels,
Préparent les poignards, les flambeaux et les armes,
Pour semer dans Paris le meurtre et les alarmes;
Le monstre couronné, qui guide leurs projets
Recèle en son palais leurs sinistres apprêts;
Mais le Génie heureux qui préside à la France,
L'Arge conservateur de cet empire immense,
Pour sauver cet état, inspire au fier Danton,
Contre tant de complots, plus d'un sage soupçon;
La liberté publique en secret menacée,
Les dangers de la France occupoient sa pensée,
Et fixoient ses esprits sur ces grands intérêts,
Quand Barrère, approuvant tous ses soins inquiets,
L'entretient, en ces mots, du sort de la patrie:

« Nous aurons donc en vain chassé la tyrannie!
Se peut-il, cher Danton, que de vils Sénateurs,
Dévorés de la soif de l'or et des grandeurs,
Aient avili leur ame et dégradé leur être?
Jusqués à nous courber sous le sceptre d'un maître?
Ils ont livré l'état, ils ont trahi leur foi,
Ils ont trompé les vœux d'un peuple déjà roi.

Du despotisme affreux, des têtes dévorantes,
 Se relèvent encor cent fois plus menaçantes;
 Une Reine barbare, un Roi conspirateur
 Ont encor redoutable d'atrocité et de fureur:
 En arrêtant Louis sous les murs de Varennes,
 On nous a, de nouveau, replongés dans ses chaînes.
 Ce n'est pas Louis seul que l'on devroit punir,
 Le serment d'un tyran est de toujours trahir;
 Mais les représentans perfides à la France
 Devroient tous expirer des traits de sa vengeance ..

DANTON.

« Tous ces vils Députés sont enfin remplacés;
 Par la Convention ils seront éclipsés,
 De vrais républicains, tons brillant d'énergie,
 Animent ce Sénat, l'espoir de la Patrie;
 De tous ces Sénateurs le zèle est éprouvé;
 Ils sauveront l'état, s'il peut être sauvé ..

BARRIERE.

« Ah ! Danton est le dieu qui veille sur la France,
 Et cet empire en vous a mis son espérance;
 Les projets des tyrans seront déconcertés.
 Si Mirabeau n'est plus, du moins vous nous restez ».

DANTON.

« Soit poison, soit qu'en lui la nature affoiblie
 Ait, par ses grands travaux, vu terminer sa vie,
 Ce célèbre Tribun, le fléau des tyrans,
 A fini sa carrière à la fleur de ses ans.
 Ah ! combien il est peu de ces mortels sublimes,
 De ces républicains, de ces coeurs magnanimes,

Qui de la Liberté sont constamment l'appétit!
Il est pour un Maillard, cent Marcel aujourd'hui,
Peut-être Mirabeau vécut trop pour sa gloire;
L'inflexible avenir jugera sa mémoire... .

BARRÈRE.

« Quoi! Mirabeau, le dieu, l'oracle du Sénat! »

DANTON.

« Ainsi que Lafayette, il a trahi l'état;
Tous deux ont succombé sous les fausses promesses
D'une Cour dont leur cœur dévoroit les largesses;
Loin de les imiter en leur défection,
L'Etat, dans ses besoins, reconnoitra Danton.
La tempête, en ces jours de discordes affreuses,
Etend et roule au loin ses ailes orageuses;
Faux organes des Dieux, faux organes des Lois,
Cent concœurs puissans conspirent à la fois;
La haine et ses fureurs, le hideux égoïsme,
Mille intérêts rivaux combattent le civisme,
Et d'une longue guerre allument les volcans
Pour soutenir l'espoir, la haine des tyrans;
Ils ont de notre sang une soif dévorante;
Et l'Aristocratie, en cent lieux rugissante,
Sourit, dans nos remparts, de carnage humain,
À ses concitoyens déchirés et sanglants:
Autour de nous ainsi le crime toujours veille;
La Reine, que sa rage en ce moment conseille,
Jusqu'au dernier excès a porté sa fureur;
Une couleuvre a mis ses serpents dans son cœur;
L'heure approche, et la nuit entoure de ses ombres
Ses coupables projets et ses mystères sombres; »

Son cœur est dévoré de la soif des forfaits;
Puisse un Dieu protecteur prévenir ses excès.»!

BARBERE.

« Un tigre couronné, qui nous hait, nous abhorre,
De son regard déjà nous marquë et nous dévore;
Ce peuple, qu'il voudroit punir de son réveil,
Et dont on prolongeoit la honte et le sommeil,
Conçoit en ce moment de nouvelles alarmes;
Au palais du tyran on empasse des armes,
Et ce despote, assis sur un trône sanglant,
Croit pouvoir égorger son peuple impunément;
Mais le Français s'indigne, et, justement rebelle,
On le verra punir une Cour criminelle;
Un peuple exaspéré, dont le sang va couler.
Peut frapper son tyran, a droit de l'immoler.
La France à succomber seroit-elle réduite?
Mais quelqu'un en ces lieux vole et se précipite.
C'est un des citoyens qui sauverent Paris
Des premiers attentats de nos fiers ennemis;
Tout semble présager des nouvelles faïales.»

HERAULT.*

« Non, l'Etat est sauvé; les piques triomphales,
Du peuple ont fait cesser le légitime effroi;
Un moment énergique en fait un peuple-roi.
Louis, qui prit toujours le masque des Tibères
Pour couvrir d'un Néron les projets sanguinaires,
S'entourloit, dès long-tems, d'armes et de soldats;
Mais le peuple au palais soudain porte ses pas

* Hérault-Séchelles.

Poué, saisir ce dépôt, juste objet de sa crainte,
Quand tout-à-coup, ô crime! abominable futé!
Ces gardes, ces soldats n'offrent aux citoyens
Dé la fraternité les plus tendres liens,
Que pour les égorgier dans cet infâme Louvre.
De ce palais sanglant une porte s'entrouvrit*,
Et vingt boucliers d'airain vomirent mille morts
Sur ce peuple trompé par des touchans transports;
Toujours la liberté rend un peuple invincible,
Et les Parisiens, dans cet assaut terrible,
Ont bientôt fait pâlir ces tyrans ténébreux,
Qui croyoient que ce peuple étoit lâche comme eux.
J'ai vu, dans cet instant horrible et lamentable,
L'Humanité voiler sa tête vénérable;
Mais ces orimes sont ceux du monarque pervers
Qui voulloit aux Français donner encor des fers;
Il éprouve du Ciel l'éternelle justice,
Et déjà la terreur commence son supplice.
On l'enchaîne; la Reine, auteur de tant de maux,
Éprouve un même sort, pour fruit de ses complots,
Et la Convention, qui dans ces lieux s'assemble,
Va bientôt les jager et les punir ensemble.
C'est ainsi que le Ciel frappe souvent les rois,
Et fait planer sur eux le fer vengeur des lois;
Plus sa justice est lente, et plus ces grands coupables
Doivent en redouter les traits inévitables.
Nos collègues bientôt s'assemblent en ces lieux,
Et de la royauté le fléau désastreux
Va sans doute cesser de peser sur la France.
De ce monstre oppresseur la féroce existence

* Journée du 10 août.

Ne boira plus le sang des malheureux humains ;
La France va jouir des plus brillans destins ».

Danton parle en ces mots au Sénat de la France :
« Citoyens , dont la mâle et brûlante éloquence
Oppose en tous les tems ses tonnerres vengeurs
Au despotisme armé de foudres oppresseurs ,
Il huit enfin pour nous le moment favorable
De délivrer l'état du fardeau qui l'accable ,
D'abolir des tyrans l'empire illimité ,
Et de chasser les rois avec la royauté.
La Grèce ne parvint à la grandeur suprême
Quo lorsqu'elle eut foulé l'insolent diadème ,
Et le peuple Romain ne devint peuple-roi
Quo lorsque les Tarquins ne firent plus la loi .
Le crime , chez les rois toujours héréditaire ,
Entraîne , en tous climats , les malheurs de la terre ;
De leurs nombreux forfaits le spectacle effrayant
Offre à l'homme sensible un tableau déchirant ;
La terre , par eux seuls de carnage fumante ,
Fut couverte de morts , et de sang ruisselant .
Oui , presque tous les rois ont été des tyrans ,
Et de l'humanité les vautours dévorans ;
Sur des villes en cendre ils appuyaient leur gloire ,
Et des assassinats étoient une victoire .
D'un peuple vil pour eux relévez le destin ;
La perte des tyrans est due au genre humain ;
Ces monstres ont assez désigné leurs victimes ;
C'est au peuple , à son tour , à punir tous leurs crimes ;
Les rois , depuis mille ans , ont mis le monde en deuil ,
Et de l'encens des Dieux enivré leur orgueil .
Ces Nérons couronnés ont usurpé la foudre ;
Le cri des nations va les réduire en poudre ».

J. B. LACOSTE.

» Oui, bientôt l'Italie aura ses Spartacus;
 Et dans la Germanie un autre Arminius
 Aux oppresseurs du peuple o^{pposera} son glaive,
 Jusqu'à l'égalité tout l'univers s'élève,
 Et de la liberté l'aître majestueux
 Eclaire les humains, et luit enfin pour eux.
 Tous ces brigands titrés que leur rage consomme,
 Sont vaincus, et, pareils à cette vile écume
 Que la mer en courroux rejette de son sein,
 Traînent en vingt climats leur infâme destin.
 D'esclaves souloyés le ramas mercenaire
 A de nos légions craint la fierté guerrière.
 Quels prodiges, grand Dieu ! quels étonnans succès !
 Liberté, tes héros sont parmi les Français,
 Nos camps émulateurs, par leur valeur brillante,
 Ont chassé des tyrans la horde menaçante,
 Et de la liberté le signe invitateur
 Affermit les succès qu'a produits la valeur.
 Mais le sang a coulé; c'est le sang de la France;
 Ce sang qui fume encor vous demande vengeance.
 De leur trône d'airain, nos tyrans furieux
 Ont vu le sang Français ruisseler sous leurs yeux;
 Qu'un juste châtiment suive leur perfidie;
 Que leur sang satisfasse au sang de la Patrie;
 Que le tyran paroisse aux pieds du souverain,
 Pour entendre et subir l'arrêt de son destin ».

UN DÉPUTÉ DU CÔTÉ DROIT.

« La Liberté, vengeant les malheurs de la Terre,
 À de la main des rois arraché le tonnerre;

Leur empire est passé ; des cris réprobateurs
Ont fait trembler l'idole et ses adorateurs ;
Ils sont atteints , frappés d'une main invisible ;
Jusque sous leurs palais , un bruit sourd et terrible
Mugit , et de terreur glace tous les tyrans.
Par un commun destin , tombent en même tems
Ces Bonzes imposteurs , ces Pontifes du crime ,
Dont l'homme fut long-tems la sanglante victime !
Des superstitions déchirant le bandeau ,
A l'auguste Raison vous rendez son flambeau ;
Les peuples vont enfin marcher à sa lumière ;
La nudité des rois se montre toute entière ;
Il n'est plus de tyrans profanes ni sacrés ,
Et leurs vains talismans ne sont plus vénérés ;
Un terrible réveil fait cesser leur délire ,
Et l'Aristocratie , en rugissant , expire .
Les tyrans dénoncés n'en imposeront plus :
Laissons gémir ces dieux dans la poudre abattus ;
Il faut un grand supplice à ces grandes victimes ;
Il faut que leurs tourments soient égaux à leurs crimes ;
Qu'un avant prolongé , rappelant leur grandeur ,
D'un triste et long regret excite en eux l'horreur .
Ah ! le fardeau du crime est un fardeau terrible ;
La mort n'est qu'un tourment mille fois moins sensible ,
Qu'ils supportent la vie , et qu'enfin les tyrans
Périssent consumés de pensers déchirans ;
L'indomptable remords saura mieux les atteindre :
Montrez , par ce pardon , qu'ils ne sont plus à craindre .
Quand on verra Louis , qu'on dise avec effroi :
« Ce monstre sanguinaire..... eh bien , c'étoit un roi » !

P. MAILHE

B 6.

« Jurons tous aux tyrans une immortelle haine,
Et que la France soit libre et républicaine ».

C A R A I E R.

« Périsse le premier qui, parjure à l'Etat,
Oseroit proposer, au sein de ce Sénat,
De rétablir des rois le despotisme antique!
Que l'exécration, que la haine publique
Poursuivent en tous lieux ce lâche criminel!
Qu'il soit couvert du sceau d'un opprobre éternel!
Qu'il meure dans la rage, et qu'un juste supplice,
Sur la tombe des rois, l'immole et le punisse ».

L E S D É P U T É S.

« Oui, nous le jurons tous ».

B I L L A U D - V A R E N N E S.

« Nos vœux, ceux des Français
Sont que tous les tyrans soient détruits pour jamais;
Avant qu'on puisse voir un seul Français esclave,
Avant qu'aucun tyran nous subjugue et nous brave,
Le dernier des Français, par son dernier soupir,
S'affranchira des rois qui voudroient l'asservir:
Il est tems, parmi nous, que ce grand fléau cesse;
Devant un peuple-roi, que le sceptre s'abaisse:
C'est à nous de venger, en conservant ses droits,
Les malheurs de la terre et les crimes des rois;
Il est tems d'expier, en renversant les trônes,
Les meurtres solennels commis par les couronnes ».

K

« Louis versa le sang, et son sang doit venger
 Le peuple infortuné qu'il veuloit égorgier;
 Son sang doit effacer la chatne de ses crimes.
 Le sang impur d'un roi suffit-il aux victimes,
 Aux milliers de François, de citoyens-soldats
 Tombés sous les poignards, ou morts dans les combats?
 Pourroit-on excuser un monarque perfide,
 Qui vit nos ennemis marcher sous son égide?
 Chaque instant de retard en faveur d'un tel roi,
 Indigne la nature et révolte la loi:
 Ou Louis est un dieu dont on bénit la foudre,
 Ou ce n'est qu'un tyran que rien ne peut absoudre;
 De ses crimes nombreux le fantôme effrayant,
 D'une justé terreur l'entourent en ce moment;
 Il est tems que la loi cesse d'être muette,
 Et du crime puissant fasse tomber la tête.
 Liberté, dont le culte est si cher aux mortels,
 L'offrande dont tu veux qu'on charge tes autels,
 C'est le sang d'un tyran, versé dans les supplices;
 Il n'est point, à tes yeux, de plus doux sacrifices.»

DANTON, *Président de l'Assemblée.*

« Le peuple souverain, par la voix du Sénat,
 Prononce que Louis fut traitre envers l'Etat;
 De ses vastes forfaits la mort est le salaire;
 Il fut perfide, ingrat, parjure et sanguinaire.
 Eternelle leçon pour tous les potentiats!
 Du trône à l'échafaud souvent il n'est qu'un pas.
 Sénateurs, nos héros, enfants de la Victoire,
 Apportent en ces lieux les marques de leur gloire,

Les drapeaux enlevés aux ennemis vaincus;
Qu'aux voûtes de ce temple ils soient tous suspendus ».

A ces mots, nos guerriers, ces vengeurs de la France,
Déposent les drapeaux conquis par leur vaillance.
L'un d'eux adresse alors ce discours au Sénat:

« Nos bras, à votre voix, ont défendu l'Etat;
Nos tyrans ont frémi; ces grands, dont l'indolence
Nous accabloit du poids d'une oisive existence,
N'ont pu des citoyens soutenir les regards;
Ces vils conspirateurs ont fui de toutes parts.
Citoyens, ordonnez, et nos troupes guerrières
Vont les poursuivre encor jusque dans leurs repaires ».

DANTON, *Président de l'Assemblée.*

« Héros de la patrie et de la liberté,
Qui de la république avez bien mérité,
Votre rare valeur vient de sauver la France;
Cette gloire suffit à votre récompense:
Le tyran va périr; l'Etat, moins déchiré,
Est de ses ennemis à jamais délivré;
L'auguste Liberté lève sa tête altière,
Et l'affreux Despotisme, exilé de la terre,
N'appesantira plus, sur les pâles humains,
Le sceptre ensanglanté qui dégoutte en ses mains:
En vain il receloit, dans de profonds abîmes,
Pour mieux les égorger, ses tremblantes victimes;
En vain il s'entouroit de glaives, de bourreaux;
La chute du tyran prévient tous ces fléaux;
Tant de fausses grandeurs, désormais abattues,
Ne nous traîneront plus aux pieds de leurs statues;
Tous ces colosses d'or, dont nous étions foulés,
Par vos bras triomphans viennent d'être ébranlés,

Et par des tigres-rois, trop long-tems outragée;
La sainte Humanité par vous se voit vengée.

Quel spectacle! aux regards de tout un peuple immense,
Pérît sur l'échafaud le tyran de la France!

Des Henris, des Valois les ombres ont gémi,
Et poussé dans les airs un effroyable cri;
Dans leur vain désespoir tous nos rivaux frémirent;

L'Europe est étonnée, et les tyrans pâlissent.

Le vœu de l'Univers hâtoit là fin des rois,
Et le premier despote immolé par les lois,

Louis prouve en ce joyf qu'un destin plus propice

Des rois arrête enfin la trop longue injustice;

Sa mort dit aux tyrans que leur règne est passé;

Le hideux Fanatisme est vaincu, terrassé;

Désormais il inspire une horreur plus profonde;

Nous voyons chaque culte en citoyens du Monde;

Avec la liberté, l'égalité renait;

La Terre est consolée, et le Ciel satisfait.

Fin du Chant dixième et du Poème.

SUITE DE LA RÉVOLUTION.

Evénemens postérieurs à ce Poème.

Ainsi je célébrois, ô France! ta victoire;
Ainsi j'éternisois ton triomphe et ta gloire;
Et ma Muse trompée, ainsi que les Français,
Vantoit de nos guerriers les rapides succès,
Quand tout à coup, ô crime! ô honte! ô perfidie!
Des dangers imprévus menacent ma patrie:
Les Français confiahs, crédules, généreux,
Suivoient avec transport des chefs victorieux;
Un traître étoit l'objet de leur idolâtrie;
Mais loin de soupçonner une telle infamie,
On les eût vus, pour lui, braver mille trépas.
Et marcher, à sa voix, à de nouveaux combats;
Mais son ambition, active et dévorante,
Préfère des grandeurs la gloire flétrissante:
Tels les Coriolans, les Monk et les Cromwel,
Ont tous couvert leurs noms d'un opprobre immortel.
Dumourier n'a vaincu que pour tromper la France;
Cet ennemi des rois épouse leur vengeance;
La victoire, en ses mains, aide la trahison,
Et ses brillans lauriers sont la séduction
Qui doit influencer, entraîner son armée.
Soudain il se dévoile, et la France opprimée
Entend tourner là voix d'un maître et d'un vainqueur,
Et ce monstre est celui qu'elle croit son vengeur.

K. 3.

Jamais plus grand danger n'a menacé la France;
Nos plus fameux guerriers, et Custine, et Valence,
Suivent de Dumourier tous les vastes complots;
Je vois fondre sur nous les plus sanglans fléaux.

Tandis que, dans l'état, cent villes criminelles
Lèvent insolemment l'étendard des rebelles;
Quand le peuple, séduit par ses agitateurs,
De la guerre civile éprouve les horreurs;
Lorsque les factieux, par leurs progrès rapides,
Couvrent de sang leurs bras humains de parricides;
Lorsque tous leurs échos, dans tout l'empire épars,
Promènent leurs poisons, vivent de leurs poignards,
Un immense complot, un plus vaste incendie,
Dès long-tems préparé, menace la patrie;
De ce vaste projet, de ce grand mouvement,
Dumourier est le chef, et Cobourg l'instrument;
Ainsi marchent de front, pleins d'une même rage,
Deux tigres furieux, affamés de carnage.

Le Belge et le Batave à la fois sont trahis,
Et livrés aux fureurs des tyrans réunis;
Leurs camps dévastateurs s'avancent vers la France,
Et déjà Dumourier, secondant leur vengeance,
De Lille, à leurs guerriers, veut ouvrir les remparts,
Et jusque vers Paris étendre les hazards:
Mais le traître est trompé dans ses vœux homicides;
Le Ciel a déjoué tous ses desseins perfides;
En vain sa main coupable allume le flambeau
Qui doit de la patrie éclairer le tombeau;
En vain sur ses complots son audace se fonde,
Sa trahison inspire une horreur si profonde,
Qu'il est abandonné, même par ses soldats;
Sa fuite le déroche à son juste trépas;

Des mortels généreux que la patrie enflammé,
De te conspirateur ont dévoilé la trame:
Nouveau Catilina, la honte est ton destin;
Ton opprobre est gravé sur le marbre et l'airain;
Plus le Français étoit de ta gloire idolâtre,
Plus ton crime paroît sur un plus grand théâtre,
Et dans le saint transport de l'indignation,
Je te voue à jamais à l'exécration;
Mes chants, à nos neveux, disant ta perfidie,
Rempliront l'univers de ta vaste infamie:
Puissé-je, dans ton sang, punir tous tes forfaits,
Et venger le trépas de cent mille Français!
Tes lauriers sont flétris; tu perds toute ta gloire;
La valeur des Français fit seule ta victoire;
Tes rapides exploits sont enfin disparus;
Tu n'es plus à leur tête.... ils ne te craignent plus.

Sénateurs insensés, et d'autant plus coupables,
Que vous pouriez cueillir des honneurs plus durables,
Du traître Dumourier complices orgueilleux,
Vous verrez échouer vos projets fastueux;
En vain vous allumez nos discordes fatales;
Non, Marseille et Paris ne seront point rivales;
Exécrables Brissot, Buzot et Pérône,
Le sceau de l'infamie a marqué votre nom:

O mes concitoyens! sauvez tous la Patrie;
Ecoutez ses accens et sa voix qui vous crie:
« Vous êtes tous Français, soyez tous réunis;
De francs républicains furent toujours amis;
Le féroce égoïsme, en cent villes rebelles,
Veut en vain prolonger ses trames criminelles;
Cessez tous vos débats; de Sparte et des Romains
Vous pouvez égaler les sublimes destins.

Enchaînez à la fois l'orgueil, et l'esclavage,
Et l'affreux fanatisme, et le crime, et la rage,
Et le fédéralisme escorté de forfaits,
Et cent monstres divers, ennemis de la paix.
Français, unissez-vous pour venger vos injures;
Dampierre, tout couvert d'honorables blessures,
Semblez vous inviter, du fond de son tombeau,
A vous féuoir tous sous un même drapeau;
Vengez sa mort, vengez la Liberté chérie;
Tout Français, à ce nom, proclamera sa vie;
Des citoyens armés sont l'effroi des tyrans,
Et vos revers rendront vos succès plus brillans;
Au sein des trahisons, des complots et du crime,
Le fier républicain se montre plus sublime.

Il fait enfin ce jour, ce jour tant souhaité,
Qui décide à jamais de notre liberté;
La Constitution est l'éguide sacrée
Qui rend des citoyens la victoire assurée;
L'impérissable airain, où sont gravés nos droits,
Assure le retour de la paix et des lois;
Cet ouvrage immortel éclipse tous les âges,
Et sort majestueux du milieu des orages;
Bientôt naîtra le calme et la sérénité:
Voilà le coup mortel, des tyrans redouté;
Tout va se rallier autour de l'arche sainte;
Cent mille Fédérés, dans une douce étreinte,
Vont tous jurer, avec notre immortel Sénat,
Le maintien de nos droits, le salut de l'Etat;
Atteints du même trait, frappés du même foudre,
Tous les conspirateurs vont rentrer dans la poudre;
On n'entend plus qu'un cri, qu'un voeu, qu'un sentiment,
Et les Cieux attendris reçoivent ce serment:

« Vive la République, elle est indivisible,
» Et nous périrons tous pour la rendre invincible...
Et toi, Montagne auguste, acteul de nos rivaux,
Rocher majestueux qui brise tous leurs flots,
Ils n'ont pu s'élever à ta hauteur sublime;
Voilà leur désespoir, voilà quel fut ton crime;
Par ta gloire immortelle ils sont humiliés;
Les serpens de l'Envie expirent à tes pieds;
Des francs républicains écoute la louange;
Ce concert les punit, et t'honore et te venge.
Vous, de qui le nom sera épouvanloit les rois
Dont les sceptres tomboient à votre seule voix,
Célèbres Marseillois, combattans intrépidés,
Seriez-vous donc séduits par ces hommes perfides
Qui, de la liberté se disent le soutien,
Et pour qui cependant la liberté n'est rien,
Qui seuls ont enfanté l'affreux fédéralisme,
Et la guerre civile, et le modérantisme,
Le fémît amour de l'ordre, et cent fausse vertus,
Pour tâcher le seul but de leurs coeurs corrompus
Le hideux despotisme?... Ah! ce mot vous souleve;
Oui, les tyrans encor vont craindre votre glaive;
Du bataillon sacré les sublimes guerriers
Ne vous ont pas en vain couverts de leurs lauriers;
Vous vous réunirez au faisceau tutélaire,
Et si la Liberté, la France vous est chère,
En vous précipitant vous-mêmes dans nos bras,
Contre nos ennemis vous irez aux combats;
Ma Muse prophétique annonce leur défaite.
Despotes, qui déjà vantiez votre conquête,
Et croyiez nous lier au char de votre orgueil,
Tremblez; les champs français seront votre cercueil,

Riches indifférens, quelle est votre espérance?
Arrêtez un moment vos regards sur la France;
Par la patrie en pleurs laissez-vous attendrir;
Cœurs de bronze et d'airain, laissez-vous amollir.
Mais que dis-je? ah! songez à vous sauver vous-mêmes!
C'est au riche à trembler de nos dangers extrêmes;
Qu'il craigne d'éprouver, de partager nos maux,
Et la guerre civile, et ses sanglans fléaux.
Le cruel Léopard, en englissant de joie,
S'élançant, impétueux, pour dévorer sa proie.
Faut-il voir des Français se livrer aux Anglais?
Faut-il voir des Français égorger des Français?
Qu'un autre sentiment désormais nous rallie;
Périssons tous ensemble, ou sauvons la Patrie;
Confondons nos trésors, et nos coûts et nos brases;
Soyons tous citoyens, tous Français, tous soldats.

Dieu de la Liberté, que ton divin Génie
Puisse nous serrer tous autour de la Patrie!
Nous sommes tous Français, tous frères, tous amis;
Pour le salut commun soyons tous réunis.
O civisme brûlant! que ton feu sacré brille;
O sainte Égalité! qu'une seule famille,
Celle du Monde entier, survîve à tous les rois;
Leur dernier jour sera le premier jour des lois.

Aux armes, citoyens; que la furet, que la flamme
Détruisent les tyrans et leur cohorte infame.
D'un mouvement commun, fiers Français, lèvez-vous,
Et que leur sang impur ruisselle sous vos coûps;
C'est à vous d'affermir la liberté du Monde;
C'est sur votre valeur que son espoir se fonde.
Ma Musé triomphale a redit vos exploits;
Soyez dignes encor des Francs et des Gaulois;

Que, de la Liberté, le tonnerre invincible
Oppose à nos rivaux sa force irrésistible ;
Qu'ils soient tous écrasés sous ses brûlans carreaux.

France, est-il un danger que craignent tes héros ;
L'impétueux torrent, et le foudre rapide,
Les éclairs sont moins prompts que leur fougue intrépide.
Non, jamais le Romain, si valeureux, si fier,
N'offrit à l'univers un aspect si guerrier.
O, de la Nation, masse majestueuse !
Que peut de tous les rois la ligie audacieuse ?
Pour la seconde fois, nos citoyens-soldats,
De ces brigands armés vont purger nos climats,
Et de la Liberté le sol inviolable
Vomira loin de nous cette horde innombrable :
Ainsi jadis la Grèce opposa ses héros
Aux tyrans de l'Asie, à leurs mille vaisseaux.
Le Français est armé, la terreur le devance ;
Nos guerriers, à l'envi, signalent leur vaillance :
Houchard et Landremont, Gillot et Kellerman,
Rossignol et Carteaux, Dagobert, Vesterman,
Barbantane et Labarre, en leur ardeur guerrière,
Aux esclaves des rois font mordre la poussière.
Une moisson de gloire, ô Français ! vous attend ;
C'est par la liberté qu'un peuple est vraiment grand.
Pour des soldats Français il n'est rien d'impossible ;
A Thèbes, un bataillon fut nommé l'*Invincible* ;
Nos généreux guerriers lui ressembleront tous,
Et reviendront vainqueurs de nos tyrans jaloux.

